

Faculté de philosophie, arts et lettres

Analyse de critiques féministes apportées à l'objectivité scientifique

Autrice : Victoria Van Gheem

Promoteur(s) : Pr. Charles Pence

Année académique 2023-2024

Master en philosophie, finalité approfondie

Faculté de philosophie, arts et lettres

Analyse de critiques féministes apportées à l'objectivité scientifique

Autrice : Victoria Van Gheem

Promoteur(s) : Pr. Charles Pence

Année académique 2023-2024

Master en philosophie, finalité approfondie

Table des matières

Introduction	5
Chapitre 1 : L'objectivité, une problématique féministe	11
Sciences féministes et philosophies féministes	11
L'objectivité scientifique	17
Problématisation : Les principaux débats en lien avec l'objectivité.....	25
Pourquoi une critique <i>féministe</i> de l'objectivité ?	35
Chapitre 2 : Deux épistémologies féministes	42
Introduction	42
L'empirisme contextuel de Helen Longino	43
Les Feminist standpoint theories	59
Comparaison entre Longino et Harding	73
Chapitre 3 : La situation épistémique	80
Introduction	80
La situation épistémique	81
Les injustices épistémiques	86
La science face à la situation épistémique	98
Les éléments importants pour construire une science féministe	106
Conclusion.....	112
Bibliographie	119

Introduction

Spontanément, le sujet de notre recherche pourrait sembler malvenu. En effet, qu'est-ce que la science et l'objectivité scientifique peuvent bien avoir à apprendre du féminisme, un enjeu que l'on qualifie fréquemment de politique d'abord et avant tout ? La politique et la production de connaissance sont deux sujets distincts, il peut sembler inopportun et même hors de propos de les mettre en relation. Pourtant, cela fait quelques années, au moins depuis les années 70 que des termes comme « philosophie féministe des sciences » ou « épistémologie féministe » se développe, il semblerait donc qu'il y ait des possibilités de rapprochement entre ces sujets. Tout au long de ce travail, nous tenterons de mettre en lumière comment des approches féministes, donc éminemment politiques peuvent servir de grilles d'analyse pertinentes pour comprendre mieux la science, et même plus précisément, pour comprendre mieux l'objectivité scientifique.

Avant de nous lancer dans ce projet, il nous faut d'abord nous assurer de savoir de quoi nous parlons, nous allons donc commencer par une série de définitions afin d'encadrer la recherche. Nous définirons le féminisme, ensuite l'épistémologie féministe, par après la science et pour finir l'objectivité scientifique. En effet, il s'agit là des termes principaux nécessaires à une compréhension de notre sujet de recherche. Commençons donc par définir le féminisme. Le féminisme est d'abord un mouvement social et politique qui a pour but de lutter contre les discriminations qui sont faites aux femmes, et de promouvoir, à différents niveaux de la société, les droits des femmes¹. Le féminisme est avant tout sociopolitique car il lutte contre une organisation de la société que l'on nomme patriarcale. Une société patriarcale est une société où le pouvoir et l'autorité sont principalement, voire exclusivement détenus par les hommes². Il n'est pas évident de dater les débuts du féminisme car nous retrouvons des traces de personnes ayant lutté contre la société patriarcale depuis l'Antiquité³. En revanche, depuis les années 1850, le féminisme devient de moins en moins individualisé et de plus en plus une lutte collective, à partir de ces années-là, nous parlons donc de vagues féministes, de périodes où les luttes féministes, cette fois surtout collectives se concentraient sur des combats similaires. Nous ne rentrerons pas

¹ BERGES, K., BINARD, F., GUYARD-NEDELEC, A., *Féminismes du XXI^e siècle : une troisième vague ?*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017. ; FRAISSE, G., *Féminisme et philosophie*, Paris, Gallimard (coll. « Folio Essais »), 2020.

² « Hommes » est à comprendre ici, et pour l'ensemble du travail dans le sens d'individus masculins. Pour des raisons de clarté, si nous voulons référer à l'ensemble de l'humanité, nous utiliserons le terme « humain ».

³ FRAISSE, G., *Féminisme et philosophie*, op. cit.

dans les détails historiques de la description des différentes périodes du féminisme,⁴ mais il nous semble important de préciser un positionnement pour ce travail. En effet, nous souhaitons affirmer un positionnement proche de celui développé à partir de la troisième vague du féminisme : l'importance de l'intersectionnalité. Ce terme, inventé par Kimberlé W. Crenshaw, désigne la situation de personnes se trouvant à l'intersection de plusieurs discriminations (par exemple : une femme et handicapée, une personne précarisée et racisée,...)⁵. La troisième vague du féminisme, suivant cette intersectionnalité, rencontre alors plusieurs autres luttes contre différentes discriminations et permet une théorisation des discriminations plurielles subies par certaines personnes.

Le positionnement féministe est d'abord et avant tout un positionnement politique, une affirmation de la volonté de lutter contre la société patriarcale et contre le sexisme. Cependant, avec le développement des études de genre, un champ d'études qui utilise comme grille d'analyse les questions liées au genre, le féminisme dépasse l'engagement politique et devient une manière de percevoir pour analyser et comprendre différents domaines.

Cela nous mène à la définition d'épistémologie féministe. L'épistémologie est un champ de la philosophie qui s'intéresse à la connaissance, à la manière dont une connaissance est construite, évolue, se partage, est considérée, ... Nous pouvons également parler d'une épistémologie pour faire référence à une théorie qui rend compte des connaissances, de leur origine, de la valeur qu'on y accorde et de la portée qu'elle peut avoir. L'épistémologie féministe intègre donc un regard critique orienté par les questions de genre et de sexisme à l'étude de la connaissance. Une épistémologie féministe va donc développer une théorie sur les connaissances en étudiant la manière dont le genre a pu influencer les connaissances, en s'intéressant à l'androcentrisme, en observant les phénomènes de biais sexistes⁶. Il est important de préciser que l'épistémologie s'intéresse à la connaissance au sens large. Or, la science est considérée comme l'institution par excellence lorsqu'il est question de connaissance. L'épistémologie s'intéresse donc particulièrement, mais pas exclusivement à la science en tant qu'elle est le lieu de connaissance principal. Nous parlerons donc principalement de la science au cours de ce travail. Un des partis pris

⁴ Voir pour cela NAVARRE, M., *La grande histoire du féminisme*, Auxerre, Editions Sciences Humaines (coll. « Barbara »), 2022 ; BERGES, K., BINARD, F., GUYARD-NEDELEC, A., *Féminismes du XXI^e siècle : une troisième vague ?*, op. cit.

⁵ BERGES, K., BINARD, F., GUYARD-NEDELEC, A., *Féminismes du XXI^e siècle : une troisième vague ?*, op. cit.

⁶ LONGINO, H., « Science, Objectivity, and Feminist Values (A Review Essay) », in *Feminist Studies*, XIV, n°3 (Automne 1988), pp. 561-574.

de l'épistémologie féministe, sur lequel nous aurons l'occasion de revenir plus longuement au cours de ce travail est qu'il existe un lien entre la science et la société, et que ce lien peut être pertinent pour comprendre mieux comment la science fonctionne. Une épistémologie féministe *intersectionnelle* a l'avantage de prendre en compte ou au moins de reconnaître l'existence d'autres types de discriminations que celle entre hommes et femmes. C'est pour cette raison que nous favoriserons une approche de telle sorte, afin de comprendre que des outils développés pour lutter contre le sexisme peuvent être parfois utilisés pour lutter contre d'autres types d'oppression. Notre point de départ est un point de vue féministe, mais nous avons la volonté également de permettre une ouverture vers d'autres types d'oppression.

Nous avons dit que l'épistémologie s'intéressait principalement à la science, il existe d'ailleurs des épistémologies qui s'intéressent uniquement à la connaissance scientifique. Lors de ce travail, nous nous pencherons également principalement sur la science. En effet, notre sujet n'est pas les épistémologies féministes, mais bien la manière dont ces épistémologies féministes comprennent et analysent la notion d'objectivité *en science*. Pour mener à bien ce projet, il nous faut alors comprendre ce que nous entendons par « science ».

Il peut exister plusieurs définitions de sciences différentes, nous nous intéresserons à la science comme institution privilégiée pour la production de connaissances. Afin de prendre en compte l'ensemble des sciences particulières, nous ne définissons pas la science par sa méthode ou sa démarche. En effet, lorsque nous parlons de la science, nous voulons inclure à la fois les sciences dites naturelles et les sciences dites humaines. Or, il est presque impossible de décrire de manière uniforme une « méthode scientifique » qui serait commune à toutes les sciences. Notre définition de la science sera donc presque plus sociologique que philosophique : la science regroupe un ensemble d'institutions autonomes qui produisent des connaissances qui sont dites scientifiques en raison de normes de scientificité qui sont reconnues et partagées⁷. Par exemple, une connaissance peut être dite scientifique en raison de son objectivité, de sa cohérence avec le reste des connaissances scientifiques, de sa capacité à prédire des observations, de sa potentielle application pratique. La liste de critères de scientificité présentée ici n'est pas exhaustive et surtout, individuellement, chaque critère ne suffit pas à lui seul à déterminer la scientificité d'une connaissance. En général, ces critères sont parfois difficiles à identifier, surtout pour des personnes extérieures à la science. Ce qui distingue sociologiquement la science d'autres institutions est plutôt sa capacité

⁷ GINGRAS, Y., « Chapitre II. Les institutions de la science », in GINGRAS, Y. (éd.), *Sociologie des sciences*, Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Que sais-je ? »), 2020, pp. 29-52.; LEWONTIN, R., *Biology as Ideology : The Doctrine of DNA*, New York, Harper Perennial, 1991.

à produire des connaissances (et non des croyances) et surtout des connaissances fiables.

La science a donc un statut privilégié par rapport à beaucoup d'autres institutions (comme les religions ou la politique par exemple). Notre hypothèse de départ est que ce privilège est dû à l'objectivité scientifique. L'objectivité est un concept complexe à définir, c'est pourquoi une partie du premier chapitre de ce travail est dédié au contexte historique de l'apparition de l'objectivité scientifique. Nous présenterons donc ici non pas une définition de ce qu'est l'objectivité car cela demande de s'y attarder longuement, mais une caractérisation de ce à quoi sert l'objectivité. L'objectivité est un idéal, un concept qui guide la science. L'objectivité est ce qui est visé par les scientifiques lorsqu'ils produisent des connaissances. C'est ce qui caractérise peut-être le mieux la distinction entre la science et d'autres institutions de production de connaissance. Une connaissance *scientifique* est une connaissance *objective*. L'objectivité est considérée comme un gage de qualité accordé à une connaissance, quelque chose vers lequel il faut tendre si l'on veut produire des connaissances reconnues.

En mettant en relation les différentes définitions ou explications des concepts étudiés, nous pouvons comprendre le point de départ de notre recherche. La science est une institution, qui est guidée par un idéal, qu'on appelle objectivité scientifique. Or, la science, en tant qu'institution, est également en relation avec d'autres institutions et d'autres éléments sociaux et politiques. Notre objectif sera alors de comprendre comment les épistémologies féministes rendent compte de la science comme institution et de ce que cela implique pour l'objectivité, voire si l'objectivité joue un rôle dans les relations entre science et société. Une précision sur notre objectif est, à ce stade, nécessaire. L'objectivité est un idéal *épistémique* de la science, c'est-à-dire que c'est un guide sur la manière dont les connaissances doivent être créées et jugées, ce n'est pas un idéal *éthique*, sur la manière dont il faut utiliser la science ou se comporter en tant que scientifique. C'est pour cette raison que, même si nous allons nous intéresser aux liens entre science et société, nous nous pencherons surtout sur la manière dont cela pourrait entraîner des conséquences *épistémiques*, donc sur la création de connaissances, le type de connaissance produite... Nous évoquerons quelques enjeux éthiques qui sont liés, mais notre point d'attention est d'abord sur la production de connaissances. Nous faisons ce choix car les épistémologies féministes, en pensant la science à la fois comme **productrice de savoir** et **institution sociale** arrive à rendre compte de la manière dont les enjeux épistémiques influencent les enjeux éthiques et vice-versa. En nous concentrant sur les enjeux épistémiques en

priorité, nous touchons au problème de l'objectivité scientifique, mais nous comprenons également mieux comment les enjeux éthiques sont intrinsèquement liés à la manière dont se fait la science.

Pour parvenir à comprendre comment les épistémologies féministes rendent compte de la manière dont l'objectivité scientifique influence la science, ses pratiques et les connaissances qui en découlent, nous allons procéder à une analyse comparative. Nous allons comparer deux épistémologies féministes reconnues afin d'identifier ce que sont les éléments importants pour comprendre la science.

En préambule de cette analyse, dans le premier chapitre, nous allons revenir plus longuement sur l'apparition, au sens plutôt historique de notre problématique. D'abord, nous allons revenir sur les débuts des épistémologies féministes et la manière dont ces épistémologies sont devenues des réactions nécessaires à une science faillible qui produisait des connaissances sexistes et incomplètes. Pour cela, nous ferons appel à l'œuvre de Donna Haraway⁸. Nous poursuivrons avec une brève histoire du concept d'objectivité pour ensuite arriver à une définition. Nous verrons dans cette partie comment l'objectivité est devenue cet idéal qui guide la science et ce qui compose cet idéal. Cette partie sera majoritairement basée sur l'ouvrage de Lorraine Daston et Peter Galison⁹, mais aussi celui de Stephen Gaukroger¹⁰. Par après, nous expliciterons comment cet idéal, étant donné sa place centrale en science, est devenu un concept philosophique analysé, questionné et surtout critiqué. Enfin, nous finirons par souligner les raisons qui nous poussent à favoriser une critique politisée et même féministe de l'objectivité. Ce chapitre servira donc d'exposition à un certain nombre de problématiques et de concepts qui s'articuleront dans les différentes critiques que nous observerons.

Le deuxième chapitre sera composé de l'exposition puis de la comparaison des deux épistémologies féministes étudiées. D'une part, nous présenterons l'empirisme contextuel d'Helen Longino, et d'autre part, la *feminist standpoint theory* développée par Sandra Harding. Ces deux philosophes ont été choisies car elles sont des représentations largement reconnues de deux courants en épistémologie féministes : l'empirisme féministe et les *standpoint theories*. Les deux théories nous serviront donc à identifier ce qui fait le fondement d'une épistémologie *féministe* mais aussi les différents sujets qui font polémique au sein de la discipline. Nous verrons notamment

⁸ HARAWAY, D., « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective. », in *Feminist Studies*, XIV, n°3 (1988), pp. 575–599. ; HARAWAY, D., *Manifeste cyborg et autres essais*, (Anthologie supervisée par ALLARD, L., GARDEY, D., MAGNAN, N.), Paris Exils, 2007.

⁹ DASTON, L., GALISON, P., *Objectivity*, New York, Zone Books, 2007.

¹⁰ GAUKROGER, S., *Objectivity. A Very Short Introduction*, Oxford, Oxford University Press, 2012.

que l'épistémologie féministe apporte un regard souvent critique sur la science et l'objectivité, et que cette critique mène fréquemment à l'établissement de nouvelles normes pour une nouvelle science, une science féministe.

Lors du troisième chapitre, nous nous concentrerons sur la notion de **situation épistémique**, que nous allons identifier comme le nœud du débat entre les épistémologies que nous aurons présentées. Pour comprendre l'importance de la situation épistémique par rapport à notre question de recherche, nous analyserons principalement le phénomène des injustices épistémiques, avec l'aide de l'ouvrage primordial de Miranda Fricker sur le sujet : « Epistemic Injustice : Power, and the Ethics of Knowing »¹¹, ainsi que l'anthologie dédiée aux injustices épistémiques « The Routledge Handbook of Epistemic Injustice »¹². Cette analyse nous permettra de comprendre dans les détails la manière dont la science et la société sont liées, et en quoi ces liens sont un enjeu lorsque nous souhaitons parler d'objectivité scientifique.

Nous clôturerons avec une mise en perspective de nos développements afin de proposer une hypothèse de ce que devrait être une critique véritablement féministe de l'objectivité scientifique. De plus, nous poserons également quelques questions sur de nouvelles conceptions possibles de l'objectivité, différentes, mais inspirées par les épistémologies que nous aurons parcourues lors de ce travail.

Avant de nous plonger dans le vif du sujet, nous tenons d'abord à préciser un positionnement choisi qui exercera une influence à plusieurs moments du travail. Les auteurs et autrices qui composent le corpus ayant servi à la réalisation de ce travail sont quasiment exclusivement des auteurs et autrices occidentaux (principalement provenant des États-Unis et du Royaume-Uni). Pour cette raison, la vision de la science et de la société qui est présentée dans ce travail est très occidentalocentrée. Il est donc très possible que certaines analyses plutôt d'ordre sociologique sur les pratiques et la conception des sciences ne soient pas universalisables et ne concernent majoritairement que les sociétés occidentales. Cela n'enlève rien à la pertinence de ces analyses, mais il est préférable d'avoir cette information en tête afin de ne pas effectuer de généralisation hâtive. De plus, cela n'empêche pas les conclusions de pouvoir être pertinentes dans d'autres contextes, sous réserve de quelques adaptations.

¹¹ FRICKER, M., *Epistemic Injustice: Power and the Ethics of Knowing*, Oxford, Oxford University Press, 2007.

¹² KIDD, I. J., MEDINA, J., POHLHAUS, G., *The Routledge Handbook of Epistemic Injustice*, New York, Routledge, 2017.

Chapitre 1 : L'objectivité, une problématique féministe

Sciences féministes et philosophies féministes

Durant les années 70, on observe une arrivée massive des femmes dans des domaines scientifiques, dans la recherche, dans les laboratoires. Bien qu'il y eût des femmes en sciences précédemment et que l'accès aux savoirs (scientifiques et autres) ne se soit pas développé de manière uniforme et linéaire, les années 70 sont importantes car elles voient arriver un type de femmes précis. En effet, cette décennie voit se développer un monde scientifique féminin, mais surtout féministe. En commençant par la biologie et les sciences de la vie, de nombreuses chercheuses apportent un regard critique sur les connaissances scientifiques de leur époque et sur la manière dont la constitution genrée de la société a influencé ces connaissances¹³. Des théories scientifiques sont alors pointées du doigt comme étant sexistes car étant un véhicule pour la dévaluation des femmes par rapport aux hommes. Le sexisme au sein des théories scientifiques peut être perçu de deux manières (qui ne s'excluent pas mutuellement), soit une théorie scientifique est sexiste parce qu'elle reproduit des préjugés, soit une théorie scientifique est sexiste parce qu'elle rend naturelle des dynamiques sociales qui encadrent les relations hommes/femmes¹⁴. Pour comprendre cela, nous pouvons nous intéresser à deux exemples, qui nous serviront de base pour la suite du travail.

Le premier exemple est à chercher dans la primatologie et dans l'analyse des comportements des singes. Avant l'arrivée de chercheuses dans ce domaine, les chercheurs, pour comprendre le fonctionnement d'un groupe de singes, se concentraient uniquement sur les mâles et leurs interactions. L'existence de mâles dominants ou dominés ou encore le rôle des pères étaient les éléments principaux qui servaient à comprendre le fonctionnement de ces groupes, basé sur la prémisse que la domination masculine était la règle dans les sociétés de singes¹⁵. Lors de l'arrivée de chercheuses féministes (Jane Goodall, Donna Haraway, Linda Marie Fedigan,...), leurs regards se sont portés sur les femelles et cela a permis une compréhension plus fine et plus complète de l'organisation de groupes de singes¹⁶. Des chercheuses comme Susan Sperling ont également pointé du doigt l'anthropomorphisme qui avait poussé

¹³ PESTRE, D., « Femmes, genre et science : objectivité et parti pris », in *Introduction aux Sciences Studies*, Paris, Editions La Découverte (coll. Repères), 2006, pp. 77-93.

¹⁴ PESTRE, D., « Femmes, genre et science : objectivité et parti pris », *art. cit.*

¹⁵ C'est notamment ce qui est avancé par Sheldon Washburn et Irven DeVore dans leur étude des babouins. Voir sur le sujet HANKINSON NELSON, L., « Primatology. », in *Biology and Feminism : A Philosophical Introduction*, Cambridge, Cambridge University Press (coll. Cambridge Introductions to Philosophy and Biology), 2017, pp. 74-107.

¹⁶ HANKINSON NELSON, L., « Primatology. », *art.cit.*

les chercheurs précédents comme Washburn et DeVore à accepter la domination masculine comme étant naturelle chez les babouins et d'autres races de primates. Cette théorie est sexiste parce qu'elle est soutenue par des préjugés qui existent dans la société humaine, dans ce cas le fait que le domaine des hommes est le public alors que le domaine des femmes est le privé, mais également le fait que les hommes sont considérés comme agressifs ou dominants. Ce préjugé guide la vision, l'analyse des primatologues dans leur recherche et dans la détermination des preuves pertinentes pour leur question de recherche.

Le second type de sexisme au sein des théories scientifiques est notamment exemplifié par le texte d'Emily Martin, *The Egg and The Sperm*¹⁷ sur la reproduction sexuée. En effet, d'après le vocabulaire utilisé par les scientifiques, la reproduction sexuée semble être un exemple biologique des comportements genrés socialement acceptés. Le spermatozoïde, gamète masculin, est décrit comme étant combatif, courageux, qui doit faire preuve d'endurance pour arriver jusqu'à l'ovocyte et pour y entrer. Alors que l'ovocyte, gamète féminin, est décrit comme passif, attendant presque la fécondation comme une princesse de conte de fées attend d'être libérée. Martin montre d'ailleurs que, même lorsque des études démontrant le rôle réellement actif que joue l'ovocyte lors de la reproduction, il semble y avoir un effort pour garder un vocabulaire plus passif que ce qui est utilisé pour des comportements analogues d'autres cellules non reproductives. En effet, il y a sur chacun des gamètes une molécule qui permet de se lier. Dans les cas non reproductifs, la molécule de protéine est appelée récepteur et comparée à une serrure dont l'autre molécule serait la clé. Cependant, dans le cas de la reproduction, la protéine est présente chez le spermatozoïde et est appelée *egg-binding protein* alors que la molécule présente chez l'ovocyte est appelée *sperm receptor*. La relation analogue à un duo clé/serrure est inversée dans le cas de la reproduction par rapport à la manière dont sont expliqués des phénomènes similaires dans d'autres cas, donnant à la molécule présente chez le spermatozoïde un rôle actif. Si l'on regarde d'ailleurs des explications de la reproduction destinées aux enfants, le vocabulaire genré persiste¹⁸. La théorie du spermatozoïde actif et de l'ovocyte passif

¹⁷ MARTIN, E., « The Egg and The Sperm: How Science Has Constructed a Romance Based on Stereotypical Male-Female Roles », in *Journal of Women in Culture and Society*, XVI, n°3 (1991), pp. 485-501.

¹⁸ Par exemple, dans les vidéos « Comment on fait les bébés ? — Le Professeur Gamberge » par la chaîne *Les Z'animés* (https://www.youtube.com/watch?v=GXv-8QKWWJk&ab_channel=LesZ%27anim%C3%A9s, consulté le 19/02/2024) ou « Comment on fait les bébés ? — 1 jour, 1 question » par la chaîne *Info ou Mythos* (https://www.youtube.com/watch?v=ISl2eaAVEJk&ab_channel=InfoouMytho%3E, consulté le 19/02/2024), qui apparaissent rapidement lorsqu'on recherche des vidéos d'explication de la

a tendance à rendre naturels des comportements actifs chez les hommes et passifs chez les femmes : si l'association actif/masculin et passif/féminin semble naturellement présente au niveau des gamètes, elle pourrait l'être également au niveau des individus.

Nous avons donc ici deux exemples de théories sexistes parce qu'elles sont influencées par une vision de la société genrée et parce qu'elles renforcent cette vision genrée. Le sexisme présent en science peut donc prendre plusieurs formes, que les scientifiques féministes tentent de mettre en lumière et de déconstruire. Il existe d'ailleurs d'autres champs dans lesquels le sexisme s'exprime en sciences. Par exemple, à un niveau plus « social » de la science en tant qu'institution humaine, il y a également des marques de sexisme : dans les disparités à l'embauche entre les femmes et les hommes, dans les inégalités de positions de pouvoir¹⁹, dans l'absence de reconnaissance des femmes au profit de leurs collègues hommes (appelé aussi effet Matilda²⁰). L'intérêt de l'existence d'une philosophie des sciences féministes est lié au fait que ce sexisme au sein de la science peut entraîner des conséquences diverses (que nous allons présenter dans ce qui suit), qu'il faut des outils pour identifier et analyser ces conséquences et qu'il faut pouvoir développer des positions normatives quant à ce sexisme. Pour répondre à cela, s'est alors développée une philosophie féministe des sciences.

La philosophie féministe des sciences peut utiliser la notion de genre pour pointer des problèmes à plusieurs niveaux dans les sciences. Nous nous intéresserons ici aux enjeux éthiques et épistémiques.

Les enjeux éthiques des biais sexistes en sciences sont particulièrement visibles lorsque l'on s'intéresse à des théories qui ont pour objectif d'avoir une application pratique, ou de résoudre une problématique. La présence de biais dans les théories scientifiques « pour elles-mêmes » (c'est-à-dire indépendamment de leur application pratique) peut malgré tout avoir des conséquences éthiques, comme nous l'avons vu avec l'exemple de la primatologie, parce qu'elles causent du tort à un groupe social, notamment concernant la manière dont est perçu ce groupe social. Mais lorsque des théories sont appliquées, elles peuvent avoir des conséquences éthiques plus importantes parce qu'elles peuvent jouer un rôle dans la prise en charge de

reproduction aux enfants, les spermatozoïdes sont associés à du vocabulaire comme « fort », « course haletante », « meilleur », « gagner », alors que les ovocytes sont associés uniquement à des verbes au passif comme « fécondés ».

¹⁹ UNESCO, UIS, *Women in Science*, Fact Sheet, n°55 (Juin 2019).

²⁰ ROPERT, P., « L'effet Matilda, ou les découvertes oubliées des femmes scientifiques », in *France Culture – Sciences*, 14 août 2018, URL = <https://www.radiofrance.fr/franceculture/l-effet-matilda-ou-les-decouvertes-oubliees-des-femmes-scientifiques-8985965>, consulté le 09/04/2024.

phénomènes et donc entraîner une différence de traitement entre des individus. Il est donc plus facile de comprendre qu'il existe des enjeux éthiques au sexisme en science en prenant un exemple qui a une visée pratique : les sciences biomédicales et la prise en charge médicale. La présence de biais dans la conception d'un médicament ou d'une technique de soin peut, lors de son arrivée sur le marché, créer du tort. C'est le cas de nombreux médicaments dont les essais cliniques ont été effectués majoritairement, voire exclusivement sur des hommes. Les femmes, en raison de leur cycle hormonal, étaient souvent écartées des essais cliniques car cela demanderait de prendre en compte trop de paramètres. Les hommes, qui ne sont pas soumis à ces changements hormonaux fréquents, étaient alors considérés comme des représentants par défaut de tout le genre humain²¹. Les conséquences de ce raisonnement androcentré²² peuvent être dramatiques pour les femmes qui se retrouvent avec des traitements qui ne sont pas correctement adaptés et qui peuvent même être inadaptés, avec des effets secondaires indésirables plus importants. Les biais androcentriques et sexistes, parce qu'ils peuvent causer du tort à certains groupes sociaux (souvent les femmes, mais également les autres minorités de genre), entraînent des conséquences éthiques qu'il faut prendre en considération. Ces conséquences prennent différentes formes qui portent chacune des questionnements éthiques divers : différences de considérations, renforcement de biais sociaux, différence de traitements,...

Les biais sexistes et androcentriques peuvent également entraîner, en plus des conséquences éthiques, des conséquences épistémiques dommageables, en produisant des connaissances scientifiques au mieux incomplètes, au pire fausses. En effet, les biais sexistes, comme tout autre biais, préjugé, ou même présupposé, jouent un rôle dans l'analyse et la compréhension des preuves observées. Nous l'avons déjà évoqué lorsque nous avons parlé de la primatologie, en étant orienté par des préjugés, les primatologues tels que Washburn et DeVore reproduisaient des préjugés sociaux existants, et en cela, ils produisaient des connaissances qui les reflétaient, donc des connaissances qui étaient partielles.

Un exemple développé par la philosophe Helen Longino²³ (née en 1944) nous montre comment la présence puis la reconnaissance de biais ont mené à l'amélioration de

²¹ BUETER, A. « Androcentrism, Feminism, and Pluralism in Medicine. », in *Topoi*, XXXVI (2017), pp. 521–530.

²² L'androcentrisme est le fait de concentrer son attention uniquement, ou majoritairement sur les hommes en occultant le vécu et l'expérience des femmes et autres minorités de genre.

²³ LONGINO, H., « Chapter 6: research on Sex Difference », in *Science as Social Knowledge. Values and Objectivity in Scientific Inquiry*, Princeton, Princeton University Press, 1990, pp. 103-132.

connaissances et de théories pour arriver à des connaissances plus complètes. Pour comprendre l'évolution du comportement et de l'anatomie humaine dans les premières sociétés humaines, les premières théories (Edward O. Wilson, Sherwood Washburn) mettaient en avant le rôle qu'ont joué les chasseurs, essentiellement masculins, dans cette évolution. Ces théories, appelées théories de l'homme-chasseur s'accordaient assez bien avec les preuves matérielles à disposition. À l'arrivée de scientifiques féministes (Sally Slocum, Nancy Tanner, Adrienne Zihlman) dans l'archéologie et les recherches sur l'évolution humaine, une autre théorie a vu le jour, qui explique l'évolution par les progrès faits par les cueilleuses, essentiellement féminines. Cette théorie de la femme-cueilleuse fonctionnait également assez bien avec les preuves à disposition. Actuellement, la théorie préférée est celle des chasseurs-cueilleurs, c'est-à-dire que l'évolution des premiers humains est liée à la fois à l'évolution de la chasse et de la cueillette. Cette théorie est toujours en accord avec les preuves matérielles à notre disposition.

L'exemple des chasseurs-cueilleurs met en avant un problème bien connu en philosophie des sciences, que l'on associe à Willard Van Orman Quine (1908-2000), la sous-détermination des théories par l'expérience. L'idée est qu'une expérience ne suffit pas à valider une théorie, une même expérience (ou une même observation) ne peut pas nécessairement, à elle seule, déterminer qu'une théorie est la bonne, il y a plusieurs théories qui peuvent expliquer une même expérience²⁴. La sous-détermination est un problème dont on ne se débarrasse pas, pour chaque ensemble de données, il peut toujours exister plusieurs théories les confirmant, il ne s'agit pas donc de rajouter des données empiriques pour trouver la meilleure théorie, il s'agit d'apprendre à « faire avec » la sous-détermination et accepter le fait que les données empiriques seules ne sont pas suffisantes pour choisir entre plusieurs théories.

Nous pouvons facilement expliciter la sous-détermination avec notre exemple de l'évolution humaine. Il faut prendre en compte d'autres éléments que les simples preuves matérielles si l'on veut affirmer une théorie du chasseur, du cueilleur, ou du chasseur-cueilleur. En effet, toutes les théories sont adéquates par rapport aux données empiriques en notre possession, la préférence pour l'une ou l'autre théorie doit être à chercher autre part. Et d'après Longino, l'élément saillant qui permet aux différents chercheuses et chercheurs de choisir une des théories, est à chercher dans les influences

²⁴ ESFELD, M., « Holisme et réalisme scientifique », in *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, CIII, 2019, pp. 7-21.

sociales implicites ou explicites de chacune et chacun d'eux²⁵. Les adeptes de la théorie du chasseur sont guidés par leur vision genrée de la société, et la séparation des rôles sociaux modernes. Celles et ceux qui défendent la théorie du cueilleur sont guidés par un engagement féministe affirmé de revalorisation de la place des femmes. Elles et ils vont alors adhérer à une théorie qui met en valeur le rôle des femmes. Les défenseuses et défenseurs d'une théorie mixte sont sans doute guidés par une volonté de compromis, associée à l'idée que les deux théories précédentes ont chacune permis des avancées. Le fait d'avoir des biais et des préjugés, qu'ils soient sexistes ou féministes ou tout autre, a donc un impact sur le type de connaissance qui sera produit, et bien souvent, les développements de recherches qui s'intéressent spécifiquement aux femmes et se revendiquent féministes sont là pour pallier au manque important de connaissances sur les femmes²⁶ : leur corps en médecine et biologie, leur rôle historique en histoire, archéologie et leur rôle social en anthropologie et en sociologie.

L'existence de tels biais sexistes est donc un sujet essentiel qui pose des questions à la fois éthiques et épistémiques. En effet, ces biais ont un impact négatif important et réel sur de nombreuses femmes. Moins de connaissances sur le corps des femmes en médecine implique une inégalité de soins de santé par rapport aux hommes, moins de connaissance sur le rôle social des femmes et femelles dans les sociétés humaines et animales tend à inscrire dans la nature des rôles genrés et donc à ralentir les changements politiques prônant plus de reconnaissance des femmes. Le sexisme et l'androcentrisme dans la science et les connaissances scientifiques ont un impact profond sur la vie des femmes, en plus de témoigner d'un réel manque de connaissance.

Pourtant la plupart des critiques de ce sexisme, et plus généralement, de la présence de biais en science, datent d'il y a moins d'un siècle. Nous pouvons attribuer ce fait surprenant à plusieurs facteurs, notamment des facteurs sociaux liés à l'accessibilité des sphères de pouvoir et de savoir par des femmes, mais le facteur qui nous intéresse ici est celui de l'objectivité scientifique. La science est perçue comme une matière (ou un ensemble de matières) qui a comme objectif, comme idéal, l'objectivité, la création de savoirs qui représentent le plus adéquatement le monde et qui ne sont pas influencés

²⁵ LONGINO, H., « Chapter 6: research on Sex Difference », in *Science as Social Knowledge. Values and Objectivity in Scientific Inquiry*, op. cit., pp. 103-132.

²⁶ PESTRE, D., « Femmes, genre et science : objectivité et parti pris », art.cit.

par des biais personnels, des valeurs politiques, des enjeux sociaux²⁷. C'est, entre autres, l'objectivité qui donne à la science son caractère spécial, par rapport aux opinions personnelles ou à la politique, qui sont chargées de subjectivité. L'objectivité est un idéal qu'il faut suivre si l'on veut produire ce qui est considéré comme de la « bonne » science.

Même si le terme *objectivité* arrive dans les sciences assez tardivement, tout au long de l'histoire, la question de produire du « bon » savoir qui n'est pas influencé par des éléments subjectifs tels que des valeurs ou des opinions subsiste. La réminiscence de Platon, la volonté des positivistes logiques de mathématiser le savoir, sont autant de tentatives de faire du savoir un produit détaché de positionnement personnel. C'est pour cette raison que les premières réactions face aux découvertes de la présence de biais sexistes dans les sciences furent de qualifier ces théories sexistes de mauvaise science et de les rejeter²⁸. Une théorie est scientifique si elle poursuit l'idéal d'objectivité. La scientificité et l'objectivité sont donc des choses qu'on a ou qu'on n'a pas, des caractéristiques binaires. Mais qu'en est-il réellement ? Qu'est-ce que l'objectivité scientifique et surtout qu'en disent les philosophes féministes ? Un idéal pour la science qui permet pendant des siècles de produire des résultats sexistes est-il un idéal suffisant ? Est-ce même un idéal souhaitable ? Dans ce premier chapitre, nous commençons par définir l'objectivité pour nous assurer de comprendre ce dont il est question. Ensuite, nous nous intéresserons aux débats et problématiques les plus courants associés à l'objectivité. Enfin, nous expliciterons les raisons qui ont poussé les féministes à questionner cette objectivité ainsi qu'à l'intérêt de la critique spécifiquement féministe de l'objectivité scientifique.

L'objectivité scientifique

L'objectivité est un concept complexe, qui a connu plusieurs acceptions au cours de l'histoire et qui continue, encore aujourd'hui, à renvoyer à une pluralité de définitions. Elle entretient également des liens avec divers concepts proches tels que la vérité, la justification ou encore la subjectivité. Si nous souhaitons ici critiquer l'objectivité scientifique, il nous faut d'abord déterminer ce dont il est question, ce qu'est

²⁷ REISS, J., SPRENGER, J., « Scientific Objectivity », in ZALTA, E. (éd.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, (Winter 2020 Edition), URL = <https://plato.stanford.edu/archives/win2020/entries/scientific-objectivity/>, consulté le 20/02/2024. Cette définition de l'objectivité comme absence de biais personnels sera discutée plus longuement dans la suite de ce travail.

²⁸ PESTRE, D., « Femmes, genre et science : objectivité et parti pris », *art. cit.* ; HARAWAY, D., « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective. », *art. cit.*

l'objectivité en soi et ce qu'est l'objectivité dans un contexte scientifique. Cela est en effet nécessaire pour comprendre à quelle définition de l'objectivité, les critiques féministes que nous présenterons s'attaquent. Il faut savoir de quoi il est question si nous voulons pouvoir juger de la qualité et de la portée des critiques apportées.

Dans un premier temps, nous présenterons une brève histoire du concept d'objectivité, en particulier comment l'objectivité est devenue autant liée aux sciences, sa perception comme une valeur *scientifique* importante et la relation qu'elle entretient avec les concepts de vérité et de justification. Ensuite, nous nous pencherons sur la pluralité d'acceptions que nous avons lorsque nous parlons d'objectivité scientifique. Cela aura pour but de déterminer avec précision la définition d'objectivité scientifique dont il va être question dans la suite de ce travail. Ce chapitre est nécessaire pour déterminer le cadre de travail dans lequel nous évoluons, mais le but n'est pas de faire une analyse approfondie de la notion d'objectivité ou de son histoire, il restera donc relativement succinct, se contentant d'établir des bases générales au travail effectué²⁹.

Commençons par un rappel historique sur l'objectivité. L'objectivité, à l'origine, n'était pas un concept réservé à la science, l'objectivité devient un sujet important autour du XVI^e et XVII^e siècle, période à laquelle elle est beaucoup plus utilisée dans un contexte moral, ontologique et même esthétique³⁰. L'objectivité, en effet, est alors considérée comme une valeur quasiment morale. Elle est identifiée au fait d'arriver à éviter les idiosyncrasies. À l'époque, en morale, il est important d'être objectif, c'est-à-dire de ne pas se baser sur les perspectives et les points de vue individuels. Ce raisonnement se construit en critique des philosophes scolastiques qui s'appuient sur un système philosophique préétabli et intéressé. En ontologie, et suivant ce que Kant fait de ce terme, ce qui est objectif ce sont les objets de pensée, au contraire du monde tel qu'il est perçu³¹. Plus tard, cette définition de l'objectivité comme détachée de toute perspective renverra à l'idée d'honnêteté intellectuelle³² (c'est notamment cette version que l'on retrouve chez Montaigne lorsqu'il évoque l'observateur idéal) et donc se rapproche de la science, mais ce concept ne naît pas dans les sciences.

²⁹ Pour de plus amples informations sur l'objectivité, voir DASTON, L., GALISON, P., *Objectivity*, op. cit. ; DASTON, L., « Objectivity and the Escape from Perspective », in *Social Studies of Science*, XXII, n°4 (1992), pp. 597-618. ; GAUKROGER, S., *Objectivity. A Very Short Introduction*, op. cit. ; HOYNINGEN-HUENE, P., « Objectivity, value-free science, and inductive risk », in *European Journal for Philosophy of Science*, XIII, n°14 (2023).

³⁰ GAUKROGER, S., *Objectivity. A Very Short Introduction*, op. cit.

³¹ DASTON, L., « Objectivity and the Escape from Perspective », art. cit.

³² GAUKROGER, S., *Objectivity. A Very Short Introduction*, op. cit.

L'objectivité arrive dans les sciences vers la fin du XVI^e siècle par l'intermédiaire de l'esthétique, en effet, le début de l'objectivité scientifique est à trouver dans la représentation des objets scientifiques³³. Les données empiriques doivent être représentées par des dessins, des peintures, et ces œuvres doivent être objectives, dans le sens où elles représentent correctement la nature. Correctement est ici entendu non pas précisément par rapport à ce que l'on connaît, mais par rapport à un sens de compréhension profonde de la nature. Ce type de compréhension nécessite une interprétation qui vise à supprimer ce qui est superficiel, caractéristique de simples variations pour trouver le vrai modèle. C'est donc un positionnement à la fois esthétique et métaphysique des scientifiques (Vesalius, Bidloo, Albinus) : une représentation scientifique est adéquate si elle représente le vrai, à la fois comme beau, mais aussi comme « plus vrai que nature³⁴ », c'est-à-dire que celui ou celle qui représente, doit capter la nature profonde, l'idée générale derrière les exemples empiriques dont il ou elle dispose.

Dans un premier temps, l'objectivité est donc **un jugement d'expert**, qui s'est entraîné à observer en étant capable de faire abstraction des particularités singulières de l'objet observé pour comprendre la réalité cachée derrière³⁵. Fidèle à cette tradition, nous retrouvons des exemples de scientifique qui cherchent à décrire une sorte d'archétype de leur objet d'étude, par exemple, Goethe en botanique cherche une *urfplantze*, une plante originelle, qui serait le spécimen de toutes les plantes, et donc réellement aucune des plantes existantes. Il y a donc la nécessité importante de l'intervention d'un expert pour déterminer précisément quelles caractéristiques doivent subsister et lesquelles ne sont que des spécificités. Cette idée d'objectivité comme jugement d'expert perdurera jusqu'au XIX^e siècle même si à partir du XVIII^e, l'idée de représenter les objets d'étude de manière réaliste, et donc plus proche de ce qui est observé, commence à se développer.

Apparaît alors l'idée que l'objectivité est l'absence de prise de position ou de perspective. Comme les exceptions semblent être la règle dans la nature, l'idée de l'intervention d'un expert pour décrire un archétype qui n'existe pas perd de l'intérêt. On commence plutôt à valoriser le fait que le scientifique soit capable de s'effacer au profit de ce qu'il représente et étudie³⁶. Ce basculement est particulièrement visible en

³³ DASTON, L., GALISON, P., *Objectivity*, op. cit.

³⁴ En anglais, l'on retrouve souvent le terme *true to nature*, mais l'expression française *plus vrai que nature* fait référence à la transcendance demandée par rapport à la nature empirique.

³⁵ DASTON, L., GALISON, P., *Objectivity*, op. cit.

³⁶ *Ibid.*

sciences naturelles et se développe notamment car à l'époque, il y a un changement social dans la pratique. En effet, les sciences naturelles connaissent à partir du XVIII^e siècle un basculement en se développant à travers le monde, des résultats scientifiques ne sont plus de qualité seulement parce que la personne qui les a produits est reconnue, mais parce que ces résultats sont communicables. L'absence de perspective est donc un avantage non négligeable car il est plus facile de communiquer et de partager quelque chose qui n'a pas besoin d'un contexte ou d'une compréhension particulière pour être compris³⁷. C'est donc l'objectivité comme un rejet des perspectives en vue d'une meilleure communicabilité des résultats scientifiques qui marque le début de l'objectivité scientifique. On parle alors d'**objectivité *aperspective***.

Ce passage de l'objectivité comme jugement d'expert à l'objectivité *aperspective* est facilité par l'arrivée massive de techniques et technologies qui facilitent le fait d'évacuer les perspectives personnelles. La photographie, puis la vidéo, la radiographie, et de nombreuses autres techniques qui permettent de se passer de dessinateurs ou de peintres sont considérées comme facilitant l'accès à des données qui ne sont pas influencées. On peut parler d'**objectivité *mécanique*** comme une sorte de transition entre le jugement d'expert et l'objectivité *aperspective*. L'objectivité mécanique est le fait de s'appuyer majoritairement sur le développement des techniques pour se débarrasser de jugements personnels, du dogmatisme, de l'anthropomorphisme, de l'ambiguïté³⁸. Si un scientifique veut respecter les standards de l'objectivité mécanique, il doit se contenter de collecter les informations empiriques à l'aide de technologies à sa disposition. Pour éviter toute intervention humaine, son travail s'arrête là, on n'attend pas forcément de sa part qu'il développe des théories à partir de ces données car les théories pourraient porter le poids de ses préférences individuelles. L'objectivité *aperspective* poursuit alors toujours cet objectif de se débarrasser des perspectives individuelles, mais elle ne se base plus uniquement sur les technologies, les scientifiques peuvent produire quelque chose à partir des données empiriques. L'objectivité mécanique empêche tout jugement et interprétation, mais l'objectivité *aperspective* permet des interprétations, tant qu'elles ne sont pas influencées par des positionnements personnels³⁹.

Sous ses différentes formes, l'objectivité entretient une relation parfois complexe avec des concepts proches tels que la subjectivité, la vérité et la justification. Ces relations

³⁷ DASTON, L., « Objectivity and the Escape from Perspective », *art. cit.*

³⁸ DASTON, L., GALISON, P., *Objectivity*, *op. cit.*

³⁹ DASTON, L., « Objectivity and the Escape from Perspective », *art. cit.*

ont eu un impact sur le développement historique de l'objectivité. À partir du XVIII^e siècle, il y a une prise de conscience du milieu scientifique que la vérité est un concept complexe et surtout un concept qui n'est pas donné : on ne peut pas déterminer sans raison la vérité d'un énoncé. Cette prise de conscience est liée à une volonté d'éloignement avec l'Église. Dans les textes sacrés, la vérité divine est donnée directement, sans aucune raison, sans *justification*. Pour se distinguer de la religion, la science s'intéresse particulièrement à la justification et à l'objectivité⁴⁰. La vérité est l'objectif qui doit être atteint, cela ne peut pas être le critère pour défendre une théorie. L'on cherche alors à dire qu'une théorie est vraie *parce qu'elle* est justifiée, et le critère de justification devient alors l'objectivité. L'objectivité peut donner des critères qui permettent de juger une théorie. Le but reste cependant toujours d'arriver à une théorie que l'on peut qualifier de vraie, pour cela, va se développer durant le XVIII^e siècle, une conception de l'objectivité qui suit le développement des autres conceptions déjà évoquées : l'objectivité comme *représentation adéquate*. Ce type d'objectivité a un lien assez direct avec la vérité car une représentation qui est jugée adéquate peut être pensée à la fois comme vraie et comme objective⁴¹, on retrouve donc un lien entre la justification d'une théorie et son objectif. L'objectivité comme représentation adéquate a évolué et l'on trouve diverses visions de ce qu'est une représentation objective, dépendamment entre autres, des progrès techniques et scientifiques de l'époque⁴². Cette définition de l'objectivité comme représentation adéquate a l'avantage d'être une définition positive de l'objectivité contrairement à l'objectivité *aperspective* par exemple (avec le *a* « privatif »).

Il est important de notifier qu'il n'y a pas une succession chronologique évidente des définitions de l'objectivité. Lorsque l'on se met à penser l'objectivité comme représentation adéquate, l'objectivité *aperspective* ne cesse pas d'exister, elle continue elle aussi à se développer et à s'adapter aux développements de la science. D'ailleurs, si la première s'applique avant tout aux objets et produits de la science (c'est une théorie qui est objective parce qu'elle représente adéquatement le monde), et que la deuxième s'applique également aux sujets (on peut dire du scientifique qu'il est objectif s'il arrive à se détacher de sa propre perspective), les deux définitions peuvent s'appliquer ensemble. Ces deux conceptions ne sont pas mutuellement exclusives et historiquement, elles ont cohabité et ont été complémentaires.

⁴⁰ GAUKROGER, S., *Objectivity. A Very Short Introduction*, op. cit.

⁴¹ *Ibid.*

⁴² DASTON, L., GALISON, P., *Objectivity*, op. cit.

Avant de nous concentrer sur les définitions principales actuelles de l'objectivité en science, il nous faut d'abord revenir sur un dernier élément historique. Au début du XXe siècle, un courant apparaît en Europe, le **positivisme logique**. Le positivisme logique, ou empirisme logique, se développe principalement au sein du Cercle de Vienne, un groupe de philosophes et de scientifiques (majoritairement originaires d'Europe de l'Est). Les membres du Cercle de Vienne ont en commun le rejet de la métaphysique et la volonté de mettre la philosophie au service de la création d'une science unifiée. La création d'une telle science unifiée passerait par une analyse logique du langage afin de parvenir à un langage commun aux sciences. Il serait possible de traduire tout énoncé réellement scientifique en termes logiques ou mathématiques, ce qui nous permettrait de parvenir à une science unique, unifiée car traduisible dans un langage commun⁴³. Les manières d'arriver à un tel résultat sont nombreuses et le Cercle de Vienne est connu pour ses très nombreuses controverses qu'il serait enrichissant de développer, mais ce n'est pas notre rôle ici. Ce qui nous intéresse dans le positivisme logique c'est la volonté de traduire le savoir dans un langage logique, mathématisé, l'effort d'instrumentaliser le langage pour le mettre au service de la science. L'objectif est de rendre le langage épuré de toute fantaisie, et de toute notion arbitraire. On peut voir cette volonté de rendre le langage quantitatif et unique comme une volonté d'objectiver le savoir, ce qui est objectif devient alors ce qui est bien fondé, qui peut être réduit à la logique ou aux mathématiques. Ce qui est objectif est également ce qui n'a pas besoin d'être traduit, et qui est compris directement, sans fioriture. Cette vision de la quantification comme outil pour l'objectivité est très importante et aura une influence conséquente sur beaucoup de sujets, jusqu'à des sujets politiques et sociaux⁴⁴.

L'élément important à retirer de cela est surtout que cela reflète la volonté de donner à l'objectivité un sens plus pratique, plus précis afin que celle-ci soit utile aux scientifiques. En effet, l'objectivité *aperspective* est un concept assez vague, cela ne dit pas comment se débarrasser d'une perspective ni ce qu'est réellement cette perspective, elle porte un sujet de la science idéal qui ne semble pas atteignable. Déterminer que quelque chose est objectif, s'il peut être traduit en langage logique, cela donne des repères plus clairs à suivre. L'exemple des positivistes logiques est un exemple parmi d'autres de cette volonté de donner un aspect plus pratique à l'objectivité, qui permet alors de penser une objectivité par degré. Ce tournant plus

⁴³ OUELBANI, M., « Positivisme logique (A) », in Maxime Kristanek (dir.), *l'Encyclopédie philosophique*, 2017, URL = <https://encyclo-philo.fr/positivisme-logiquea>, consulté le 12/03/2024.

⁴⁴ Pour cela, consulter GAUKROGER, S., *Objectivity. A Very Short Introduction*, *op. cit.*

pratique de l'objectivité permet de penser une objectivité qui est moins absolue, qui s'apparente alors plus à un spectre. Les scientifiques peuvent apprendre à devenir de plus en plus objectifs. L'objectivité *aperspective* n'est plus seulement l'élimination d'une perspective, qui est un concept flou, mais l'élimination systématique de tout jugement arbitraire⁴⁵. Malgré le fait que la pluralité de définitions d'objectivité persiste, ce tournant pratique façonne le concept d'objectivité actuel : on essaye en majorité de penser l'objectivité comme quelque chose d'atteignable et qui fonctionne par degré.

Dans ce travail, nous nous intéresserons aux critiques qui ont été apportées à un type d'objectivité relativement récent, mais qui s'inscrit dans la continuité de l'objectivité *aperspective* ainsi que dans celle de ce tournant pratique de l'objectivité. Nous parlerons ici de l'objectivité en tant que ***view from nowhere*** (vue de nulle part)⁴⁶. Ce type d'objectivité recouvre plus précisément deux conceptions relativement proches, l'objectivité comme absence de présuppositions et de valeurs, ainsi que l'objectivité comme absence de tout biais ou préjugé⁴⁷.

Le concept est dans le nom : une théorie scientifique est objective si elle peut être comprise par un scientifique *de nulle part*, qui n'est pas situé culturellement, historiquement, socialement, politiquement. Ce type d'objectivité est souvent associée au **réalisme scientifique**, dans le sens où, s'il existe un monde extérieur, qui ne dépend pas des humains, il est possible d'établir des théories qui décrivent le monde extérieur tel qu'il est, sans intervention humaine. Cela ne veut pas dire que toutes les théories sont de cet acabit ou que cela est facilement atteignable, mais qu'il est envisageable de construire de telles théories.

Cependant, on peut défendre une objectivité *view from nowhere* sans défendre un réalisme scientifique, juste en défendant le fait qu'il est possible, voire souhaitable qu'une théorie scientifique soit développée indépendamment de tout positionnement humain⁴⁸. Ce type d'objectivité prend donc sa source surtout dans l'objectivité *aperspective*, mais aussi dans l'objectivité mécanique. L'idée est toujours de se débarrasser de toute perspective individuelle et les technologies (notamment d'imagerie) semblent renforcer la capacité à sortir d'une perspective humaine située et

⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁶ Cette appellation provient du livre du même nom de Thomas Nagel, *The view from nowhere* (1989).

⁴⁷ GAUKROGER, S., *Objectivity. A Very Short Introduction*, *op. cit.*

⁴⁸ REISS, J., SPRENGER, J., « Scientific Objectivity », *art. cit.*

la possibilité d'atteindre une vision extérieure, rationnelle⁴⁹. L'objectivité *view from nowhere* prend de l'objectivité *aperspective* le but qui est de supprimer les perspectives et les positions individuelles dans un objectif de communicabilité, et de l'objectivité mécanique le moyen de parvenir à ce but. En effet, les techniques de mesure, de prise de vue mécanique n'ont pas de positions personnelles à défendre, elles sont plus objectives pour cette raison et donc à privilégier. En quelque sorte, les technologies rendent réelle la possibilité de la *view from nowhere*, car une technologie n'est pas ancrée culturellement, socialement⁵⁰, contrairement aux humains qui les utilisent. L'objectivité *view from nowhere* se construit donc sur les bases de l'objectivité *aperspective* et de l'objectivité mécanique en misant à la fois sur l'effort des individus à se séparer de leurs positions personnelles et sur les technologies non situées en leur possession.

Suivant le tournant plus pratique de l'objectivité qui a commencé au XXe siècle, l'objectivité *view from nowhere* est soit l'absence de présupposition et de valeur, soit l'absence de biais ou préjugé. Ces quatre éléments sont compris comme étant des apports qui peuvent être faits par un humain lorsqu'il produit une théorie et qui sont indésirables parce qu'ils empêchent d'arriver à une théorie complètement rationnelle. Ces quatre éléments sont plus ou moins explicites et donc plus ou moins faciles à évacuer des sciences, nous évoquerons entre autres la question des valeurs et de biais dans la prochaine partie de ce chapitre, et la question des présuppositions dans le chapitre 2. L'intérêt particulier qui est apporté à cette objectivité *view from nowhere* est l'universalisation potentielle des théories, si une théorie est objective parce qu'elle n'est soutenue par aucun élément personnel, elle peut être exportée, comprise par tout un chacun. Les différentes sciences, comme le reste de la société, ont poursuivi le chemin de la mondialisation, nous retrouvons donc de nombreux partenariats internationaux, la recherche est discutée entre les pays et les continents. S'assurer que sa théorie est objective au sens de *view from nowhere* c'est s'assurer que sa théorie puisse être comprise et reconnue par toute la communauté scientifique mondiale. De plus, depuis le XVIIIe siècle, au moins, malgré des changements de paradigme, l'objectivité est un idéal très important en sciences. L'objectivité *view from nowhere* est donc actuellement la version la plus répandue et communément acceptée d'un des idéaux les plus importants. Il est donc essentiel de s'intéresser à cet idéal pour comprendre comment la science fonctionne actuellement, mais également de

⁴⁹ HARAWAY, D., « Situated Knowledges: ... », *art. cit.*

⁵⁰ *Ibid.*

s'intéresser aux critiques qui lui sont apportées, car une critique pertinente et juste d'un tel idéal pourrait avoir des conséquences énormes sur toute la pratique scientifique.

Problématisation : Les principaux débats en lien avec l'objectivité

Nous l'avons compris, **l'objectivité** est un concept qui peut prendre plusieurs formes, qui a évolué à travers le temps, et qui est donc loin d'être évident. En cela, il s'agit donc également d'un concept qui a rencontré de nombreuses interrogations et qui a soulevé de nombreux problèmes. Dans cette partie, nous allons en présenter quelques-uns parmi les plus importants, et surtout, certains qui se retrouvent mobilisés par les critiques féministes de l'objectivité scientifique dont nous traiterons par la suite.

Nous évoquerons d'abord les questions soulevées par la relation objectivité-subjectivité. L'objectivité est considérée comme l'opposée de la **subjectivité**, dans le sens où la première est de l'ordre du factuel, des faits alors que de l'autre est de l'ordre du personnel, de l'interprétation. En cela, l'objectivité apparaît comme un rempart face au relativisme. Le relativisme peut être en effet apparenté au fait d'accepter toute subjectivité comme également pertinente pour produire des connaissances, relativisme et subjectivité sont donc très liés. Pour autant la question du relativisme est justement fondamentale pour comprendre réellement l'intérêt de l'objectivité qui est défendu et certaines subtilités de ladite objectivité.

Par la suite, nous nous préoccuperons de la place des valeurs en science et du fait que l'idéal d'une science *value-free* est extrêmement lié à l'idéal d'objectivité, du moins dans la conception actuelle de celle-ci.

Après cela, nous nous attarderons sur le *god trick*, terme que nous devons à Donna Haraway, qui nous permet, par une première approche féministe, de comprendre les différents problèmes posés par l'objectivité comme *view from nowhere*.

Nous finirons par quelques remarques sur la relation importante, mais complexe qui lie le domaine de la science et celui de la politique et de la société. Les expositions des différents débats et problématiques dont il est question sont très utiles pour situer les positions des philosophes féministes que nous allons évoquer, mais comme il ne s'agit pas des thématiques principales, nous nous contenterons d'exposer le débat ainsi que d'en pointer les éléments les plus pertinents, il ne s'agit pas de tenter de résoudre le problème.

Commençons donc par la question du **relativisme**. Ce concept apparaît assez vite lorsqu'il est question de remettre en cause l'objectivité. En effet, comme l'objectivité est traditionnellement opposée à la subjectivité, si l'on rejette l'une, il serait simple de penser qu'il faut alors embrasser l'autre. Et la subjectivité dans les connaissances mène facilement au relativisme. Bien qu'un rejet de l'objectivité ne mène pas nécessairement à l'acceptation d'un relativisme total, nous y reviendrons plus tard, il est quand même important de comprendre de quoi relève ce concept, qui, depuis l'Antiquité, est envisagé par certains comme une possibilité épistémique. Le **relativisme épistémique** est une position qui consiste à défendre le fait que toute chose ne peut être jugée que *relativement* au sujet qui le juge, donc que tout se vaut, parce que potentiellement, un autre sujet jugera différemment, en fonction de ses standards subjectifs. Il n'y a donc pas de savoir meilleur qu'un autre et pas de critère meilleur qu'un autre pour juger les savoirs.

Le relativisme pose donc de grands problèmes à la science parce que si nous admettons que tout savoir se vaut, il n'est plus possible de faire de la science une fabrique de savoir particulière et préférable à d'autres (par exemple la religion, les opinions personnelles ou ce qui est parfois appelé pseudo-science comme l'astrologie, la lithothérapie, la médecine quantique,...⁵¹), parce qu'elle est tout aussi relative à des standards (cadres théoriques, observations, formation scientifique, techniques disponibles...). Selon l'idée d'un relativisme épistémique, les standards de la science lui seraient particuliers et donc ne pourraient pas être des preuves de la fiabilité de la science, pas plus ou pas moins que d'autres fabriques de savoir.

Le relativisme épistémique fait peur à de nombreux philosophes et scientifiques qui ont alors qualifié de nombreux travaux défendant une position critique par rapport à l'objectivité de relativiste, que cela soit effectivement le cas⁵² ou pas. Il est important de préciser qu'il peut exister des nuances dans le relativisme, la version radicale du relativisme se définit comme un rejet de toute possibilité de juger quelque chose comme étant plus ou moins vrai, mais il est possible d'y apporter des précisions. Certains philosophes des sciences ne sont d'ailleurs pas opposés à un relativisme plus nuancé. Il est possible, par exemple, d'effectuer la distinction qui est proposée par

⁵¹ Nous ne nous prononcerons pas sur la question de la démarcation entre science et pseudo-science.

⁵² Avec *The Structure of Scientific Revolutions* (1962), Thomas Kuhn a été désigné comme un relativiste radical, il reviendra plus tard nier défendre un relativisme radical. L'idée de relativisme est aussi trouvée chez les critiques des théories féministes du point de vue en épistémologie même si le relativisme radical est lui-même critiqué par certaines des autrices telles que Sandra Harding.

Sandra G. Harding (née en 1935) entre le **relativisme sociologique** et le **relativisme épistémologique**⁵³.

Le relativisme sociologique reconnaît l'existence de différents standards concernant la production de savoir, ces standards étant plus ou moins reconnus par différents groupes. Par exemple, pour qu'un savoir soit considéré comme « bon », le groupe A fera attention principalement à ce qu'il soit cohérent avec les savoirs déjà existants associés, et à ce qu'il permette également d'expliquer un grand nombre de phénomènes. Le groupe B, lui, fera attention principalement à ce que le savoir soit simple, et ne complique pas outre mesure. En fonction de ces standards, un même savoir peut être jugé « bon » par le groupe A et pas par le groupe B, ou inversement. Cet exemple ne prend en compte que des standards basés sur des valeurs épistémiques, mais l'on peut totalement imaginer que des valeurs contextuelles jouent un rôle de standard également.

Le relativisme épistémologique accepte chacun de ces standards comme également valide et capable de produire du savoir de qualité. Distinguer un relativisme épistémologique et un relativisme sociologique permet de reconnaître l'existence de plusieurs ensembles de standards sans reconnaître que tous ces ensembles se valent. Il est possible d'être relativiste sociologiquement, mais pas épistémologiquement et donc d'analyser et de comparer la qualité et la fiabilité des ensembles de standards afin de déterminer lesquels sont préférables pour produire des savoirs de qualité. Cette distinction permet de défendre un certain niveau de relativisme sans tomber dans un relativisme radical ni caricatural qui accepte toute croyance comme du savoir de qualité. En effet, bien qu'il fasse généralement peur, le relativisme trouve quelques arguments en sa faveur tels que l'idée de la sous-détermination⁵⁴. Si l'empirique seulement ne peut pas déterminer la meilleure théorie, on peut y comprendre que le choix d'une théorie est *relatif* à des éléments subjectifs ou en tout cas à d'autres éléments que les données empiriques⁵⁵.

Le problème du relativisme est quelque chose de sérieux à prendre en compte quand on parle d'objectivité parce qu'il mène à nous interroger sur le rôle de l'objectivité par

⁵³ HARDING, S. G., « Rethinking Standpoint Epistemology: What is “Strong Objectivity”? », in *The Centennial Review*, XXXVI, n°3 (1992), pp. 437-470. ; HARDING, S. G., « After the Neutrality Ideal: Science, Politics, and “Strong Objectivity.” », in *Social Research*, LIX, n°3 (1992), pp. 567–587.

⁵⁴ Voir, à ce sujet, le chapitre 1.0. « Philosophie féministe et philosophie des sciences ».

⁵⁵ BAGHRAMIAN, M., CARTER, A., « Relativism », in ZALTA, E. (éd), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, (Spring 2022 Edition), URL = <https://plato.stanford.edu/archives/spr2022/entries/relativism/>, consulté le 20/02/2024.

rapport à la science. **L'objectivité scientifique** est un idéal qui permet à la science d'avoir un statut privilégié, mais est-ce le seul élément qui le permet ? Si l'on souhaite abandonner l'objectivité et que l'on adhère au relativisme, cela implique-t-il que le statut privilégié de la science lui soit retiré ? Est-ce possible de sauvegarder la spécificité de la science tout en rejetant l'objectivité ? Il semblerait que oui car le relativisme radical n'est pas aussi directement lié à l'objectivité qu'il y paraît. Le fait de pouvoir apporter des nuances au relativisme radical tend à nous faire penser qu'il n'existe pas un passage direct entre objectivité absolue de la science et relativisme radical des savoirs, mais qu'il existe bien au moins un spectre de positions intermédiaires qui permettraient de sauvegarder, si cela est jugé pertinent, le statut privilégié de la science comme producteur de savoir de qualité.

La question du relativisme ouvre d'autant plus de questions lorsqu'elle est mise en parallèle avec l'objectivité *aperspective*. En effet, si l'objectivité est l'absence de toute perspective, il est possible de se demander si ce genre d'idéal est même atteignable. L'expérience, l'observation et l'interprétation des objets de la recherche ne sont-elles pas justement toujours relatives au chercheur ? La perception, à partir de laquelle nous sommes capables de faire de la science, est différente d'une espèce vivante à une autre et même d'un individu à un autre, et il est difficile, à partir de cette constatation d'affirmer que le monde est effectivement tel qu'il nous est présenté par nos sens et nos perceptions humaines. Dans le cas présent, pour éviter de tomber dans un relativisme de perceptions total, nous pouvons faire appel, comme cela a été fait par l'objectivité mécanique, à des outils et des techniques.

Nous voyons là pourquoi l'objectivité mécanique a vu le jour. En permettant de dépasser et de corriger les simples perceptions humaines, qui sont à la fois faillibles et limitées, et en déterminant des valeurs qui peuvent être considérées comme absolues, les techniques de mesure ont permis de dépasser l'idée d'un relativisme général lié aux perceptions⁵⁶. Un bateau, dépendamment qu'il soit plus ou moins éloigné de l'observatrice, est perçu plus ou moins grand, cependant, il a toujours une certaine taille exprimée en mètres et mesurée par de mêmes outils (ou des outils calibrés sur la même mesure). Si l'on peut encore retrouver une certaine subjectivité dans les mesures, dans le sens où il a fallu qu'un sujet détermine le fait qu'une unité de mesure était représentée par X au lieu de Y, la subjectivité est moins flagrante lorsque l'on dit « ce bateau mesure 5,25 m de long » que lorsque l'on dit « ce bateau paraît tout petit ».

⁵⁶ GAUKROGER, S., *Objectivity. A Very Short Introduction*, op. cit.

Il y a donc moyen, sans sortir absolument de la subjectivité, de passer de données d'observations complètement relatives à un sujet, à des données d'observations qui tendent à pouvoir être qualifiées d'absolues parce qu'elles peuvent être partagées et reconnues par différents sujets⁵⁷. Le relativisme peut donc être vu comme une menace pour la science et le statut des connaissances scientifiques, mais il peut aussi servir à éclairer et expliciter certaines évolutions dans les pratiques scientifiques, telles que le recours à des techniques de mesure ou le passage d'une conception de l'objectivité à une autre.

Passons à un autre sujet très lié à l'objectivité scientifique, celui de **la place des valeurs en sciences**. L'intérêt pour la présence ou l'absence de valeurs en sciences se développe principalement à partir d'un article, publié en 1953 par le philosophe Richard Rudner (1921-1979), «The Scientist *Qua* Scientist Makes Value Judgments». À partir de cet article, il y a eu beaucoup de littérature sur le rôle des valeurs en sciences. Rudner lui-même reconnaît certains moments dans la recherche scientifique qui font intervenir des valeurs : dans le choix des questions de recherche ainsi que dans le travail de recherche même. Pour le premier moment, l'intervention de valeurs n'est pas un problème car le choix d'une question de recherche est une étape préscientifique, qui fait partie du processus de recherche, mais qui n'est pas de la recherche en tant que telle. Pour le second moment, l'existence de valeurs est dommageable et « si l'on souhaite que la science progresse vers l'objectivité, l'influence de nos sentiments personnels ou biais sur les résultats expérimentaux doit être minimisée »⁵⁸. Nous observons dans cette citation deux éléments importants. Premièrement, l'objectivité est liée avec l'absence de biais ou de préférences personnelles. Deuxièmement, il est souhaitable pour la science que les biais et les sentiments personnels n'interviennent pas. Or, les valeurs peuvent induire des biais. Par exemple, les recherches archéologiques menées par l'Ahnenerbe (institut de recherche nazie qui avait pour but d'apporter des fondements scientifiques à l'idéologie nazie) sont orientées par la valeur de la supériorité de la race aryenne sur les autres. Cette valeur a induit des biais dans la recherche et a mené par exemple à des théories comme celle d'Edmund Kiss qui défendait le fait que des civilisations aryennes aient été construire la porte du Soleil, une porte sur un site bolivien que l'on attribue à la civilisation Tiwanaku⁵⁹. Les valeurs peuvent donc induire des biais dans

⁵⁷ GAUKROGER, S., *Objectivity. A Very Short Introduction*, op. cit.

⁵⁸ RUDNER, R., « The Scientist *Qua* Scientist Makes Value Judgments », in *Philosophy of Science*, XX, n°1 (1953), p. 2. [traduction personnelle].

⁵⁹ PRINGLE, H., « Chapitre 11. L'épanouissement », in *Opération Ahnenerbe. Comment Himmler mit la pseudo-science au service de la solution finale*, Paris, Presses de la Cité, 2006, pp.139-147.

la science et en cela, l'intervention de valeurs peut être tout aussi néfaste que l'intervention de sentiments personnels lorsque l'on fait de la science.

Cette idée que les valeurs n'ont pas leur place en science est connue sous le nom d'**idéal value-free**. L'idéal *value-free* et l'idéal d'objectivité sont donc deux idéaux pour la science, très liés, mais différents malgré tout. Pour mieux expliciter l'idéal *value-free* ainsi que sa relation avec l'objectivité, il est important d'apporter la distinction entre valeurs épistémiques (ou instrumentales) et valeurs non épistémiques (ou contextuelles). Cette distinction se développe notamment pour répondre à Rudner et à son rejet de toute valeur en science. Une valeur épistémique est une valeur interne à la science⁶⁰, qui permet d'évaluer le processus de recherche⁶¹ et de juger les résultats produits. Par exemple, nous pouvons dire que la précision, la simplicité, la cohérence et le pouvoir explicatif sont des valeurs épistémiques, ce sont des valeurs qui permettent, notamment, de choisir entre plusieurs théories possibles lorsque les données empiriques ne suffisent pas. Ce type de valeur ne met pas en péril l'objectivité, elles sont même souvent considérées comme utiles pour faire de la bonne science. Les valeurs contextuelles quant à elles sont extérieures à la science, elles dépendent du contexte, donc sont d'ordre social, moral, religieux, culturel, historique, politique,... ce sont ces valeurs qui sont jugées dangereuses pour la science car elles peuvent introduire des biais chez les chercheuses et chercheurs, ce qui se répercutera sur leur travail⁶². Ce sont donc les valeurs contextuelles qui sont concernées par l'idéal *value-free*. Pour une meilleure compréhension, il est important de dissocier cet idéal de l'objectivité même s'ils sont très liés.

En effet, l'objectivité ce n'est pas seulement l'absence de valeurs contextuelles, parfois même les valeurs contextuelles permettent de renforcer l'objectivité. Dans certains cas, comme dans le cas de théories dont les conséquences pourraient être dangereuses, des valeurs contextuelles entrent en jeu pour renforcer l'objectivité. Par exemple, lors du projet Manhattan qui visait notamment à l'élaboration de la bombe atomique, lorsque l'hypothèse d'une réaction en chaîne qui pourrait mener à la destruction de toute vie sur terre a été énoncée, des valeurs contextuelles telles que la sécurité, le souci de l'autre et de la vie ont mené à ce que les scientifiques fassent preuve de plus de rigueur pour s'assurer du résultat. Les résultats étaient donc plus fiables, plus certains et plus objectifs grâce à des valeurs contextuelles.

⁶⁰ REISS, J., SPRENGER, J., « Scientific Objectivity », *art. cit.*

⁶¹ HOYNINGEN-HUENE, P., « Objectivity, value-free science, and inductive risk », *art. cit.*

⁶² REISS, J., SPRENGER, J., « Scientific Objectivity », *art. cit.*

Paul Hoyningen-Huene⁶³ propose deux manières de concevoir la relation entre les deux idéaux que sont l'objectivité et l'idéal *value-free*. Soit, l'idéal *value-free* est un composant conceptuel de l'idéal d'objectivité, c'est-à-dire qu'il faut avoir entre autres l'idéal *value-free* pour comprendre l'objectivité scientifique, soit, l'idéal *value-free* est un indicateur d'objectivité, qui n'est pas nécessaire, mais si un projet s'en éloigne, l'objectivité est peut-être menacée et il faut donc se pencher sur la raison de cet écart.

L'idéal *value-free*, tout comme l'objectivité, est un idéal important parce qu'il semble pouvoir distinguer la science d'autres institutions. La religion, par exemple, est une institution qui est chargée de valeurs. La religion catholique par exemple valorise la charité. Mais également, la religion développe un certain nombre de croyances qui sont elles-mêmes basées sur des valeurs. Toujours dans la religion catholique, la croyance en une notion de Paradis et d'Enfer est supportée par des valeurs comme le respect du sacré, et une certaine notion du Bien et du Mal. L'idéal *value-free* est donc utile pour certains car cela permettrait, entre autres, de distinguer des croyances non-scientifiques (chargées de valeur contextuelle) et les connaissances scientifiques (sans valeur contextuelle associée).

Le relativisme et l'idéal *value-free* sont des débats que l'on retrouve lorsqu'on parle d'objectivité, assez indépendamment du type d'objectivité dont il est question. Il existe des questions qui sont plus spécifiques à l'objectivité dont nous traitons dans ce travail, l'objectivité *view from nowhere*. Ce point de vue sur la science est aussi appelé par certaines philosophes féministes, le **truc divin**⁶⁴, dans le sens où on imagine que la science doit, si elle est objective, être comme une vision directe sur le monde, une vision indépendante de toute spécificité de perception, rationnelle, comme si Dieu lui-même voyait la nature et livrait la connaissance directement aux scientifiques. Ce truc divin⁶⁵ est largement critiqué par de nombreuses philosophes féministes des sciences (Haraway, Harding, Wylie,...) pour deux problèmes majeurs, l'idéal de neutralité et l'invisibilisation des dynamiques de pouvoir en science.

L'idéal de neutralité est une variante de l'idéal *value-free*. Du « bon » savoir veut dire du savoir neutre, qui n'est pas influencé par des positions sociales, politiques,

⁶³ HOYNINGEN-HUENE, P., « Objectivity, value-free science, and inductive risk », *art. cit.*

⁶⁴ *God trick* en anglais. Nous retrouvons surtout cette appellation dans l'œuvre de Donna Haraway. HARAWAY, D., « Situated Knowledges: ... », *art. cit.* ; HARAWAY, D., *Manifeste cyborg et autres essais*, *op. cit.* Mais aussi chez HARDING, S. G., « Rethinking Standpoint Epistemology: What is "Strong Objectivity"? », *art. cit.*

⁶⁵ Les termes « truc divin » et « objectivité *view from nowhere* » sont utilisés de manière interchangeable.

personnelles. Les valeurs contextuelles, parce qu'elles dépendent du contexte, proviennent souvent de ces positions sociales. Éviter l'influence des positionnements sociaux, politiques et personnels, c'est donc bien souvent éviter l'influence des valeurs contextuelles qui y sont associées. L'idéal de neutralité concerne donc essentiellement les chercheuses et chercheurs (qui doivent abandonner leurs positionnements personnels) et les résultats (qui ne doivent pas être influencés par des positionnements personnels). L'idéal de neutralité s'étend à la science comme institution, c'est-à-dire pas seulement les scientifiques individuellement, mais l'ensemble de la communauté scientifique en tant qu'institution qui produit des savoirs. Comme les composants de la science sont idéalement libérés de valeurs contextuelles, la science serait idéalement une institution particulière car, contrairement aux autres institutions humaines (une religion, un système politique,...), elle serait la seule à ne pas être chargée politiquement, culturellement,... L'idéal de neutralité c'est la conception de la science comme universelle, transculturelle, apolitique, c'est imaginer le sujet de science comme un être capable de se détacher de toute motivation non-épistémique⁶⁶. La science n'est donc ni bonne ni mauvaise et les utilisations qui en sont faites (et qui peuvent être bonnes ou mauvaises) lui sont totalement extérieures. Les controverses scientifiques sont différentes de celles que l'on peut trouver en politique, en économie ou dans la société, les secondes peuvent considérer des choses telles que le bien et le mal alors que les premières sont au-dessus de cela⁶⁷. L'idéal de neutralité trouve ses sources dans le truc divin : si les connaissances produites par les sciences pouvaient provenir de Dieu, ou d'une vision sans attache sociale ou contextuelle, elles sont censées être neutres. Le but de la science étant de produire ces connaissances neutres, la science elle-même est l'institution au sein de laquelle cette vue de nulle part, absolue est possible.

Cependant, l'idéal de neutralité n'est pas vraiment réalisable, ni peut-être même pas souhaitable. Dans les faits, il n'est pas chose aisée de laisser de côté son positionnement sociopolitique, ce n'est pas parce qu'un scientifique commence à travailler qu'il ou elle cesse d'un coup d'être, par exemple une femme, afro-américaine, catholique, de classe supérieure, ou un homme, suédois, militant de gauche. En plus du fait que l'idéal de neutralité n'est pas forcément accessible à tout scientifique, on pourrait argumenter que ce n'est même pas un idéal qu'il faut viser. Pour reprendre un exemple dont nous avons déjà parlé, le fait que Donna Haraway, ou

⁶⁶ HARDING, S. G., « After the Neutrality Ideal: Science, Politics, and “Strong Objectivity.” », *art. cit.*

⁶⁷ BERLAN, A., « Comment l'idée de neutralité scientifique nous aveugle », in *Écologie & politique*, LXVII (2023), pp. 131-146.

encore Linda Marie Fedigan étaient des primatologues *femmes* et *féministes*, et le fait qu'elles revendiquaient ce positionnement politique est ce qui leur a permis de produire des connaissances fiables, qui ont été une grande avancée dans la primatologie. L'idéal de neutralité aurait voulu que les primatologues ne soient pas guidées par leur positionnement, mais sans ce positionnement, il n'aurait pas forcément été question de s'intéresser au comportement des primates femelles et donc la primatologie n'aurait pas évolué.

Le positionnement sociopolitique peut parfois être un avantage épistémique. Même si cela est un désavantage (par exemple lorsqu'il induit des biais sexistes dans la science), il est important de reconnaître le rôle social de la science pour réellement comprendre comment cette institution fonctionne⁶⁸. La science est une institution humaine, qui interagit avec d'autres institutions et la connaissance entretient un lien avec le pouvoir qu'il est difficile de nier. Reconnaître et accepter le fait que les scientifiques soient positionnés, comme tout autre humain, est bénéfique pour la science parce qu'il peut soit mener à l'élaboration de nouvelles connaissances de qualité, soit mener à la critique de cette position et des biais éthiquement et/ou épistémiquement dommageables qui y sont associés. Défendre l'idéal de neutralité, c'est défendre l'idée que les scientifiques sont des gens particuliers qui sont capables de dépasser leur propre singularité, alors que, comme tout le monde, ils ont une place dans une structure sociale et jouent un rôle dans les dynamiques de pouvoir de cette structure.

Nous arrivons donc à notre deuxième problème. En plus d'entretenir une vision fantasmée et plutôt fausse de la science, l'idéal de neutralité occulte une caractéristique sociétale importante. La société est construite sur des systèmes hiérarchiques et sur des systèmes de domination. En ne considérant pas le contexte social et politique de la production d'un savoir, on invisibilise les dominations et les dynamiques de pouvoir qui ont joué un rôle dans la production de ce savoir. Même la science elle-même fonctionne dans une relation de pouvoir. Elle est en effet mise sur un piédestal parce qu'elle est l'institution qui permet de produire les meilleurs savoirs. En disant que la science est objective, rationnelle, *value-free* et neutre, l'hégémonie de la science est perpétuée et la possibilité de critiquer cette hégémonie est rendue impossible. Pourtant, ce genre de critique n'est pas nécessairement suivie d'une déconsidération de la science en institution de production de savoir au même titre que d'autres. Il est possible de conserver le statut privilégié de la science sans faire appel à l'idéal de neutralité, en

⁶⁸ BERLAN, A., « Comment l'idée de neutralité scientifique nous aveugle », *art. cit.*

se basant plutôt sur la méthode, les valeurs épistémiques, ou d'autres composants de la science. L'objectif de la critique du caractère hégémonique de la science est bien de mettre en avant le fait qu'il existe des relations de pouvoir en jeu en rapport avec la science et que ceux-ci ont leur importance pour comprendre le contexte de production d'un savoir. Ce contexte ayant lui-même de l'importance pour avoir un regard critique sur le savoir en tant que tel.

Ces deux critiques sont majoritairement utilisés par des personnes souhaitant apporter un regard critique à la science telle qu'elle est faite et pensée actuellement. Parmi ces personnes, nous retrouvons les partisans des *standpoint theories*, qui sont à l'origine de beaucoup de travaux sur la critique de l'idéal de neutralité et de l'invisibilisation des dynamiques de pouvoir. Les *standpoint theories* sont un ensemble de théories qui défendent le fait que chaque savoir et chaque scientifique est situé socialement et culturellement, cette situation doit être prise en compte comme un élément pertinent pour juger les savoirs. En cela, les penseuses et les penseurs des *standpoint theories* s'appuient beaucoup sur la reconnaissance des problèmes causés par l'idéal de neutralité et l'invisibilisation des dynamiques de pouvoir. Même sans vouloir critiquer la science dans son ensemble, ces critiques montrent que la vision des sciences est souvent très idéalisée, donc il pourrait s'avérer profitable, pour n'importe qui voulant analyser le fonctionnement des sciences, de les prendre en considération.

Nous avons maintenant parcouru plusieurs des débats les plus importants en rapport avec l'objectivité scientifique. Il est pertinent de remarquer que beaucoup de ces débats renvoient également à une autre problématique : la relation entre la science en tant qu'institution et le reste de la société. L'idéal *value-free*, l'idéal de neutralité, même la menace du relativisme nous montrent que la science est considérée comme une institution de production de savoir avec un statut particulier, exceptionnel. La science est considérée comme à la fois à l'écart et supérieure aux autres institutions qui composent la société. Pourtant, la relation entre la science et la société est beaucoup plus complexe que cela. Les recherches en science sont influencées par les besoins et les intérêts de la société, et la société est impactée par les avancées qui sont faites en science⁶⁹. La science est faite au sein d'une société, effectuée et financée par des gens qui ont une place dans ladite société. Tous ces éléments ont longtemps été considérés comme secondaires voire des éléments que l'on pouvait effacer au nom d'idéaux comme la neutralité et surtout l'objectivité. C'est l'objectivité qui donne son statut si

⁶⁹ LONGINO, H., *Science as Social Knowledge*. op. cit.

particulier à la science, c'est un idéal presque noble, qui demande un effort de transcendance de sa condition humaine, subjective et imparfaite.

Nous avons mis en lumière le fait que le rôle de l'objectivité scientifique est essentiel et semble intimement lié à la conception actuelle que nous avons de la science, nous avons également remarqué que cette objectivité était loin d'être un concept simple qui est impliqué dans beaucoup de débats non résolus. De plus, nous avons remarqué que plusieurs éléments considérés comme des composants de cette objectivité (l'idéal de neutralité et l'idéal *value-free*) semblent pour le moins instables. Tous ces éléments nous amènent à penser que l'objectivité scientifique est un concept qui mérite d'être examiné et sans doute critiqué au vu de la vision faussée de la science qu'elle semble renforcer.

Pourquoi une critique *féministe* de l'objectivité ?

Il est vrai que l'objectivité scientifique est un sujet qui est accompagné d'un certain nombre d'interrogations, de débats et de questionnements. Pourtant, cela n'en fait pas un sujet problématique qu'il faut abandonner. Ce n'est pas parce qu'un concept est problématique qu'il est inutile. Surtout que, si l'on regarde la pratique de la science, l'objectivité scientifique (comme *view from nowhere*) fait consensus⁷⁰ et qu'elle guide la pratique de la science. Dans la partie précédente, nous avons commencé à dessiner les débuts de certaines failles ou interrogations qui pourraient nous mener à critiquer l'objectivité, nous allons dans cette partie continuer ce travail en exposant plus en détail pourquoi des auteurs et autrices *féministes* ont jugé pertinent le fait de critiquer l'objectivité pour des raisons *féministes* et plus généralement, des raisons de justice sociale.

D'abord, il est possible de critiquer la notion d'objectivité parce qu'elle semble créer une tension entre l'idéal de la science comme objectif, et le fait qu'en pratique, une certaine part de subjectivité est nécessaire, dans le sens où les scientifiques doivent comprendre ce qu'ils et elles font, la subjectivité en tant que perspective ne peut pas disparaître. De manière très générale, la science telle qu'elle est faite par les humains, ne serait pas la même que la science qui pourrait être faite par une autre espèce, parce qu'elle se base sur la perspective humaine. De manière plus spécifique, une théorie dépend toujours d'une certaine perspective, même si celle-ci ne concerne que les

⁷⁰ « faire consensus » renvoie au fait que cela est accepté par la majorité de la communauté scientifique et largement accepté, ce qui ne veut pas dire qu'absolument chacun des membres individuellement est d'accord.

théories auxquelles adhèrent les scientifiques. La sous-détermination des expériences par les théories implique nécessairement que la vue scientifique soit *from somewhere*, au moins inscrite dans un champ théorique préexistant. Ce constat que l'idéal d'objectivité absolue n'est pas compatible avec l'incommensurabilité effective des théories scientifiques, ainsi que la remise en cause de critères absolus pour guider la science est notamment à retrouver dans des travaux comme ceux de Thomas Kuhn⁷¹ (1922-1996) et Paul Feyerabend⁷² (1924-1994).

Cependant, nous l'avons déjà évoqué, ce n'est pas à partir de la relation entre l'idéal et la pratique de la science que les premières critiques féministes vis-à-vis de la science en général et de l'objectivité scientifique en particulier se sont développées. Le point de départ de ces positions est la constatation que de nombreux biais et préjugés ont été insufflés dans des théories que l'on pensait objectives. Cette constatation a commencé à se généraliser dans les années 70, mais actuellement il y a encore de nombreuses découvertes de biais dans les sciences. Par exemple, pour rester dans des cas de biais sexistes, la philosophe et psychologue Cordelia Fine (née en 1975), dans ses livres *Delusions of Gender* et *Testosterone Rex* (respectivement sorti en 2010 et 2017), pointe du doigt de nombreuses recherches relativement récentes (fin du XXe et début du XXIe siècle) dans le domaine de la psychologie et des neurosciences pour leur caractère biaisé et sexiste⁷³.

Face à cette prise de conscience de la présence de biais en science, deux réactions ont principalement émergé : affirmer qu'il s'agit là de mauvaise science parce que les critères d'objectivité *view from nowhere* n'ont pas été respectés et donc sauvegarder l'objectivité malgré tout, ou s'interroger sur l'efficacité de cette objectivité scientifique.

La première réaction était d'abord ce qui était fait par les premières critiques de théories scientifiques comportant des biais sexistes⁷⁴. La présence de sexisme en sciences est alors l'indicateur d'une mauvaise théorie, d'une théorie qui n'est pas ou

⁷¹ Pour plus de renseignements sur la position de Kuhn, voir KUHN, T., *The Structure of Scientific Revolutions* (50 th Anniversary Edition), Chicago, University of Chicago Press, 2012.

⁷² Voir FEYERABEND, P., *Contre la méthode, Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance* (1975), Paris, Le Seuil (coll. « Points sciences »), (éd. Poche), 1988.

⁷³ FINE, C., *Delusions of Gender: How Our Minds, Society, and Neurosexism Create Difference*, New York, W.W. Norton & Company, 2010. ; FINE, C., *Testosterone Rex : Myths of Sex, Science and Society*, New York, W.W. Norton & Company, 2017.

⁷⁴ PESTRE, D., « Femmes, genre et science : objectivité et parti pris », *art. cit.*

pas suffisamment scientifique, parce que pas objective⁷⁵. Nous avons comme exemple, dans les années 70, les travaux de Evelyn Fox Keller et d'Emily Martin sur la reproduction, qui montrent ce que les théories ont de « mauvais » ou de « non-scientifique »⁷⁶. L'objectivité est alors binaire : soit quelque chose est objectif, parce que c'est dénué de biais, de présuppositions et de perspectives personnelles, soit cela ne l'est pas et alors il faut le rejeter. Ce qui est alors remis en cause, ce sont les scientifiques qui ont produit la connaissance biaisée, l'objectivité elle-même n'est pas remise en question. Cette position du sexisme en science comme un simple cas de mauvaise science est défendue par l'empirisme féministe. L'empirisme féministe défend l'importance de l'objectivité comme d'un idéal qui fonctionne en sciences, et s'intéresse surtout aux conditions qui mènent à trahir cet idéal, aux cas de « mauvaise science »⁷⁷. Il s'agit donc surtout d'un travail qui se concentre sur l'éthique et la politique qui encadre les sciences. Le but est d'essayer de comprendre, dans le champ politique et social des scientifiques, ce qui les a amenés à produire une science biaisée. Est envisagé pour cela, la construction d'une science de relève qui allie alors l'empirisme et les avancées féministes pour avoir une vision du monde plus adéquate qui prend en considération les dynamiques de pouvoir⁷⁸. Celui-ci est plus fréquemment défendu par des scientifiques comme Fox Keller ou Martin parce qu'il n'entraîne pas nécessairement une remise en question totale de la science. D'ailleurs, il est assez peu courant de le retrouver tel quel après les années 70⁷⁹ : Longino parle d'empirisme contextuel, Harding, bien qu'elle interroge aussi le concept d'objectivité, théorise une science de relève qui s'avère avoir des accointances avec l'idée d'un empirisme féministe.

Ce qui nous intéresse particulièrement dans le cadre de ce travail, c'est l'autre réaction possible face à un cas de science biaisé : interroger le concept d'objectivité. En effet, en reprenant les exemples développés au préalable, ce n'est pas parce qu'une théorie est biaisée qu'elle est mauvaise, ou fausse ou non scientifique. L'étude des comportements des singes mâles a mené à des résultats concluants, la théorie est adéquate avec les données empiriques, elle répond aux questions de recherches. Elle est incomplète et moins fiable que celle qui prend en compte le comportement des

⁷⁵ HARDING, S. G., « Rethinking Standpoint Epistemology: What is "Strong Objectivity"? », *art. cit.* ; RUPHY, S., « Rôle des valeurs en science : contributions de la philosophie féministe des sciences », in *Presses de Sciences Po « Écologie et Politique »*, II, n°51 (2015), pp. 41-54.

⁷⁶ MARTIN, E., « The Egg and The Sperm », *art. cit.* ; PESTRE, D., « Femmes, genre et science : objectivité et parti pris », *art. cit.*

⁷⁷ HARAWAY, D., « Situated Knowledges », *art. cit.*

⁷⁸ *Ibid.*

⁷⁹ Haraway a notamment émis un article témoignant, entre autres, de l'insuffisance de l'empirisme féministe tel qu'il était pratiqué. Voir HARAWAY, D., « Situated Knowledges », *art. cit.*

singes mâles et femelles, mais elle n'est pas fausse pour autant. Elle semble même respecter les critères de scientificité suffisamment pour n'avoir pas été remise en question ou rejetée directement. Difficile donc d'en faire un cas de mauvaise science. C'est encore plus flagrant avec les théories sur l'évolution humaine. La théorie des cueilleuses a été avancée d'abord par une chercheuse explicitement biaisée. Dans son article *Woman the gatherer : mal bias in anthropology*, Sally Slocum⁸⁰ critique l'androcentrisme présent en anthropologie et propose, en réponse à la théorie dominante de l'homme-chasseur, la théorie de la femme-cueilleuse. Slocum et sa théorie sont explicitement positionnées comme féministes et donc politiquement engagées, pourtant, la théorie n'est pas fausse, elle est en cohérence avec les données empiriques. Elle est même jugée suffisamment fiable et scientifique par d'autres pour être reprise plus tard⁸¹. Elle ne semble pas non plus être un cas de mauvaise science. Le fait d'arriver à construire deux théories scientifiques biaisées a servi de base au développement de la théorie des chasseurs-cueilleurs, qui est considérée comme la meilleure théorie actuellement, et dont la scientificité ne semble pas être remise en question. Dans ce cas, les scientifiques se sont donc appuyées sur les avancées et les développements de théories biaisées pour construire la théorie qui fait consensus. Cette dernière n'aurait sans doute pas vu le jour si elle n'avait pas pu reposer sur de telles théories biaisées.

Nous avons là deux exemples parmi d'autres de théories biaisées qui ne semblent pour autant pas être des cas de mauvaise science, ou du moins qui ne sont pas reconnus comme tel par la communauté scientifique. D'autres courants féministes (mais pas seulement), contrairement à l'empirisme féminisme des premières heures, vont alors s'intéresser à cet idéal d'objectivité, analyser ce qui le compose, ce qui crée sa place privilégiée et les conséquences sur la pratique des sciences. Ces critiques sont guidées par deux grandes questions : l'objectivité scientifique⁸² est-elle atteignable ? L'objectivité scientifique est elle-même souhaitable comme idéal qui guide la science ?

Partir des constatations comme la sous-détermination des observations par les théories ou partir de la découverte de biais en sciences peut amener aux mêmes questionnements : remettre en cause ou du moins s'intéresser particulièrement à l'objectivité. Cependant, partir de la découverte des biais rajoute un élément à

⁸⁰ SLOCUM, S., « Woman the gatherer: male bias in anthropology », in REITER, R. (éd.) *Toward an Anthropology of Women*, pp.49.

⁸¹ LONGINO, H., *Science as Social Knowledge. Values and Objectivity in Scientific Inquiry*, op. cit.

⁸² Entendue comme l'objectivité *view from nowhere* déjà évoquée.

considérer. La présence de biais pose la question du rôle d'éléments personnels, sociaux et politiques dans la science. En effet, bien que cela témoigne d'une certaine perspective, le fait qu'une théorie soit sous-tendue par un champ théorique peut rester dans l'ordre de la science. On peut continuer à occulter toute intervention de la société dans la science. Par contre, la découverte de biais sexistes, racistes, liés à des idéaux politiques, ou d'autres valeurs contextuelles dans la science pose une question sur la nature potentiellement sociale de la science. Considérer pendant des années qu'une théorie est objective pour au final se rendre compte qu'elle véhicule des biais sexistes semble être un problème, mais pourquoi ? Parce que l'objectivité scientifique occulte la présence de biais et d'éléments sociaux ? Parce que ce que l'on appelle objectivité scientifique est en réalité une subjectivité que l'on juge politiquement meilleure que les autres ?

Les critiques qui prennent en compte ces questions sont des critiques politisées, elles apportent avec elles une charge politique, ce qui permet de mettre en relation des considérations à la fois épistémiques et politiques. L'apport de revendications politiques dans la science amène de nouvelles questions intéressantes notamment concernant le rôle de la science dans la société et le rôle de la société vis-à-vis de la science. Les critiques de l'objectivité scientifique posent des questions épistémiques « est-ce que l'objectivité scientifique est souhaitable pour produire des connaissances scientifiques ? », mais en ayant également un regard politique, nous pouvons nous poser des questions telles que « est-ce que l'objectivité scientifique est un idéal compatible avec la pratique scientifique intégrée à la société ? ». En effet, porter une critique teintée de politique à un élément dans le domaine des sciences, c'est reconnaître une prémisse qui est que la science n'est pas une institution complètement détachée du reste de la société. Il s'agit après évidemment de comprendre pourquoi cette prémisse est inévitable. Ces questions doubles, à la fois épistémiques et éthiques quant à la science et son rôle social, ont notamment été analysées à l'aide de concepts tels que les injustices épistémiques⁸³. Le concept d'injustice épistémique témoigne du fait que la situation sociale et politique de la science entraîne des conséquences dommageables à la fois d'un point de vue épistémique et d'un point de vue éthique en excluant un certain nombre d'individus. L'objectivité comme idéal joue un rôle dans l'invisibilisation de ces injustices épistémiques, et donc est un enjeu de taille à plusieurs niveaux. En effet, si ce qu'on qualifie d'objectif est discriminant, il semblerait alors que ce qui est qualifié d'objectif est une subjectivité hégémonique.

⁸³ FRICKER, M., *Epistemic Injustice: Power and the Ethics of Knowing*, op. cit.

Les autres subjectivités sont alors discriminées dans la production de savoir parce qu'elles ne correspondent pas aux standards de la subjectivité hégémonique⁸⁴.

L'intérêt d'une critique politiquement orientée de l'objectivité scientifique est donc d'ouvrir à des considérations plus diverses, qui touchent à la fois à l'épistémologie, à l'éthique, à la pratique et à la théorie.

Les critiques *féministes* sont alors un exemple parmi d'autres de critiques politisées de l'objectivité. Ce sont les premières à avoir été développées, durant le courant des années 70. Les philosophes féministes ont développé de nombreux outils d'analyse qui ont été repris par d'autres courants politisés. Par exemple, nous considérerons dans ce travail, les *standpoint theories*, que nous avons déjà évoquées. Ces *standpoint theories* ont été développées d'abord par des féministes, qui mettaient en avant l'importance du genre et de la sensibilité aux questions de genre, mais cela a été repris par d'autres personnes qui ont alors développé des *standpoint theories* postcoloniales, antiracistes, LGBTQIAP+,...⁸⁵ Les critiques féministes de l'objectivité ont bien souvent été des précurseurs par rapport à d'autres critiques, elles ont donc l'avantage d'avoir elles-mêmes déjà essuyé un certain nombre de critiques ainsi que d'avoir pu se construire plus solidement.

De plus, suivant le mouvement social et politique du féminisme de la troisième vague (à partir des années 1990)), les philosophes féministes ont développé leurs analyses en suivant le concept **d'intersectionnalité**⁸⁶. Pour rappel, ce terme désigne la situation de personnes se trouvant à l'intersection de plusieurs discriminations. L'intersectionnalité est d'abord un concept politique, mais elle devient rapidement un outil philosophique pertinent.

Dans le cas qui nous occupe, bien souvent, les philosophes partent d'un constat féministe pour critiquer l'objectivité, mais ne s'arrêtent pas au sexisme en science, elles utilisent leurs outils pour parler de classisme, de racisme et d'autres discriminations. Les critiques féministes ne sont donc bien souvent pas restreintes aux questions de genre, ce travail a une teneur intersectionnelle. S'intéresser aux critiques féministes c'est donc prendre un exemple parmi d'autres de critiques politiquement

⁸⁴ Nous reviendrons plus en détail sur les injustices épistémiques et sur l'objectivité comme subjectivité hégémonique dans les chapitres 2 et 3.

⁸⁵ HARDING, S. G., « After the Neutrality Ideal: Science, Politics, and "Strong Objectivity." », *art. cit.*

⁸⁶ BERGES, K., BINARD, F., GUYARD-NEDELEC, A., *Féminismes du XXI^e siècle : une troisième vague ?*, *op. cit.*

orientées, mais un exemple qui a des avantages de préexistence historique et aussi qui n'exclut pas forcément les autres types de critiques, parce qu'elles se veulent ou peuvent être adaptées de manière intersectionnelle. Nous le verrons plus tard, les revendications politiques en rapport avec la diversité sont un argument à part entière des critiques féministes de l'objectivité. Cela nous ouvrira alors tout un champ possible de critiques politisées en partant des positions féministes.

L'objectivité scientifique est un sujet qui passionne en philosophe des sciences depuis au moins les années 70. Il existe donc une grande diversité de critiques adressées à l'idéal qu'est l'objectivité scientifique. Nous traiterons dans ce travail de critiques orientées politiquement afin de comprendre le fait que l'objectivité est un sujet transversal, qui impacte des considérations épistémiques, mais également éthiques et politiques. Nous traiterons d'un champ plus précis de critiques politiquement orientées, celui des critiques *féministes* de l'objectivité scientifique, d'abord parce que ces critiques ont une histoire plus ancienne, et ensuite parce que beaucoup de critiques politiquement orientées reprennent les outils d'analyse de ces critiques féministes.

Chapitre 2 : Deux épistémologies féministes

Introduction

Nous avons établi dans le chapitre précédent que l'objectivité scientifique est un concept critiquable et critiqué. Parmi ces critiques, nous sommes particulièrement intéressés par les critiques féministes. Cependant il existe énormément d'épistémologues féministes qui se sont penchés sur la question de l'objectivité. Notre travail dans ce chapitre sera de présenter deux exemples d'épistémologues féministes qui ont proposé une critique approfondie et influencée par des ambitions féministes de l'objectivité scientifique.

La première philosophe évoquée est Helen Longino, une philosophe américaine, née en 1944 et qui a notamment travaillé à Stanford et pour l'Université du Minnesota. Depuis les années 90, cette philosophe des sciences traite de féminisme, d'épistémologie sociale, de la place du genre dans la science et la philosophie des sciences. Nous explorerons dans ce chapitre la construction de son **empirisme contextuel**, un modèle pour une théorie de la production de savoir qui prend en considération les composantes sociales de la science. Cet empirisme contextuel se construit à partir d'une analyse de la place des valeurs en science et amène à une redéfinition de l'objectivité. Nous pourrions donc explorer plusieurs problématiques évoquées dans le chapitre 1 et la manière dont l'objectivité scientifique se pense difficilement en dehors des relations avec ces problématiques. La position d'Helen Longino est, comme son nom l'indique, inscrite dans le courant empiriste, cela nous permettra de découvrir une théorie qui se réclame de l'empirisme féministe. Nous l'avons déjà évoqué, l'empirisme féministe tel qu'il est décrit est souvent caricaturé. Nous pourrions parler d'empirisme féministe naïf, qui consiste à évacuer les recherches biaisées comme étant de la « mauvaise science ». Longino nous propose un empirisme qui est féministe, mais qui prend réellement en compte l'impact des valeurs, et qui s'intéresse alors au raisonnement. En effet, le raisonnement est le lieu où les éléments empiriques et les biais s'articulent. Longino garde une base empiriste tout en proposant une analyse du mécanisme d'influence des valeurs, ce qui l'amène à proposer de nouvelles pratiques scientifiques⁸⁷. Ce type d'empirisme féministe qui repense la science est une version beaucoup plus intéressante philosophiquement que l'empirisme féministe naïf tel qu'il est décrit, c'est pourquoi la position de Longino nous semble pertinente à étudier.

⁸⁷ RUPHY, S., « Rôle des valeurs en science », *art. cit.*

Nous évoquerons également le travail de Sandra G. Harding, une philosophe américaine, née en 1935 et ayant travaillé pour l'Université de Californie à Los Angeles. Harding est une représentante des *feminist standpoint theories*, un champ de théories qui développent l'idée de savoirs situés. Il existe de nombreux penseurs et penseuses qui se réclament des *standpoint theories* mais Harding nous intéresse particulièrement car elle est à l'origine d'une redéfinition de l'objectivité comme objectivité forte (*strong objectivity*). À partir de l'étude de l'exclusion des femmes de la production de savoirs, Harding adhère aux thèses des *standpoint theories* et construit l'idée d'une science qui produit des savoirs situés, et des scientifiques conscients de leur position sociopolitique. Cette science située demande une redéfinition à la fois du concept d'objectivité et du concept de sujet de la science.

Les deux autrices que nous évoquerons sont donc utilisées comme des exemples reconnus de leur champ (empirisme féministe et *standpoint theories*). Elles ont également l'avantage d'avoir dialogué entre elles, à travers des articles et des revues d'ouvrages⁸⁸. Bien que nous n'ayons pas prétention à l'exhaustivité, nous essayerons, à la suite de l'analyse détaillée des deux positions, de trouver des éléments saillants communs aux deux pensées. Nous évaluerons alors la possibilité que ces éléments soient importants lorsque l'on souhaite proposer une critique féministe de l'objectivité. De plus, comme notre objectif est de comprendre ce qui est fait de l'objectivité scientifique dans un contexte féministe, nous analyserons également ce qui est fait de l'objectivité chez les deux autrices que nous évoquerons, et surtout, les raisons qui ont mené à une telle conception de l'objectivité. L'objectivité comme *view from nowhere* est un point de départ, tant pour Longino que Harding, mais ce concept est vivement critiqué. Nous analyserons donc les deux critiques, les éléments communs et les divergences. Surtout, ce qui nous intéressera pour la suite est la place que prend l'objectivité dans une science repensée, féministe. Est-ce que l'objectivité est abandonnée, redéfinie, joue-t-elle le même rôle central d'idéal qui guide la science ? Toutes ces questions nous guideront pour la suite et la fin de ce travail.

L'empirisme contextuel de Helen Longino

Dans le domaine des épistémologies féministes, Helen Longino est une philosophe particulièrement reconnue. En effet, son ouvrage *Science as Social Knowledge*, sorti en 1990, propose une critique avancée et pointue de la science, qui accorde au

⁸⁸ LONGINO, H., « Science, Objectivity, and Feminist Values (A Review Essay) », *art. cit.* ; LONGINO, H., « Feminist Standpoint Theory and the Problem of Knowledge (Review Essay) », in *Signs*, XIX, n°1 (Automne 1993), pp. 201-212.

féminisme une importance non négligeable. L'objectif des travaux de Longino est double : d'abord, identifier les biais et les valeurs sexistes que l'on retrouve dans les théories scientifiques, ensuite analyser réellement l'idée d'une science féministe pour comprendre le potentiel libérateur d'une telle science⁸⁹. Pour cette raison, Longino semble plutôt se ranger du côté de l'empirisme féministe, qui ne critique pas directement la notion d'objectivité. Nous pouvons alors nous interroger sur l'intérêt d'une telle penseuse au sein d'un travail critique de l'objectivité scientifique. De plus, les débuts des réflexions de Longino, dans *Science as Social Knowledge*, se portent d'abord sur la place des valeurs en science, un débat proche, mais différent de celui de l'objectivité scientifique. Pourtant, nous jugeons, malgré cela, que Longino est une autrice particulièrement intéressante dans notre analyse des critiques féministes de l'objectivité. En effet, au fil du développement de son analyse, l'objectivité scientifique prend de plus en plus de place dans son ouvrage comme un concept problématique. Parce que valeurs et objectivité sont particulièrement liées, la critique de Longino demande une redéfinition de l'objectivité, elle nous propose donc une définition différente de l'objectivité *view from nowhere*, une définition qui prend en compte le caractère fondamentalement social de la science. De plus, en se présentant explicitement comme suivant la tradition empiriste (sa théorie prend le nom d'empirisme contextuel) qui a tendance à conserver l'objectivité scientifique, Longino nous permet de comprendre la distinction à faire entre critiquer l'objectivité et abandonner l'objectivité. Cela nous est très utile afin d'apporter de la nuance dans une de nos questions de recherches : est-ce que les épistémologies féministes qui refusent l'objectivité visent dans leur critique l'objectivité en général ou l'objectivité uniquement dans son acception actuelle comme *view from nowhere* ?

Le travail de Longino, bien que traitant de sujets très variés comme les valeurs en science, l'objectivité, les liens entre science et société, est construit comme un ensemble uniforme qu'il est préférable de dérouler dans son entièreté pour saisir tous les tenants et aboutissants. Nous commencerons donc par nous intéresser à l'analyse des présupposés de Longino afin de comprendre d'où proviennent les critiques de l'objectivité. Ensuite nous analyserons la remise en question de l'objectivité et la construction d'une objectivité comme criticisme intersubjectif couplé avec un empirisme. Par après, afin de comprendre ce qui est sous-tendu par la notion d'empirisme contextuel, et afin d'avoir une application pratique de cette nouvelle objectivité, nous parcourrons quelques exemples de reconnaissance des valeurs en

⁸⁹ RUPHY, S., « Rôle des valeurs en science », *art. cit.*

sciences. Nous finirons par les implications plus générales pour la science dans son ensemble de cette nouvelle théorie plus sociale et ouverte à des considérations féministes.

La problématique qui occupe Longino est **la place des valeurs en science**. Après un rapide état des lieux, il devient indéniable que les valeurs influencent la science. La question qu'essaye de résoudre Longino c'est de savoir *comment* ces valeurs influencent la science. Et surtout, comme il existe plusieurs types de valeurs, quelle est l'influence que chacun de ces types de valeurs exerce ? Est-ce que toutes les valeurs jouent un même rôle vis-à-vis de la science ou est-ce qu'il faut distinguer le rôle joué par les valeurs contextuelles de celui joué par les valeurs épistémiques ?

Comme nous l'avons vu, la question des valeurs est une question importante parce que l'idéal d'une science value-free et l'idéal d'une science objective sont très proches, si le premier s'effondre, il faut s'inquiéter de la survie du second. C'est d'ailleurs pour cette raison que les valeurs en sciences, surtout les valeurs contextuelles sont souvent jugées négativement comme source de mauvais raisonnement, entre autres par des auteurs comme Robert Richardson⁹⁰. Beaucoup d'efforts ont été fournis pour écarter les valeurs contextuelles de la création des savoirs. Le fait de nier complètement que les valeurs contextuelles aient un impact devient de plus en plus difficile, mais de nombreuses défenses existent⁹¹. Un exemple parmi d'autres pour se débarrasser des valeurs consiste à distinguer le **contexte de justification** du **contexte de découverte** d'une théorie scientifique, distinction présentée par Hans Reichenbach⁹². Le contexte de découverte d'une théorie renvoie à la manière dont on obtient une théorie scientifique (le choix de la question, la manière dont les premiers résultats sont trouvés, les premières observations,...) alors que le contexte de justification correspond au moment où une théorie est éprouvée, analysée et jugée (expérimentations, présentation des résultats, vérification des hypothèses,...)⁹³. Suivant cette distinction on peut justifier l'utilisation de valeurs, particulièrement de valeurs contextuelles, dans le cadre du contexte de découverte, mais les valeurs contextuelles ne se retrouvent pas dans le contexte de justification. Une scientifique qui choisit de travailler sur un sujet plutôt qu'un autre à cause de ses valeurs personnelles fait intervenir des valeurs

⁹⁰ RICHARDSON, R. C., « Biology and Ideology: The Interpenetration of Science and Values. », in *Philosophy of Science*, LI, n°1 (1984), pp. 396-420.

⁹¹ LONGINO, H., « Chapter 3. Evidence and Hypothesis », in *Science as Social Knowledge. op. cit.* pp. 38-61.

⁹² REICHENBACH, H., *Experience and Prediction*, Chicago, The University of Chicago Press, 1938.

⁹³ DUPUIS-McDONALD, G., « La distinction du contexte de découverte et du contexte de justification : sa motivation, son problème, ses possibles solutions », in *Ithaque*, XX (2017), pp. 1-22.

contextuelles dans le cadre du contexte de découverte de sa recherche, mais cela ne va pas nuire à la qualité de sa recherche et cela ne veut pas dire que la valeur qui a orienté la recherche au début va continuer de jouer un rôle lors du travail « réellement scientifique » de recherche et de justification des hypothèses. Le contexte de découverte est un contexte presque préscientifique dans lequel l'apparition de valeurs contextuelles ne met pas en danger l'idéal *value-free*⁹⁴. Cependant, cette distinction entre contexte de découverte et contexte de justification est de plus en plus critiquée. En pratique, il est très difficile, voire impossible, de faire réellement la différence entre les deux contextes. Le processus scientifique est de plus en plus pensé comme un processus continu⁹⁵.

Partant de cet état de fait, Longino s'interroge sur la possibilité effective de **détacher complètement la science de toute valeur contextuelle**. Il s'agit alors de comprendre le rôle des valeurs (contextuelles et épistémiques) afin d'en établir les limites précises, et surtout de remettre en question cette idée que les valeurs contextuelles sont mauvaises pour la science.

Pour comprendre ce que font les valeurs en science, Longino s'intéresse aux **présupposés**. En effet, lorsqu'une théorie scientifique voit le jour, celle-ci est établie sur une série de présupposés. Ces présupposés sont de différents types : d'autres théories scientifiques qui la soutiennent⁹⁶, un cadre théorique à part entière, et des valeurs, qu'elles soient épistémiques ou contextuelles. Par exemple, les présupposés sur lesquels s'établit la théorie des chasseurs-cueilleurs dans l'exemple de l'évolution que nous avons évoqué pourraient être les suivants : les théories précédentes de l'homme-chasseur et de la femme-cueilleuse (théories scientifiques), la volonté de proposer une théorie égalitaire qui prend en compte les hommes et les femmes (valeurs contextuelles), l'histoire de l'humanité à concevoir comme une évolution (cadre théorique). Les présupposés sont donc tous des éléments qui modèlent le raisonnement. Si les théories de l'homme-chasseur et de la femme-cueilleuse n'existaient pas, la théorie des chasseurs-cueilleurs n'aurait pu exister, si l'égalité n'était pas une valeur importante, on aurait pu se contenter des théories précédentes, et si l'on pensait l'histoire humaine dans un sens créationniste, le fait de penser une

⁹⁴ CRASNOW, S. L., « Review essay: Can Science Be Objective ? Longino's *Science as Social Knowledge* », in *Hypatia*, VIII, n°3 (été 1993), pp. 194-201.

⁹⁵ LONGINO, H., « Chapter 3. Evidence and Hypothesis », in *Science as Social Knowledge. Values and Objectivity in Scientific Inquiry*, op. cit. pp. 38-61.

⁹⁶ Voir le problème de la sous-détermination présenté dans le chapitre 1.

évolution anatomique et comportementale des humains n'aurait aucun sens. Les présupposés rendent possibles les hypothèses et la théorie.

Longino s'identifie comme faisant partie de la tradition empiriste. Pour cette raison, la base des raisonnements scientifiques est les données empiriques. C'est à partir des données empiriques que l'on construit un raisonnement qui mènera à une théorie⁹⁷. Mais le rôle des présupposés intervient dans l'utilisation que l'on fait des données empiriques. Les présupposés servent à déterminer si une donnée empirique est pertinente pour servir de preuve⁹⁸ à la théorie. En cela, les présupposés sont donc très importants à prendre en compte pour décrire tout le raisonnement qui mène des données empiriques aux théories en passant par les hypothèses.

Un modèle rendant compte de la relation entre donnée empirique et théorie est complexe à déterminer. Ne pas considérer les présupposés, comme l'ont fait les empiristes logiques en se basant uniquement sur les liens logiques, donne une vision du raisonnement scientifique qui est très difficilement applicable⁹⁹ et qui ne permet pas d'évaluer la pertinence d'une preuve¹⁰⁰. Mais trop considérer les présupposés comme le font les approches holistes des constructivistes sociaux, par exemple celle de Kuhn¹⁰¹, mène à un problème d'incommensurabilité : on ne sait pas penser de manière un minimum uniforme la science car chaque théorie scientifique est propre à son cadre contextuel et donc incomparable, une théorie scientifique A peut n'avoir rien en commun avec une théorie scientifique B. On ne peut pas comparer des cadres conceptuels parce qu'ils sont essentiellement différents les uns des autres et bien souvent, ils sont également implicites et très difficilement définissables¹⁰².

Pour répondre à ces différents problèmes, Longino propose un modèle basé sur la notion de **présupposition d'arrière-plan** (*background assumption*). Ces présuppositions d'arrière-plan sont des éléments qui influencent le jugement de pertinence des données empiriques. Ces éléments peuvent être divers : des valeurs contextuelles, des valeurs empiriques, un contexte théorique, un contexte

⁹⁷ LONGINO, H., « Chapter 3. Evidence and Hypothesis », in *Science as Social Knowledge. Values and Objectivity in Scientific Inquiry*, op. cit. pp. 38-61.

⁹⁸ Traduction personnelle du terme anglais *evidence*.

⁹⁹ LONGINO, H., « Chapter 3. Evidence and Hypothesis », in *Science as Social Knowledge. Values and Objectivity in Scientific Inquiry*, op. cit. pp. 38-61.

¹⁰⁰ CRASNOW, S. L., « Review essay: Can Science Be Objective? Longino's *Science as Social Knowledge* », art. cit.

¹⁰¹ KUHN, T., *The Structure of Scientific Revolutions*, op. cit.

¹⁰² LONGINO, H., « Chapter 3. Evidence and Hypothesis », in *Science as Social Knowledge. Values and Objectivity in Scientific Inquiry*, op. cit. pp. 38-61.

socioculturel, une influence politique, des préjugés,... Cette idée prend sa source dans l'idée de sous-détermination : les données empiriques ne suffisent pas à déterminer quelle théorie est pertinente¹⁰³.

La sous-détermination est alors expliquée par le fait que tout scientifique est influencé par ces présuppositions d'arrière-plan pour déterminer la pertinence de données empiriques. En revanche, Longino va plus loin que la sous-détermination quinienne, les présuppositions d'arrière-plan ne sont pas seulement des présuppositions concernant les théories scientifiques sur lesquelles reposent la nouvelle théorie. Les présuppositions d'arrière-plan incluent à la fois des éléments scientifiques et non-scientifiques (sociaux, culturels, politiques,...)¹⁰⁴. Les valeurs à la fois contextuelles et empiriques sont des présuppositions d'arrière-plan, elles influencent donc tout autant les théories. Les présuppositions d'arrière-plan sont des conditions dans le sens où elles rendent visibles des liens (de corrélation ou de causalité, possibles ou réels) entre des données et des hypothèses. C'est-à-dire que pour des scientifiques qui étudient le même phénomène tout en ayant des présuppositions d'arrière-plan différentes, certaines hypothèses seront considérées comme envisageables pour l'un des scientifiques alors que l'autre ne jugera pas ces hypothèses pertinentes.

Le modèle des présuppositions d'arrière-plan est relativement proche des approches holistes des constructivistes sociaux dans le sens où il prend en compte des éléments contextuels (social, culturel, politique,...), mais il a un avantage non négligeable qui n'est pas nécessairement présent dans les autres théories constructivistes : il permet de comprendre un champ plus large de situations. En effet, il permet de comprendre le lien entre une preuve et une hypothèse, pas seulement le lien entre une preuve et une théorie. Cela est utile car cela permet d'examiner la structure du raisonnement de théories qui sont déjà bien établies, mais aussi de recherches en cours qui ne sont pas encore suffisamment claires que pour être établies comme des théories. Il existe un lien entre les preuves et les hypothèses qui en sont tirées et ce lien est conditionné par les présuppositions d'arrière-plan, on peut donc comprendre le raisonnement dès qu'il y a des preuves et des hypothèses. Pour reprendre l'exemple de Kuhn comme un système de constructivisme social, la théorie des paradigmes développée dans *The*

¹⁰³ VACURA, M., « Longino's Concept of Values in Science », in *Theory of Science*, XLIII, n°1 (2021), pp. 3-31.

¹⁰⁴ LONGINO, H., « Chapter 3. Evidence and Hypothesis », in *Science as Social Knowledge. Values and Objectivity in Scientific Inquiry*, op. cit. pp. 38-61. ; VACURA, M., « Longino's Concept of Values in Science », art. cit.

*Structure of Scientific Revolutions*¹⁰⁵, l'historicité joue un rôle important, il défend d'ailleurs l'idée que ce modèle est un modèle pour l'histoire des sciences. Les moments historiques sont assez difficilement identifiables lorsque l'on en fait partie, il faut un certain recul historique pour comprendre pleinement ce qu'il se passe¹⁰⁶. Le modèle des présuppositions d'arrière-plan proposé par Longino ne demande pas de recul historique, ce qui lui permet de s'appliquer à plus de recherches récentes qui en sont à leur début¹⁰⁷.

De plus, le modèle des présuppositions d'arrière-plan n'est pas soumis au problème d'incommensurabilité car même si des présuppositions d'arrière-plan peuvent être implicites, elles peuvent s'articuler entre elles, elles ne sont pas un bloc uniforme et donc il est possible, sans nécessairement y adhérer, de les identifier et de les analyser¹⁰⁸.

Le modèle proposé par Longino est appelé **empirisme contextuel**. Empirisme parce que la base du raisonnement reste les données empiriques, et contextuelles parce que l'utilisation de ces données dépend d'éléments contextuels, du contexte dans lequel se trouvent les scientifiques qui utilisent et analysent les données.

Il y a pourtant un problème très important avec les présuppositions d'arrière-plan, problème particulièrement pertinent pour ce travail : puisque les présuppositions d'arrière-plan jouent un rôle déterminant dans le raisonnement scientifique et qu'elles peuvent être de différentes natures, comment faire pour juger si celles utilisées sont valides et si elles permettent la création de savoirs de qualité ? Nous retrouvons le problème de l'objectivité, les présuppositions d'arrière-plan aident à affirmer que l'idéal *value-free* est, au moins, inatteignable, alors qu'en est-il de l'idéal d'objectivité ? Est-ce qu'il y a des présuppositions qui assurent l'objectivité ?

C'est l'analyse de la place des valeurs qui amène Helen Longino à s'interroger sur l'objectivité scientifique. Elle distingue pour cela deux définitions d'objectivité : l'objectivité comme représentation adéquate et l'objectivité comme indépendance de

¹⁰⁵ KUHN, T., *The Structure of Scientific Revolutions*, op. cit.

¹⁰⁶ Nous avons conscience qu'il existe de nombreuses critiques, par Kuhn et par d'autres, à ce modèle des paradigmes et révolutions, mais le but ici est uniquement de donner un exemple de modèle constructiviste qui nécessite un recul historique. Les critiques au modèle des paradigmes et révolutions kuhnien est un sujet intéressant, mais qui n'est pas le sujet de ce travail.

¹⁰⁷ LONGINO, H., "Chapter 3. Evidence and Hypothesis", in *Science as Social Knowledge. Values and Objectivity in Scientific Inquiry*, op. cit. pp. 38-61.

¹⁰⁸ *Ibid.*

biais subjectifs¹⁰⁹. Nous retrouvons deux définitions classiques de l'objectivité scientifique. Cependant, parce que la question du réalisme scientifique n'est pas pertinente pour Longino, elle écarte la première définition. En effet, l'objectivité comme représentation adéquate est souvent accompagnée de questionnements concernant la réalité des objets d'étude, ce n'est pas le sujet ici. La question des présuppositions d'arrière-plan est indépendante du positionnement quant au réalisme ou antiréalisme scientifique. L'objectivité qui est jugée pertinente par Longino est donc l'objectivité comme indépendance de biais subjectifs. L'objectivité qui sera analysée et critiquée est donc l'objectivité *view from nowhere* en tant que méthode qui n'est biaisée par aucun élément contextuel, personnel ou social. Ce type d'objectivité qui écarte définitivement les valeurs, Longino le qualifie de mythe¹¹⁰, ce qui est cohérent avec le modèle qu'elle développe. Les présuppositions d'arrière-plan sont inhérentes à toute recherche scientifique et ces présuppositions sont, entre autres, des éléments contextuels. Une telle objectivité est mythique, elle n'a aucune valeur dans la science telle qu'elle est pratiquée. Il faut donc redéfinir l'objectivité si l'on veut sauvegarder cet idéal et surtout si cet idéal doit survivre à la disparition de l'idéal *value-free*. L'idéal d'objectivité doit être le moteur permettant de discriminer les présuppositions d'arrière-plan valides et non valides. En effet, l'empirisme contextuel peut avoir besoin d'une notion d'objectivité, mais l'objectivité *view from nowhere* est incapable de juger de la validité de présuppositions.

Pour cela, Longino s'interroge sur l'application de l'objectivité. Lorsque l'on parle d'objectivité, à quoi cela s'applique-t-il ? A la méthode scientifique ? Aux pratiques individuelles des scientifiques ? Aux résultats ? Qu'est-ce qui peut être dit « objectif » ? Pour Longino, l'objectivité est un idéal pour la science en tant que pratique sociale¹¹¹. En effet, la majorité des présuppositions d'arrière-plan s'inscrivent dans un contexte social. Le cadre théorique a vu le jour dans une communauté scientifique, les valeurs témoignent de groupes culturels, sociaux, politiques, historiques. Toutes les présuppositions d'arrière-plan dépendent des interactions entre les scientifiques¹¹². Même si elles sont épistémiques, les présuppositions ont une charge sociale importante. L'objectivité sera le guide permettant de juger de la validité

¹⁰⁹ EIGI, J., « On the Social Nature of Objectivity: Helen Longino and Justin Biddle », in *Theoria : An International Journal for Theory, History and Foundations of Science*, XXX, n°3 (Septembre 2015), pp. 449-463.

¹¹⁰ LONGINO, H., « Chapter 4. Values and Objectivity », in *Science as Social Knowledge. Values and Objectivity in Scientific Inquiry*, op. cit. pp. 62-82.

¹¹¹ *Ibid.*

¹¹² LONGINO, H., « Gender, Politics, and the Theoretical Virtues », in *Synthese*, CIV (1995), pp. 383-397.

des présuppositions, ces présuppositions sont sociales, il faut donc penser l'objectivité par rapport à la science comme entreprise sociale. À cause du lien très fort, souvent peu explicite, entre idéal d'objectivité et idéal *value-free*, les autres approches de l'objectivité ont souvent tendance à occulter ce caractère social de la science. En effet, c'est du contexte social que proviennent beaucoup de valeurs contextuelles, donc celui-ci est jugé simplement non-scientifique, indigne d'intérêt et surtout à éviter. En considérant réellement la science aussi par ses aspects sociaux, Longino parvient à surmonter des obstacles communs des autres approches de l'objectivité, notamment la caractérisation du rôle des valeurs contextuelles et les liens qu'elles entretiennent avec l'objectivité.

Le but de cela est de pouvoir envisager une nouvelle objectivité, qui se rapproche de la définition d'objectivité *view from nowhere* sans tomber dans le mythe. En effet, en reconnaissant réellement et en portant notre attention sur la part sociale de la science, nous pouvons alors rendre explicites les présuppositions d'arrière-plan. Non seulement explicites, mais également publiques, et soumises à un processus social de jugement quant à leur validité. L'objectivité comme idéal dans ce cas est donc toujours comprise comme une critique des biais, des idiosyncrasies, mais dans un sens moins absolu que l'objectivité *view from nowhere*. L'objectivité de Longino reconnaît que la science ne peut pas se faire sans des biais, des valeurs et des idiosyncrasies, elle reconnaît aussi que ces éléments subjectifs peuvent et doivent être critiqués, mais pour autant, elle ne va pas jusqu'à estimer directement que tous ces éléments sont nécessairement mauvais et dangereux pour la science.

Si l'on veut pouvoir atteindre cette nouvelle objectivité, nous avons besoin de deux principes très importants : le contextualisme et le criticisme.

Le **contextualisme** est ce que nous venons d'expliquer : non pas l'élimination, mais la reconnaissance et la compréhension de présuppositions qui peuvent renfermer des valeurs ou des ambitions sociopolitiques¹¹³. Le contextualisme peut sembler aller de soi, mais en pratique, il représente un véritable travail de recherche. En effet, de nombreuses présuppositions sont prises comme des vérités évidentes, et ne sont pas questionnées, voire pas explicites. C'est particulièrement le cas pour des présuppositions qui sont partagées par une majorité de membres de la communauté

¹¹³ LONGINO, H., « Chapter 8. Science in Society », in *Science as Social Knowledge. Values and Objectivity in Scientific Inquiry*, op. cit. pp. 162-186.

scientifique¹¹⁴. Le contextualisme implique donc un véritable et long travail de prise de recul car il peut demander d'isoler afin de critiquer, chacune des présuppositions, chacune des parties du contexte à laquelle ces présuppositions est associée. Le contextualisme est, bien que possible, un travail difficile et laborieux. Ce travail peut être notamment facilité par le développement de la diversité dans les instances scientifiques. En effet, à cause de son statut d'institution hégémonique, la communauté scientifique est assez uniforme, composée majoritairement de personnes provenant de groupes sociaux dominants. Or, si tout le monde provient d'un même groupe social, et donc partage les mêmes valeurs, il est d'autant plus dur de les rendre visibles pour les critiquer. Cette situation est visible dans la pratique des sciences. Nous avons déjà parlé de l'arrivée de femmes en science à partir des années 70. Avant cela, la quasi-totalité de la communauté scientifique était composée d'hommes. Pour les hommes, le sexisme est généralement partagé¹¹⁵ comme une présupposition implicite. Cela explique donc la présence de beaucoup de ce qui sera qualifié à partir des années 70 de biais sexistes. L'arrivée de femmes en sciences, et donc de personnes n'appartenant pas aux mêmes groupes sociaux et culturels a grandement facilité la mise en lumière des présuppositions sexistes¹¹⁶. La diversité est donc inhérente au contextualisme car elle est un outil contre l'invisibilisation de biais.

Le **criticisme** n'est pas à comprendre dans son acception kantienne, il s'agit d'une traduction du terme *criticism* utilisé par Longino. Le criticisme est la capacité, dans les institutions scientifiques, de critiquer des travaux scientifiques. Ces critiques doivent pouvoir mener à divers changements et adaptations, il faut pouvoir critiquer et que ces critiques soient reçues adéquatement¹¹⁷, c'est pourquoi nous pouvons parler de criticisme *transformatif*¹¹⁸. Le criticisme n'est pas une solution miracle pour régler les problèmes de biais en science.

Déjà il est possible de faire une régression à l'infini des critiques, donc il faut réussir à déterminer des normes de satisfaction des critiques. S'il existe des normes de satisfaction de critiques, cela implique qu'il y a des critiques pertinentes/de qualité et d'autres qui ne le sont pas. Le criticisme n'est donc pas fait n'importe comment, le but

¹¹⁴ *Ibid.*

¹¹⁵ Les hommes n'étant pas victimes de discriminations causées par leur genre, même s'ils ne se revendiquent pas nécessairement tous comme activement sexistes, sont moins sensibles aux questions des discriminations de genre parce que cela ne les affecte pas personnellement.

¹¹⁶ CRASNOW, S., « Feminist Perspectives on Science », *art. cit.*

¹¹⁷ LONGINO, H., « Chapter 4. Values and Objectivity », in *Science as Social Knowledge. Values and Objectivity in Scientific Inquiry*, *op. cit.* pp. 62-82.

¹¹⁸ REISS, J., SPRENGER, J., « Scientific Objectivity », *art. cit.*

n'est pas de basculer dans une science où toute critique se vaut, où tout est absolument critiquable, cela reviendrait presque à un relativisme. Il faut des normes pour déterminer si une critique mérite d'être réellement considérée comme pertinente et pour juger de son pouvoir transformatif. Le criticisme en pratique est donc également chargé de présupposés et de normes, qui peuvent être influencés par des valeurs, mais qui doivent être discutés au sein de la communauté. Cela permettra d'arriver à fournir des critiques éclairées qui seront reçues comme pertinentes et utiles par toute la communauté.

Ensuite, le criticisme ne fonctionne pas sans contextualisme, on ne peut pas critiquer des présuppositions sans d'abord avoir accepté de les mettre en lumière.

Et enfin, pour un criticisme réellement transformatif, il faut que la communauté réponde à un certain nombre de critères. Longino détermine que ces critères doivent être respectés par une communauté pour faire preuve de criticisme transformatif : la communauté doit être ouverte aux critiques (c'est-à-dire accepter leur présence et les considérer comme des éléments pertinents et utiles), la communauté doit organiser des réponses aux critiques (pour qu'elles aient un pouvoir transformatif), il faut déterminer des standards partagés pour juger de la pertinence des critiques, et il faut qu'au sein de la communauté règne une égalité d'autorité intellectuelle (pour éviter à la fois que les personnes présentant des critiques n'aient aucun pouvoir, et qu'elles en aient trop par rapport aux producteurs du savoir critiqué)¹¹⁹.

Le contextualisme et le criticisme ont donc tous deux une dimension pratique, qui rend leur application à la communauté scientifique envisageable. Cependant, dans le contexte actuel de la production scientifique, il n'est pas possible de répondre aux attentes du criticisme transformatif, et ce pour plusieurs raisons. D'abord en termes de diversité, la science reste un domaine très homogène. En ne prenant que l'exemple des femmes, d'après la fiche d'information de l'UNESCO sur *Les femmes en sciences*, publiée en 2019¹²⁰, les femmes représentent 29,3 % des chercheurs, et en majorité les postes de direction ou à responsabilité sont détenus par des hommes. La science reste donc un domaine essentiellement masculin, et donc uniforme, l'absence de diversité représente un frein pour les critiques. De plus, même s'il y a des femmes en science, comme elles sont plus susceptibles d'avoir un poste à moindre responsabilité, leurs

¹¹⁹ LONGINO, H., « Gender, Politics, and the Theoretical Virtues », *art. cit.* ; EIGI, J., « On the Social Nature of Objectivity: Helen Longino and Justin Biddle », *art. cit.*

¹²⁰ UNESCO, UIS, *Women in Science*, Fact Sheet, n°55 (Juin 2019).

critiques de biais sexistes par exemple pourraient être jugées non pertinentes parce qu'elles ne possèdent pas autant d'autorité intellectuelle que leurs supérieurs masculins. Cet exemple n'est développé que pour les femmes, mais il y a fort à parier que d'autres minorités soient moins représentées dans la science et donc soient dans l'incapacité de développer des critiques elles aussi. Plus généralement, comme l'évoque Longino, les systèmes de critiques institutionnalisés comme le système de *peer review* se concentrent essentiellement sur l'aspect scientifique des recherches, et ne prennent pas en compte l'aspect social.

Longino offre donc des outils pour une refonte et des changements drastiques dans la science. Longino propose d'aller plus loin, que les systèmes de critiques institutionnalisés avec des critiques qui portent sur le contexte scientifique *et* social des recherches. Le but poursuivi est de voir si les présuppositions nuisent à la production, mais également si elles nuisent à un groupe social¹²¹. Cela peut se faire en encourageant plus de diversité dans la communauté, en limitant les dynamiques de pouvoir en place dans la science et en effectuant un travail de concertation pour juger des standards de validité des présuppositions d'arrière-plan.

Maintenant que nous avons établi les conditions d'accès de l'objectivité prônée par Longino, nous pouvons définir plus précisément ce qu'elle entend par objectivité. L'objectivité est un idéal qui s'applique aux communautés et pas aux individus¹²². L'objectivité est un spectre qui dépend de critères et ces critères sont fixés par la communauté, dans un processus de criticisme transformatif. Comme Longino s'inscrit dans la tradition empiriste, l'objectivité est acquise grâce à une relation démontrable entre des preuves et des hypothèses, mais parce que cette relation est conditionnée par des présuppositions d'arrière-plan, il faut des critères qui jugent de la validité du raisonnement qui a mené à cette relation démontrable. En cela, l'objectivité est atteinte par un criticisme intersubjectif au sein de la communauté¹²³. L'objectivité n'est donc plus une posture qu'il est nécessaire d'endosser dès le début de sa recherche, mais bien un résultat obtenu après un processus qui demande des efforts¹²⁴.

¹²¹ NEPTON, S., « La Valeur de Kuhn ou l'épistémologie contextuelle d'Helen Longino », in *Phares*, 2020, pp. 37-59.

¹²² EIGI, J., « On the Social Nature of Objectivity: Helen Longino and Justin Biddle », *art. cit.*

¹²³ LONGINO, H., « Chapter 4. Values and Objectivity », in *Science as Social Knowledge. Values and Objectivity in Scientific Inquiry*, *op. cit.* pp. 62-82.

¹²⁴ NEPTON, S., « La Valeur de Kuhn ou l'épistémologie contextuelle d'Helen Longino », *art. cit.*

L'objectivité proposée par Longino est très loin de l'objectivité *view from nowhere*, et la différence fondamentale se trouve dans le rôle que jouent les valeurs. L'objectivité *view from nowhere* bannit toute valeur contextuelle de la science. Longino part du constat que cela est, en pratique, impossible et donne un réel rôle aux valeurs dans la course vers l'objectivité. La position de Longino est donc particulièrement innovante en ce qui concerne le rôle des valeurs, et ce, particulièrement à deux niveaux : d'abord elle démontre que la distinction entre valeurs épistémiques et valeurs contextuelles ne tient pas, ensuite elle témoigne du rôle parfois bénéfique pour la science, et pour l'objectivité, des valeurs (notamment des valeurs dites contextuelles).

Il est communément admis depuis Kuhn qu'il existe deux types de valeurs exerçant une influence en science, des valeurs épistémiques qui font partie de et qui aident la recherche scientifique, et des valeurs contextuelles qui sont complètement extérieures à la science (et qui ne devraient pas interagir avec la science)¹²⁵. Nous avons déjà vu que, pour Longino, les valeurs contextuelles comme les valeurs épistémiques font partie de la science. En tant que présupposition d'arrière-plan, elles conditionnent la recherche. Mais Longino va plus loin, en remettant en cause la distinction même entre valeurs épistémiques et contextuelles. Cela s'inscrit dans la logique introduite par le criticisme. S'il faut analyser et juger les présuppositions d'arrière-plan, il faut *toutes* les analyser, en ce compris, les valeurs dites épistémiques, soi-disant internes à la science. Pour cela, Longino propose dans l'article *Gender, Politics, and the Theoretical Virtues*¹²⁶, une analyse en profondeur de l'ensemble de valeurs épistémiques utilisées par Kuhn (adéquation empirique, cohérence interne et externe, envergure, simplicité et fécondité¹²⁷). Ces valeurs sont considérées comme des guides vers la vérité, des valeurs *constitutives* de la science justement parce qu'elles lui permettent d'atteindre la vérité, en cela, elles sont donc des présuppositions d'arrière-plan.

Pour sa critique, Longino oppose à ce set de valeurs, un ensemble de valeurs qui pourrait servir de standard pour une science féministe¹²⁸ (adéquation empirique, nouveauté, hétérogénéité ontologique, complexité d'interactions, applicabilité aux

¹²⁵ LONGINO, H., « Gender, Politics, and the Theoretical Virtues », *art. cit.* ; NEPTON, S., « La Valeur de Kuhn ou l'épistémologie contextuelle d'Helen Longino », *art. cit.*

¹²⁶ LONGINO, H., « Gender, Politics, and the Theoretical Virtues », *art. cit.*

¹²⁷ NEPTON, S., « La Valeur de Kuhn ou l'épistémologie contextuelle d'Helen Longino », *art. cit.*

¹²⁸ Comme il s'agit d'un exemple, il n'est pas ici question de savoir si ces valeurs seraient efficaces et utiles pour la science dans des conditions réelles. Il s'agit surtout de mettre en opposition deux sets de standards possibles.

besoins humains, diffusion du pouvoir¹²⁹). Cet ensemble de valeurs, qui est cohérent et donc incompatible avec l'ensemble cohérent proposé par Kuhn, remet en question la prétention de la proposition de Kuhn à être le seul ensemble de valeurs capable de nous amener vers la vérité. De plus, en mettant en opposition des valeurs de l'un ou l'autre groupe de standards, on observe que l'un comme l'autre peut être défendu par des éléments sociaux et politiques. Par exemple, si l'on compare la nouveauté avec la consistance externe, la première peut être justifiée par la volonté de sortir du statu quo imposé par la science qui invisibilise les minorités, la seconde au contraire témoigne de la volonté de rester dans un statu quo ou du moins de ne pas questionner les dynamiques de pouvoir en place¹³⁰. Il est possible de justifier l'utilisation de n'importe quelle valeur considérée comme empirique selon une dimension sociopolitique. De plus, en fonction du contexte sociopolitique, une même valeur peut prendre un sens différent, c'est le cas notamment de l'adéquation empirique que l'on retrouve à la fois chez Kuhn et dans l'exemple de Longino. Pourtant, les deux n'entendent pas la même chose par cette valeur, en fonction de leur contexte sociopolitique. Chez Kuhn, l'adéquation empirique sous-entend la suppression du contexte. Le contexte étant source potentielle d'interprétation subjective, il doit être supprimé pour ne garder que les composantes empiriques précises de l'objet étudié. Chez Longino, l'adéquation empirique implique la considération du contexte. Le contexte est une composante de l'objet et pour comprendre réellement les éléments empiriques, le contexte est nécessaire car il peut avoir une influence sur les données¹³¹. La même valeur est donc utilisée par les deux auteurs pour faire l'opposé : occulter ou prendre en compte le contexte. Le problème est donc que si le fondement et la justification d'une valeur épistémique est à chercher dans des éléments contextuels, est-ce qu'il s'agit encore de valeur réellement épistémique ? Et surtout, est-ce que ces valeurs ont vraiment quelque chose de plus scientifique que les valeurs dites contextuelles ?

Le but de Longino n'est pas de décrédibiliser les valeurs épistémiques, mais bien de reporter un regard sérieux sur les valeurs contextuelles. Si elles ne sont pas « moins » scientifiques que les valeurs dites épistémiques, voire si elles ne sont pas d'une nature différente, elles méritent tout autant qu'on les prenne au sérieux dans la pratique de la science. Longino souhaite démontrer que les valeurs, peu importe leur nature, peuvent être bénéfiques pour la science. Revenons sur un élément évoqué plus haut, le but du criticisme transformatif est de comprendre les conséquences potentiellement néfastes

¹²⁹ LONGINO, H., « Gender, Politics, and the Theoretical Virtues », *art. cit.*

¹³⁰ *Ibid.*

¹³¹ *Ibid.*

des présuppositions à la fois dans la production scientifique et dans la société. Spontanément, nous pourrions penser qu'il s'agit là de deux objectifs réellement distincts, l'un épistémique, l'autre éthique. Et l'on pourrait aussi se dire que les valeurs épistémiques jouent un rôle quant au but épistémique alors que les valeurs contextuelles impactent le but éthique. Cette vision n'est pourtant pas tenable.

D'abord, nous avons explicité pourquoi la distinction entre valeur épistémique et valeur contextuelle était au mieux complexe à garder, au pire, inexistante. Ensuite, les éléments contextuels qui semblent jouer un rôle essentiellement éthique ont également un rôle dans la production de savoir. Reprenons les exemples déjà présentés de la primatologie et de l'évolution humaine, ces mêmes exemples qui sont utilisés par Longino¹³². En procédant à une analyse des présuppositions, des scientifiques féministes se sont rendues compte que des valeurs patriarcales telles que l'androcentrisme, le sexisme ou les codes traditionnels de genre conditionnaient les hypothèses possibles envisagées¹³³. Concernant l'évolution, les données empiriques concernant le comportement des femmes étaient considérées comme des preuves non pertinentes pour la création d'hypothèse et l'établissement de théories. L'arrivée d'anthropologues féministes a apporté de la diversité, ce qui a permis d'une part un regard critique sur les présuppositions qui étaient jusque là largement acceptées et implicites. D'autre part, cela a permis l'arrivée de nouvelles présuppositions, plus explicites cette fois, comme le féminisme, et un intérêt accru pour la place des femmes. Ces présuppositions ont eu une importance éthique parce qu'elles ont joué un rôle dans le fait de réparer un tort fait à un groupe social (les femmes qui étaient déconsidérées et jugées inutiles dans l'histoire), de plus, elles sont arrivées expressément pour faire face à la dimension sociale qui était néfaste dans les théories de l'homme-chasseur. En revanche, en encourageant les chercheuses et les chercheurs à orienter leurs recherches autre part, à être plus minutieux et à prendre en compte plus de données, ces nouvelles présuppositions ont surtout eu un impact bénéfique sur les savoirs. Les conséquences de présuppositions explicitement contextuelles peuvent donc jouer un rôle épistémique important, que cela soit dans un sens négatif ou positif. Les dimensions sociales et épistémiques sont indissociables, c'est parce qu'une théorie est socialement néfaste que la recherche est renforcée et poussée vers de nouvelles directions.

¹³² LONGINO, H., *Science as Social Knowledge. Values and Objectivity in Scientific Inquiry*, op. cit.

¹³³ LONGINO, H., « Chapter 6. Research on Sex Difference », in *Science as Social Knowledge. Values and Objectivity in Scientific Inquiry*, op. cit. pp. 103-132.

Au vu de cette connexion forte entre le social et l'épistémique, nous comprenons désormais pourquoi l'objectivité est un enjeu à la fois épistémique et social pour Longino. L'objectivité comme un criticisme intersubjectif est une définition qui permet de réellement considérer cet aspect social au lieu de l'ignorer comme cela est fait dans l'objectivité comme *view from nowhere*. La question des valeurs est donc suffisamment liée à l'objectivité pour opérer un changement radical de sa définition, mais également un changement du modèle scientifique. L'empirisme contextuel de Longino demande une refonte de l'institution de la science, qui va au-delà de la recherche pure, c'est pour cela qu'elle parle parfois de modèle *méta* scientifique¹³⁴. La science a un impact sur la politique et la société, et la science est impactée par la politique et la société. Par exemple, les recherches scientifiques qui essentialisent les différences entre des groupes sont souvent encouragées par des présuppositions sociales favorisant l'inégalité, et une fois qu'elles sont sorties, elles renforcent l'idée que l'inégalité est justifiée scientifiquement. Les causes et les conséquences des questions de valeurs sont à chercher dans la science, mais aussi en dehors. Pour comprendre le raisonnement scientifique, il faut aller au-delà de la science. L'analyse de Longino soulève bon nombre de problèmes que nous avons déjà évoqués (objectivité, place de la science dans la société, valeurs en science) tout en démontrant que bien souvent, il est complexe de les traiter vraiment distinctement. L'objectivité comme criticisme transformatif devient un processus d'analyse des présuppositions (donc notamment des valeurs) qui est rendu possible par la prise de conscience de la part sociale de la science. Nous retrouvons également des pistes pratiques pour atteindre le modèle proposé : en augmentant la diversité, en faisant des communautés scientifiques de lieux ouverts à la critique,... Ces indications permettent encore une grande liberté concernant les critères de validité de présuppositions, ce qui sera beaucoup reproché à Longino, cependant cela lui permet de faire la proposition d'une science féministe. Comme la science est guidée par des idéologies politiques et sociales, Longino propose de sélectionner des standards féministes pour la science¹³⁵. À partir de la constatation que la science sexiste a souvent échoué à produire des savoirs épistémiquement et éthiquement satisfaisants (parce que partiels, incomplets et discriminants), elle propose de se tourner vers des standards féministes prônant l'égalité de considération, l'agentivité, la pluralité de sujets, la diversité. Que l'on adhère à l'idée d'une science féministe ou pas, développer une nouvelle science demande des changements sociopolitiques et une discussion entre la société et la

¹³⁴ LONGINO, H., « Chapter 8. Science in Society », in *Science as Social Knowledge. Values and Objectivity in Scientific Inquiry*, op. cit. pp. 162-186.

¹³⁵ LONGINO, H., « Chapter 9. Science and Ideology », in *Science as Social Knowledge. Values and Objectivity in Scientific Inquiry*, op. cit. pp. 187-214.

science concernant les attentes des uns et des autres. L'empirisme contextuel demande, pour favoriser l'objectivité, de considérer réellement le rôle des valeurs dans la science, par la suite, libre à la société d'accorder plus ou moins d'importance à tel ou tel ensemble de valeurs en fonction des besoins¹³⁶.

Les Feminist standpoint theories

« What would a theory of knowledge look like if you took seriously the possibility that entrenched, systemic inequalities in our material and social conditions of life can be epistemically enabling? »¹³⁷ c'est la question à laquelle les *standpoint theories* tentent de répondre, selon Alison Wylie. En effet, les *standpoint theories* sont un ensemble de théories de la connaissance qui ont pour objectif de considérer sérieusement les composantes sociales, sociétales et politiques dans la production de la connaissance. Ces théories sont en opposition avec la vision de la science traditionnelle et particulièrement l'idée que la science est une institution qui crée de la connaissance absolument objective et aucunement influencée par le contexte social ou par des valeurs (particulièrement des valeurs non épistémiques). D'après Wylie, les *standpoint theories* sont décrites soit comme des épistémologies, qui sont alors accompagnées d'une méthodologie entière¹³⁸, soit comme des positions épistémiques particulières avec un objectif particulier qui peut être surajouté à une épistémologie existante¹³⁹. Dans les deux cas, ces théories ont des conséquences pratiques et ce sont ces conséquences pratiques qui nous intéressent particulièrement dans le cas présent.

Tout comme l'approche de Longino, on peut donc classer les *standpoint theories* dans les épistémologies qui prônent une approche plus sociale. En effet, comme pour Longino, les *standpoint theories* prennent réellement en compte l'aspect social et sociétal de la science. C'est pour cette raison que l'impact des *standpoint theories* sur la conception de l'objectivité est à rechercher dans cette considération des éléments sociaux. L'approche *standpoint theory* que nous allons présenter a des similitudes avec l'approche de Longino car elles mettent l'accent sur la considération de la science

¹³⁶ LONGINO, H., « Chapter 10. Conclusion ; Social Knowledge », in *Science as Social Knowledge. Values and Objectivity in Scientific Inquiry*, op. cit. pp. 215-232.

¹³⁷ Traduction personnelle : « A quoi ressemblerait une théorie de la connaissance si l'on prenait au sérieux la possibilité que des inégalités systémiques bien ancrées dans nos conditions de vie matérielles et sociales puissent être favorables à l'épistémologie ? » ; WYLIE, A., « Feminist Philosophy of Science: Standpoint Matters. », in *Proceedings and Addresses of the American Philosophical Association*, LXXXVI, n°2 (2012), p. 55.

¹³⁸ HARDING, S. G., « Standpoint Theories: Productively Controversial. », in *Hypatia*, XXIV, n°4 (2009), pp. 192-200.

¹³⁹ WYLIE, A., « Feminist Philosophy of Science: Standpoint Matters. », art. cit.

comme entreprise *sociale*. La différence majeure se trouve essentiellement dans le point de départ de la réflexion. Longino commence par s'interroger sur le rôle des valeurs en science et elle a pour but premier de construire une méthodologie pour prendre en compte les valeurs et autres éléments contextuels¹⁴⁰. Au départ, les *standpoint theories* sont des théories de la *connaissance*, elles font une analyse critique de la manière dont la situation sociopolitique influence la compréhension du monde et la production de connaissance. Comme ces théories traitent de la production de savoir, elles produisent aussi des outils pertinents pour analyser la science en tant qu'institution de production de connaissance, mais le contexte est d'abord plus général¹⁴¹. Les deux théories arrivent donc à des analyses des composantes sociales de la science assez similaires, mais elles partent de considérations diverses. Les deux théories ont évidemment d'autres distinctions que nous présenterons plus longuement, mais commençons d'abord par présenter ce en quoi consiste les *standpoint theories*.

Les *standpoint theories* ont comme volonté de proposer une théorie de la connaissance qui a comme postulat de départ le rejet de l'idéal d'une science *value free* et déconnectée de composantes sociales et politiques.

Pour comprendre ces conséquences pratiques et la possibilité d'une théorie de la connaissance ancrée socialement et politiquement, il faut d'abord définir ce qu'est une *standpoint theory* et quelles sont, précisément, les considérations traditionnelles de la science, qu'une *standpoint theory* tente de critiquer. Ensuite, nous nous concentrerons particulièrement sur les *feminist standpoint theories* pour envisager la manière dont le contexte social et politique peut être considéré comme un ajout à la science et si cet ajout est positif ou pas. Pour cela, nous nous intéresserons particulièrement à la proposition de Sandra G. Harding (née en 1935), qui développe une *feminist standpoint theory*. La position de Harding est particulièrement intéressante parce que sa théorie est l'occasion de redéfinir l'objectivité et le sujet de connaissance. Ces redéfinitions sont également une porte d'entrée à des applications pratiques des *standpoint theories* et à un renouveau dans les pratiques scientifiques.

Pour véritablement comprendre ce qu'est une *standpoint theory*, il faut commencer par comprendre ce à quoi cette catégorie de théories s'oppose. Nous avons déjà évoqué la conception dominante de l'objectivité scientifique comme *view from nowhere* ou le

¹⁴⁰ LONGINO, H., « Chapter 1. Introduction : Good Science, Bad Science », in *Science as Social Knowledge. Values and Objectivity in Scientific Inquiry*, op. cit. pp. 3-15.

¹⁴¹ CRASNOW, S., « Feminist Perspectives on Science », art. cit.

truc divin¹⁴². Rappelons que l'idée est que la science est considérée comme selon une perspective absolue et objective, presque divine, comme si n'importe qui, même Dieu lui-même aurait pu créer la connaissance qui est produite par la science. Cette conception de la science comme une vue de nulle part pose deux problèmes majeurs qui ont déjà été discutés et qui sont la base des développements des *standpoint theories* : l'idéal de neutralité et l'invisibilisation des dynamiques de pouvoir dans la science¹⁴³. L'idéal de neutralité est critiqué par les penseuses et penseurs des *standpoint theories* parce qu'il refuse de reconnaître l'influence de valeurs non épistémiques. Les penseuses et penseurs des *standpoint theories* veulent pointer que cet idéal n'est pas atteignable car la science, en tant qu'institution humaine, est remplie de valeurs non épistémiques. Aucun scientifique ne peut mettre de côté ses valeurs, le contexte social et politique dans lequel il vit et produit des connaissances scientifiques. Le second problème est le suivant : la société est bâtie sur des systèmes hiérarchiques et sur des dominations. Les deux problèmes sont liés car si l'on ne considère pas le contexte politique et social de la production des savoirs, on invisibilise les dynamiques de pouvoir et les dominations qui sont en jeu. La science elle-même, en tant qu'elle est considérée comme le meilleur fournisseur de connaissance, rentre dans ces dynamiques de pouvoir en étant mise sur un piédestal. Parce que la science est une institution qui fournit les meilleures connaissances, la science est la meilleure institution, elle domine les autres¹⁴⁴. Le problème associé à l'objectivité *view from nowhere* pointé par les penseuses et penseurs des *standpoint theories* est donc qu'en disant que la science est objective, rationnelle et détachée de toute valeur, l'hégémonie de la science est perpétuée et la possibilité de la critiquer devient alors impossible. Jusqu'ici, les *standpoint theories* et Longino semblent s'accorder, c'est lors du développement d'une nouvelle conception de la science que nous pouvons comprendre les différences.

L'objectif des *standpoint theories* est alors de considérer les aspects sociaux et politiques de la création de savoirs pour critiquer les problèmes de la *view from nowhere* et pour comprendre et interroger les institutions productrices.

Il existe beaucoup de *standpoint theories* différentes, nous reviendrons sur cela plus tard, mais toutes les théories partagent trois thèses principales¹⁴⁵ : la thèse de la

¹⁴² HARAWAY, D., « Situated Knowledges », *art. cit.*

¹⁴³ HARDING, S. G., « Rethinking Standpoint Epistemology: What is "Strong Objectivity"? », *art. cit.*

¹⁴⁴ HARDING, S. G., « After the Neutrality Ideal: Science, Politics, and "Strong Objectivity." », *art. cit.*

¹⁴⁵ CRASNOW, S., « Feminist Perspectives on Science », *art. cit.*

connaissance située, la thèse du **privilège épistémique**, et la thèse de l'**accomplissement**. Ces trois thèses ont comme objectif d'atteindre une conception de la science qui est socialement située, mais qui reste utile, dans le sens où elle continue à produire des connaissances et du savoir.

La première thèse, celle de **la connaissance située**, est « simplement » une critique de la *view from nowhere*. Il s'agit simplement de reconnaître que la connaissance est toujours créée par quelqu'un et ce quelqu'un est toujours localisé, situé : il ou elle existe au sein d'un contexte culturel, social, politique et historique qui influence son travail¹⁴⁶. Il est possible de distinguer deux « sous-thèses » à la thèse de la connaissance située : la connaissance située générique qui reconnaît l'existence d'un contexte social, et la connaissance située systémique qui reconnaît le contexte social, mais aussi le fait que ce contexte social est composé de hiérarchies et de systèmes structurels de dominations¹⁴⁷. Ces deux thèses montrent donc qu'il existe une sorte de progression dans la prise de conscience que les connaissances sont situées : d'abord reconnaître que les connaissances sont situées génériquement, et donc remettre en cause le problème de l'idéal de neutralité, et ensuite reconnaître que les connaissances sont situées à un niveau systémique et donc toujours remettre en cause le problème de l'idéal de neutralité, mais également le problème de l'invisibilisation des dynamiques de pouvoir.

La seconde thèse, celle du **privilège épistémique**, est basée sur la première thèse, mais franchit un pas supplémentaire. L'idée est que si tout le monde possède une situation particulière (*location* en anglais, c'est-à-dire un contexte culturel, social, politique et historique), tout groupe situé a un accès exclusif à des questions spéciales, ces groupes sont donc épistémiquement privilégiés pour discuter de ces questions¹⁴⁸. Cette affirmation est particulièrement vraie pour les groupes marginalisés parce qu'ils ont accès à des questions nouvelles par rapport aux questions généralement traitées dans les institutions scientifiques. Les groupes marginalisés sont des groupes sociaux qui sont en position de soumission dans les relations de domination. En pratique, les personnes marginalisées englobent les femmes, les personnes racisées, les personnes porteuses de handicap, les personnes non occidentales, et plus généralement, tous les groupes sociaux qui sont discrédités, discriminés. On peut également parler de *minorités*. Le développement de l'utilisation de la race et du genre comme outils

¹⁴⁶ *Ibid.*

¹⁴⁷ WYLIE, A., « Feminist Philosophy of Science: Standpoint Matters. », *art. cit.*

¹⁴⁸ CRASNOW, S., « Feminist Perspectives on Science », *art. cit.*

d'analyse sont des exemples des questions épistémiques qui émergent des groupes marginalisés. Par exemple, le groupe social des femmes est épistémiquement privilégié pour parler des questions de genre parce qu'elles expérimentent l'impact de la domination en fonction du genre dans leur vie de tous les jours. On parle alors de **situation épistémique**, la situation épistémique est la position dans laquelle se trouve une personne (ou une communauté) par rapport au savoir, cela concerne donc son accès au savoir et à la production de savoirs, les types de savoirs qu'elle peut produire, le fait que cette personne soit reconnue ou pas comme un sujet épistémique sérieux (donc qui produit des connaissances fiables), la crédibilité qu'on lui accorde, les standards d'acceptation d'un savoir auxquelles elle adhère,... la situation épistémique c'est le lien qu'entretient une personne avec le savoir en raison de son identité. Le privilège épistémique dépend donc de la situation épistémique. C'est réellement un privilège *épistémique* parce que cela ne dit pas seulement quelque chose sur l'expérience de vie du groupe marginalisé, mais aussi sur la société en générale. Cela peut dépasser la simple discussion sur des expériences personnelles et réellement contribuer à la création de connaissances scientifiques.

La troisième thèse est la thèse de **l'accomplissement**. L'idée générale est que le point de vue, la reconnaissance de la situation épistémique particulière, n'est pas automatique, c'est un processus qu'il faut accomplir¹⁴⁹. Ce n'est pas suffisant de simplement reconnaître l'existence de la situation particulière d'un scientifique et d'écouter les groupes marginalisés. Premièrement, parce que la situation n'est pas toujours évidente, certaines valeurs ou présuppositions influencées par leur contexte social sont implicites et largement partagées donc ils n'apparaissent pas clairement comme étant des présupposés ou des valeurs. Deuxièmement, parce que l'objectif est aussi de critiquer cette situation et de comprendre les relations qui structurent la science. Troisièmement, parce que certains groupes marginalisés ont potentiellement absorbé des présuppositions venant de groupes dominants. Les *standpoint theories* ont comme objectif de recréer une science qui d'abord comprend les systèmes de dominations, mais aussi qui ensuite va plus loin et questionne toutes les formes de connaissance, dans le but d'avoir une science plus inclusive et meilleure. Ce type de science requière un long processus collectif¹⁵⁰, ce n'est pas quelque chose d'instantané, il faut travailler pour accomplir les objectifs recherchés et il faut aussi échanger, se développer, se questionner. Cette idée de collectivité est aussi retrouvée chez Longino par le fait qu'il faut prôner une grande diversité, et développer des processus de mise

¹⁴⁹ CRASNOW, S., « Feminist Perspectives on Science », *art. cit.*

¹⁵⁰ HARDING, S. G., « Standpoint Theories: Productively Controversial. », *art. cit.*

en place de critiques. Cependant, pour Longino, la diversité est un avantage épistémique avant d'être politique. Les *standpoint theories* prônent une diversité aussi pour des raisons politiques de reconsidération des communautés minoritaires. Pour Longino, ces objectifs sont moins explicitement présents (même s'il est possible de comprendre qu'il y a un objectif politique sous-jacent, avec l'idée d'une science féministe), l'objectif est majoritairement de confronter différents raisonnements et les présuppositions qui y sont associées, la situation épistémique importe peu, tant qu'elle est confrontée à des situations différentes. Pour les *standpoint theories*, il s'agit aussi de revaloriser les discours de personnes qui sont généralement déconsidérés dans la production de savoir, donc de personnes qui ont une position particulière. Les *standpoint theories* ont des objectifs beaucoup plus explicitement politisés de revalorisation des minorités que Longino. De plus, pour les *standpoint theories*, la situation épistémique est pertinente pour elle-même, alors que pour Longino ce n'est que la diversité de situations épistémiques qui l'est.

Ces trois thèses sont à la base de toute *standpoint theory* et sont donc critiquées par leurs opposants. La critique la plus commune est basée sur l'idée que la connaissance située équivaut à du relativisme et que le relativisme détruit la science parce que toute connaissance est vue comme équivalente aux autres. Nous avons déjà explicité que le problème du relativisme est considéré très sérieusement par les philosophes des sciences car cela peut mener à la déconsidération de la science comme institution particulière de création de connaissance. Comme l'objectivité est considérée comme un idéal qui protège la science du relativisme, l'accusation de tomber dans du relativisme guette toute critique de l'objectivité scientifique. Les *standpoint theories* ne font pas exception, mais des réponses ont été développées pour répondre à la menace du relativisme. C'est pour cette raison d'ailleurs, que Harding propose la distinction entre deux types du relativisme que nous avons déjà évoquée¹⁵¹ : le **relativisme sociologique** qui reconnaît le fait que différents groupes sociaux peuvent avoir différents standards pour produire de la connaissance et le **relativisme épistémologique** qui accepte tous les standards comme également valides pour produire de la connaissance de qualité.

Les *standpoint theories* acceptent seulement le relativisme social, et pas le relativisme épistémologique. Évidemment, des groupes sociaux différents peuvent produire différentes connaissances, mais cela ne veut pas dire que toutes les connaissances sont

¹⁵¹ HARDING, S. G., « Rethinking Standpoint Epistemology: What is “Strong Objectivity”? », *art. cit.*

acceptables ni que tous les standards pour juger de la qualité des connaissances sont équivalents. Nous avons toujours besoin de standards scientifiques qui peuvent juger les connaissances et ces standards doivent être de qualité suffisante pour assurer que la science ne produise pas seulement des croyances. L'idée générale est donc de questionner ces standards scientifiques et d'analyser la manière dont ils sont influencés par des valeurs et des contextes. Nous reconnaissons encore une fois une position qui est assez proche de Longino, ce qui est dû au fait que les deux approches témoignent d'une volonté de prendre réellement en compte les valeurs et autres éléments contextuels qui interviennent dans la création de savoir. Ce que l'on pourrait regretter c'est que Harding affirme qu'il faut passer par une remise en question des standards de scientificité, mais qu'elle ne semble pas préciser ce qui en sera fait et sur quels standards une science située pourra s'établir.

Précédemment, nous avons évoqué le fait qu'il existe différentes *standpoint theories*, mais nous n'avons pas expliqué pourquoi. En fait, plusieurs philosophes ont questionné les valeurs qui jouent un rôle en science et chacun d'entre eux s'est concentré sur un ensemble de valeur et/ou un contexte différent. C'est pour cette raison qu'il existe des *standpoint theories* féministes, postcoloniaux, antiracistes, et beaucoup d'autres. Chaque groupe marginalisé peut construire une *standpoint theory* qui se concentre sur la structure de domination qui lui est spécifique. C'est dans le cas de ces *standpoint theories* spécialisées que l'importance du privilège épistémique devient évidente. Prenons l'exemple des *feminist standpoint theories*, qui est le premier type de *standpoint theory* à avoir vu le jour. Comme les *feminist standpoint theories* font partie du champ des épistémologies féministes, ces théories ont été créées à la suite de la prise de conscience à partir des années 70 que de nombreux biais sexistes influençaient la science. Nous avons déjà cité plusieurs exemples, mais d'autres ont été développés dans de nombreux domaines. Alison Wylie, une autrice ayant travaillé sur les *feminist standpoint theories* a elle-même traité de nombreux exemples en archéologie.

Ce qui est pertinent ici ce ne sont pas simplement les critiques des biais sexistes, mais le développement de théories scientifiques qui ont comme point de départ l'expérience des femmes ou du moins qui tournent leur regard sur le vécu des femmes. En effet, lorsque l'on se concentre sur le groupe social des femmes, nous pouvons développer de meilleures théories, qui ne concernent pas seulement les femmes, mais la société

dans son ensemble¹⁵². En se concentrant sur les vies et les expériences des femmes, les scientifiques féministes ont donc amélioré beaucoup de théories. L'idée n'est donc pas seulement de parler *à propos* des vies marginalisées, mais de parler *à partir* de ces vies pour améliorer les connaissances sur la science¹⁵³. Ces vies marginalisées ont en effet une expérience particulière des dynamiques de pouvoir, elles sont donc plus à même de donner des clés pour les comprendre. Dans le cas du sexisme, pour un homme qui ne souffre pas de cette discrimination, il est assez simple de l'oublier, parce qu'il n'a pas de conséquence réellement visible. Par contre, une femme qui subit le sexisme dans sa vie de tous les jours n'a pas le choix de l'ignorer, il y a donc des chances que son expérience soit plus utile pour décrire le sexisme.

Cependant, ce n'est pas suffisant de simplement écouter les histoires et les avis des groupes marginalisés, le privilège épistémique n'est pas automatique. Si nous devons questionner les situations d'où proviennent les connaissances, nous devons questionner toutes les situations, même celles qui sont marginalisées. L'objectif poursuivi n'est pas de retourner l'hégémonie. De plus, le privilège épistémique est souvent diminué par des désavantages sociaux tels que l'accès à l'éducation ou les positions de pouvoir dans les institutions. Une femme est privilégiée pour critiquer l'androcentrisme et le patriarcat parce qu'elle ne peut pas ignorer que cela fait partie de sa vie, mais cela ne veut pas dire qu'elle a automatiquement les outils scientifiques pour mettre en lumière les dominations structurelles ou dépasser les biais sexistes. Ce n'est pas parce qu'on est privilégié que l'on use de son privilège. Pour que le privilège épistémique soit utilisé, il doit être accompagné par une double vision¹⁵⁴ ou par une double conscience¹⁵⁵, c'est-à-dire la reconnaissance de la vision du sujet et de celle du scientifique pour comprendre les limites de chacun des contextes. Cela demande des compétences particulières, notamment éducationnelles, mais aussi la conscience d'être dans un cadre de domination, et des positions du dominé comme du dominant¹⁵⁶.

La pluralité des *standpoint theories* montre véritablement les différences entre le constructivisme social et les *standpoint theories*. Non seulement les *standpoint theories* ne sont pas du relativisme, mais elles sont aussi soutenues par une revendication politique, contrairement au constructivisme social. Les *feminist*

¹⁵² *Ibid.*

¹⁵³ HARDING, S. G., « After the Neutrality Ideal: Science, Politics, and "Strong Objectivity." », *art. cit.*

¹⁵⁴ CRASNOW, S., « Feminist Perspectives on Science », *art. cit.*

¹⁵⁵ WYLIE, A., « Feminist Philosophy of Science: Standpoint Matters. », *art. cit.*

¹⁵⁶ *Ibid.*

standpoint theories se concentrent sur les perspectives des femmes comme base pour les connaissances, mais elles sont également guidées par des objectifs politiques. Un objectif de l'ensemble des *standpoint theories* est de critiquer le lien entre les connaissances et le pouvoir social¹⁵⁷. Les connaissances qui placent les hommes sur le devant de la scène leur confèrent un pouvoir social qui leur permet de créer davantage de connaissances, créant ainsi un cercle vicieux. Un autre objectif particulier est de mettre en lumière les conséquences des relations de pouvoir sur l'agenda public¹⁵⁸. Si les hommes possèdent le pouvoir social et les connaissances, alors les intérêts sociaux, les débats sociétaux vont tourner autour des hommes, de leurs intérêts et de leurs besoins, c'est la raison pour laquelle la situation sociale est éminemment épistémique. En conclusion, les *feminists standpoint theories* ont pour but d'inclure les perspectives des femmes dans la science pour améliorer les théories et pour aider les femmes à gagner du pouvoir et de la considération sociale. Le but est à la fois épistémique et politique¹⁵⁹.

Maintenant que nous avons vu les bases ainsi que les objectifs des *standpoint theories*, nous pouvons explorer les éléments plus pratiques. Nous évoquerons particulièrement Sandra G. Harding, une philosophe féministe qui défend une *feminist standpoint theory*. Particulièrement nous allons nous concentrer sur sa définition de l'objectivité forte (*strong objectivity*) et sa redéfinition du sujet de la science¹⁶⁰. Ces deux concepts mènent à des considérations pratiques quant à la mise en œuvre d'une science du point de vue.

Nous l'avons vu, il faut abandonner l'idéal d'objectivité scientifique et l'idéal de neutralité parce qu'ils rendent la science intouchable. Mais qu'en est-il si nous voulons toujours maintenir un certain niveau d'objectivité ? L'objectivité est une valeur épistémique qui mène à produire de la connaissance et non des opinions subjectives. Par conséquent, c'est une valeur particulièrement importante si nous souhaitons préserver des standards scientifiques qui permettent de générer de la connaissance fiable. Cependant, qu'en est-il de l'objectivité sans l'idéal de neutralité ? Qu'en est-il de l'objectivité si toutes les connaissances sont soutenues par des valeurs ? Ce sont les questions qui guident Harding et qui vont la mener à redéfinir une objectivité.

¹⁵⁷ HARDING, S. G., « Standpoint Theories: Productively Controversial. », *art. cit.*

¹⁵⁸ *Ibid.*

¹⁵⁹ *Ibid.*

¹⁶⁰ Pour le sujet de la science, Harding a été largement influencée par le livre de Lorraine Daston et Peter Galison, DASTON, L., GALISON, P., *Objectivity*, *op. cit.*

Pour cette philosophe, la notion d'objectivité *view from nowhere* est trop fortement liée à l'idéal de neutralité et est également trop faible. L'objectivité *view from nowhere* essaye d'éliminer l'ensemble des valeurs sociales et politiques, mais dans les faits, il est parfois extrêmement difficile d'éliminer des valeurs sociales et politiques si elles sont partagées par l'ensemble de la communauté car elles deviennent alors presque implicites et elles « vont de soi ». Dans les faits, malgré l'objectif de supprimer toute valeur contextuelle, l'objectivité *view from nowhere* a échoué à plusieurs reprises à déceler des biais quand ceux-ci étaient partagés par l'ensemble de la communauté.

Il y a de nombreux exemples de théories qui ont été rejetées parce qu'elles ont été influencées par des intérêts politiques ou sociaux. En revanche, nous avons souvent beaucoup de mal à critiquer des intérêts politiques et sociaux si ceux-ci sont largement partagés par la communauté scientifique. Par exemple, il existe beaucoup de recherches en génétique racistes qui avaient pour but de justifier le racisme à l'aide de théories scientifiques, notamment en suggérant que les enfants interracialisés étaient moins intelligents, moins résistants aux maladies et plus faibles¹⁶¹. La communauté scientifique rejette ces théories et ces recherches parce qu'elles étaient évidemment chargées de biais racistes. Cependant, il existe également des recherches qui sont guidées par des biais plus implicites comme l'androcentrisme. Ces biais sont largement partagés en science et parce qu'ils sont largement partagés, ils sont considérés comme scientifiques. Comme vu dans l'exemple de la primatologie, les recherches androcentriques sont (ou étaient) vues comme objectives, et le manque d'attention apporté aux femmes sont alors une conséquence normale d'une valeur largement acceptée au sein de la communauté scientifique¹⁶². L'objectivité *view from nowhere* est également trop faible parce qu'elle va de pair avec la distinction déjà critiquée entre contexte de découverte et contexte de justification. Avec l'objectivité *view from nowhere*, les valeurs et les intérêts contextuels au sein du contexte de justification, alors que le contexte de découverte et le processus qui mène à l'acceptation d'une théorie peuvent également être influencés par des valeurs et des intérêts contextuels¹⁶³.

¹⁶¹ TUCKER, W. H., « L'idéologie du racisme : un mauvais usage de la science pour justifier la discrimination raciale », in *Nations Unies : Chroniques ONU*, (2004), URL = <https://www.un.org/fr/chronicle/article/lideologie-du-racisme-un-mauvais-usage-de-la-science-pour-justifier-la-discrimination-raciale>

¹⁶² HANKINSON NELSON, L., « Primatology. », *art. cit.*

¹⁶³ Cette critique de l'objectivité *view from nowhere* peut être supportée par le fait que la distinction entre un contexte de justification et un contexte de découverte a tendance à être critiquée en philosophie des sciences. En effet, si l'acceptation d'une théorie est un processus continu, il n'y a aucune raison de chercher des valeurs uniquement dans la dernière partie de ce processus. Voir DUPUIS-McDONALD, G., « La distinction du contexte de découverte et du contexte de justification : sa motivation, son problème, ses possibles solutions », *art. cit.*

Pour Harding, il faut renforcer l'objectivité et la séparer de l'idéal de neutralité. L'objectivité doit être le but poursuivi par la science, qui encourage les scientifiques à interroger toutes leurs valeurs, pas seulement celles qui diffèrent de celles de la communauté scientifique. Cette fonction de l'objectivité est partagée par les défenseurs de l'objectivité *view from nowhere* et par ceux des *standpoint theories* mais l'objectivité *view from nowhere* a très souvent échoué à réaliser cette fonction. De plus, pour les partisans des *standpoint theories*, elle doit aussi encourager les scientifiques à questionner leurs propres valeurs, celles qui les guident tout au long de leur processus de recherche, pas seulement durant le contexte de justification¹⁶⁴. Mais surtout, l'objectivité ne doit pas éliminer toutes les valeurs et tous les intérêts politiques de la science parce que la science portée par des valeurs a apporté des résultats fiables¹⁶⁵. Les valeurs sont importantes, elles peuvent réellement amener à de la bonne science. Les scientifiques féministes notamment ont démontré cela en considérant sérieusement le genre et en essayant de réintégrer les femmes dans la science. Ces mouvements ont mené à des théories scientifiques de qualité et qui aident à mieux comprendre des phénomènes, comme nous le montre l'exemple de la primatologie. Cependant, il existe des valeurs moins politiques, mais toujours non épistémiques qui peuvent aussi contribuer à créer de la bonne science, par exemple l'honnêteté, l'impartialité, ou le fait de considérer la perspective rivale par exemple¹⁶⁶.

Ce type d'objectivité renforcée avec des objectifs plus précis et plus clairs est simplement appelée « objectivité forte », *strong objectivity* par Harding. L'objectivité forte établit de nouveaux standards pour la science : un standard qui questionne le processus de production de connaissance tout autant que la situation du scientifique. L'objectivité forte doit garantir de la qualité des connaissances et du fait que tous les aspects de ces connaissances doivent être examinés et critiqués pour juger des valeurs impliquées. L'objectivité forte est donc un standard qui considère réellement les valeurs et le contexte comme des composantes importantes de la production de connaissance¹⁶⁷. Comme expliqué précédemment, l'objectif est d'établir des méthodes adéquates pour rendre la science consciente de son contexte tout en restant fonctionnel. Voici plusieurs exemples de procédures qui sont rendues possibles par le fait de considérer le contexte, et qui peuvent aider à vérifier si une connaissance respecte effectivement les objectifs de l'objectivité forte : reconnaître la situation de la

¹⁶⁴ CRASNOW, S., « Feminist Perspectives on Science », *art. cit.*

¹⁶⁵ HARDING, S. G., « After the Neutrality Ideal: Science, Politics, and “Strong Objectivity.” », *art. cit.*

¹⁶⁶ *Ibid.*

¹⁶⁷ HARDING, S. G., « Rethinking Standpoint Epistemology: What is “Strong Objectivity”? », *art. cit.*

recherche, et surtout les valeurs et présuppositions qui suivent, même au sein de la communauté scientifique (pour comprendre chaque connaissance comme située) ; avoir des individus au sein de la communauté scientifique qui ne font pas partie du groupe dominant (pour questionner les structures discriminantes et les pratiques, tout en apportant des intérêts particuliers au sein de la communauté) ; considérer l'usage de valeurs à la fois épistémiques et contextuelles dans la science sans simplement les éliminer ; analyser la structure de la science et les logiques de domination sous-jacentes. Il est possible de résumer tout cela en deux éléments : la création d'une structure qui permet la situation des connaissances, et l'analyse à la fois de la connaissance et du producteur de connaissances¹⁶⁸. La notion de connaissance située est à la base de toute *standpoint theory* donc il est essentiel que l'objectivité forte encourage la création de telle connaissance. En cela, l'objectivité forte est un outil parfait pour les *standpoint theories* parce qu'elle respecte les trois thèses de base, et encore plus, parce qu'elle aide à établir des pratiques pour développer une nouvelle et meilleure science.

Dans la description que nous avons faite de l'objectivité forte, nous pouvons comprendre que le producteur de connaissances, ou sujet de la science devient une composante importante du processus de production de connaissance. Avec la *view from nowhere*, le sujet de la science était invisibilisé, il n'était que l'observateur de la connaissance objective, qui doit seulement prendre les données objectives et les articuler en théorie objective. L'identité du sujet de la science n'est pas pertinente si la science est vue comme une vision de nulle part. Si quelqu'un souhaite construire une science du point de vue, le sujet de cette science doit devenir un élément pertinent pour comprendre et questionner cette science, au même titre que l'objet de la science. Sa situation est un élément épistémique fondamental.

C'est pour cette raison que Harding développe, en plus de l'objectivité forte, une nouvelle définition du sujet de la science. L'identité du sujet est une partie essentielle de la production de connaissance parce que cela permet de comprendre la situation de la recherche, ce qui est, comme nous l'avons vu, fondamental pour comprendre et critiquer cette recherche. De fait, l'identité du sujet de la science peut être un avantage épistémique en fonction de si le point de vue d'individus marginalisés sont pris en compte ou pas. Cela ne veut pas dire que seules les personnes marginalisées peuvent créer de la connaissance de qualité, bien au contraire, parfois, leur manque de standard

¹⁶⁸ *Ibid.*

scientifique est un obstacle à la création de connaissance. En général, le problème n'est pas de savoir qui est le sujet, mais bien de savoir d'à partir de quel contexte il parle. Un homme peut produire de la connaissance féministe s'il se base sur des expériences et des perspectives de femmes, s'il écoute des femmes, leurs préoccupations et les réponses qu'elles apportent à leurs problèmes¹⁶⁹. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle l'idée de double vision (ou double conscience) est importante parce qu'elle permet à des personnes très diverses de créer des connaissances situées de qualité.

Pour résumer, nous pouvons comparer le sujet de la science « classique » et le sujet de la science « situé » comme cela : le sujet de la science classique est universel, totalement différent de l'objet de recherche, un représentant de la communauté scientifique universel. Il est homogène et unitaire. Le nouveau sujet de la science, qui veut atteindre une objectivité forte, est complètement différent : il est visible, socialement, culturellement et historiquement situé, il interagit avec l'objet de la recherche. Il fait partie d'une ou de plusieurs communautés sociales. Le sujet de la science est désormais pluriel et hétérogène. Cette hétérogénéité permet d'accomplir les objectifs des *standpoint theories*, c'est-à-dire l'ouverture à différentes questions de recherche, différents types de connaissances, une multiplicité de points de vue et des critiques de tous ces points de vue.

Le pluralisme est un outil crucial pour Harding car il permet d'éviter de maintenir des positions essentialistes. Un scientifique n'est plus seulement un scientifique, c'est aussi un homme ou une femme, situé dans une certaine tradition de pensée, avec une certaine origine. Les scientifiques interagissent avec d'autres scientifiques de différentes origines, genre ou caractéristique. Ils ne sont pas seulement définis par un seul et unique rôle et ne sont pas attachés aux stéréotypes de ce seul rôle. De plus, le sujet de la science est en relation avec l'objet de la science¹⁷⁰. Cet élément est très important parce que la distinction entre l'objet, passif et accessible, et le sujet, actif et unique producteur de connaissances, est aussi ancrée dans une dynamique de domination. En effet, l'on considère l'objet comme situé et le sujet comme objectif, alors que le sujet et l'objet sont en réalité tous deux modelés par les théories scientifiques, les interventions humaines et les interactions entre ces deux éléments. Il n'existe pas de sujet objectif en opposition avec l'objet situé, tous deux ont un contexte et surtout tous deux interagissent. Comme ils sont tous deux situés, le sujet doit tout

¹⁶⁹ *Ibid.*

¹⁷⁰ *Ibid.*

autant être questionné que l'objet¹⁷¹. Une fois que l'on a reconnu et établi la situation du sujet, il faut questionner la vie du sujet, ses influences à la fois historique, théorique, sociale et politique. Le sujet de la science devient une sorte de deuxième objet, dans le sens où il est, tout comme l'objet, observé, analysé, critiqué, il est pertinent épistémiquement.

Le changement du sujet de la science est lié au changement de type de connaissance à l'œuvre dans les *standpoint theories*. Cette nouvelle science produit une multitude de savoirs qui sont vus comme égaux, également critiqués, il n'y a plus de savoir hégémonique. Les individus habituellement dominants sont challengés et questionnés par les individus marginalisés, ce qui permet de produire des connaissances moins partiales et plus diverses. Le nouveau sujet de la science est donc engagé dans un dialogue avec d'autres, et par ce dialogue il est influencé, critiqué, questionné, tout comme il influence, critique et questionne les autres. Comme vu précédemment, cela ne veut pas dire que toute connaissance est acceptable, seules celles qui, après l'analyse de leur situation, continuent de respecter les critères de scientificité, le sont. La question des critères de scientificité est une question complexe pour les *standpoint theories*. D'un côté la grande diversité de théories et de l'autre le fait de favoriser la critique de tous les éléments qui ont été établis ne tendent pas à la détermination claire de critères de scientificité. Nous pourrions poser comme hypothèse que les critères de scientificité sont à décider au sein des communautés scientifiques, après la confrontation des critères de différents individus ou groupe situés. Les critères seraient alors à redéfinir après avoir réussi à poser un regard, ou plutôt des regards critiques sur les critères de scientificité actuellement acceptés.

L'objectivité a changé pour devenir un nouveau standard pour la science, mais cela ne veut pas dire qu'il nous faut abandonner d'autres critères ou valeurs comme la capacité d'explication ou la clarté. Cela veut juste dire que nous ajoutons la considération d'éléments supplémentaires. Les connaissances produites n'en deviennent pas pour autant un ensemble d'opinions ou de pensées subjectives, mais plutôt une collection de théories divergentes, qui sont précisément définies et dont le processus de production est explicite, ouvert aux critiques. La possibilité de critique et le pluralisme sont les mots-clés de la science *standpoint*, et non pas le relativisme et la négligence scientifique.

¹⁷¹ WYLIE, A., « Feminist Philosophy of Science: Standpoint Matters. », *art. cit.*

En conclusion, nous pouvons revenir à la question posée au début de cette partie et établir qu'une science qui considère réellement ses aspects sociaux est vraiment différente d'une science qui invisibilise son contexte social. Il est possible d'imaginer d'autres manières de considérer cet aspect social, mais les *standpoint theories* donnent réellement des éléments pratiques pour construire cette science différente. Elles établissent aussi des connexions entre la science et des problèmes sociaux ou politiques tout en assurant que les connaissances soient de qualité, en s'appuyant sur l'objectivité forte. Les *standpoint theories*, notamment les concepts développés par Sandra G. Harding, parviennent à préserver la nature scientifique de la science tout en permettant aux éléments sociaux qui en sont une partie intégrante d'être considérés réellement et pertinemment.

Comparaison entre Longino et Harding

Nous avons exploré deux critiques féministes de l'objectivité. Ces critiques ont des points de divergence et des points de convergence. Dans cette partie, nous allons analyser ce qui semble être constitutif d'une critique féministe de l'objectivité, ainsi que les éléments qui sont propres aux autrices étudiées précédemment.

Malgré quelques différences, il y a beaucoup de convergences entre les travaux de Longino et de Harding, même si les terminologies sont parfois différentes, beaucoup de concepts sont très proches. Nous commencerons par étudier les points de convergence. Le point commun peut-être le plus évident entre les travaux de Longino et Harding est le postulat de départ qui se décompose en deux prémisses.

La première prémisse est la suivante : **la science est une institution particulière parmi les institutions humaines** parce qu'elle permet la création de connaissances, contrairement à d'autres, qui ne créent que des croyances (institutions religieuses, politiques,...). Les deux autrices s'accordent également sur le fait qu'il faut sauvegarder ce statut particulier de la science. La volonté de garder ce statut privilégié de la science provient d'une peur d'être accusée de relativisme total,¹⁷² mais également de la reconnaissance de la réussite historique de la science, contrairement à d'autres institutions productrices de savoirs. Pour nos autrices, la thèse du relativisme épistémologique est trop lourde. En effet, accepter le fait que tous les standards pour juger des savoirs se valent demande de repenser complètement le rôle des institutions

¹⁷² CRASNOW, S. L., « Review essay: Can Science Be Objective? Longino's *Science as Social Knowledge* », *art. cit.* ; HARDING, S. G., « Rethinking Standpoint Epistemology: What is "Strong Objectivity"? », *art. cit.*

humaines, et surtout, d'aller à contre-courant du sens commun. En effet, le statut particulier de la science est accepté au sein de la société, l'on considère que ce qui est scientifique est nécessairement plus rationnel que ce qui provient d'autres institutions. Se distancer de cette idée c'est risquer d'être d'emblée déconsidéré.

En seconde prémisse, l'objectivité scientifique qui est acceptée en science actuellement est **une objectivité *view from nowhere*** et cette objectivité est au mieux insuffisante, au pire défailante. Pour Harding, l'objectivité *view from nowhere* établit des standards largement insuffisants pour produire une science non biaisée alors que c'est son but premier¹⁷³. L'objectivité *view from nowhere*, malgré un idéal d'élimination de *toutes* les valeurs, ne garantit dans les faits que l'élimination des valeurs qui ne sont pas partagées par la communauté scientifique. De plus, elle ne s'applique que lors de ce qu'on considère comme le contexte de justification (c'est-à-dire lorsque la recherche est déjà en cours). Pour Longino, l'objectivité *view from nowhere* bannit par défaut toute utilisation de valeur sans juger de leur potentielle pertinence épistémique. De plus, en déconsidérant les valeurs, elle a tendance à les invisibiliser et donc leur permettre de pénétrer implicitement la science¹⁷⁴. Harding appuie sa critique sur la notion de **savoir situé** qui est nié dans l'objectivité *view from nowhere* alors que Longino s'appuie sur la notion de **présuppositions d'arrière-plan**, mais leurs commentaires se rejoignent. L'objectivité *view from nowhere* occulte des éléments importants de la science en les jugeant non pertinents. Elle n'est donc pas un idéal atteignable parce que, si l'on occulte par principe la présence de biais, on ne peut pas juger de la validité de leur présence. Et elle n'est même pas un idéal souhaitable car elle permet la production de savoirs qui sont biaisés et elle ne régule pas suffisamment la production scientifique¹⁷⁵. L'abandon de l'objectivité *view from nowhere* est donc commun à Longino et Harding. Mais pour les deux autrices, l'abandon d'un certain type d'objectivité ne signe pas la fin de l'objectivité comme idéal de la science. En effet, chacune propose une nouvelle définition de l'objectivité scientifique qui permettrait de régler les problèmes pointés.

L'objectivité forte de Harding et **le criticisme transformatif** de Longino sont des concepts très proches l'un de l'autre. Tous deux font de l'objectivité quelque chose qui

¹⁷³ HARDING, S. G., « Rethinking Standpoint Epistemology: What is “Strong Objectivity”? », *art. cit.*

¹⁷⁴ LONGINO, H., *Science as Social Knowledge. Values and Objectivity in Scientific Inquiry*, *op. cit.*

¹⁷⁵ RUPHY, S., « Rôle des valeurs en science : contributions de la philosophie féministe des sciences », *art. cit.*

s'obtient au fil d'un processus long¹⁷⁶ (contrairement à l'objectivité *view from nowhere* qui est plus perçue comme un postulat de départ pour une recherche). L'idée que la science accorde une place spécifique à la critique des éléments contextuels est également intrinsèque à l'objectivité forte et au criticisme transformatif : la critique est, tant pour Longino que pour Harding, ce qui permettra à la science de prendre conscience de ses biais et du rôle joué par le contexte sociopolitique. Les deux autrices souhaitent donc préserver, malgré leurs critiques, une certaine idée transformée de l'objectivité.

Dans les grandes lignes, Harding et Longino ont tendance à s'accorder, ce que Longino reconnaît à plusieurs reprises lors de ses recensions d'ouvrages de Harding¹⁷⁷. Cependant, il existe des divergences intéressantes. Nous avons déjà évoqué le fait que les deux théories n'ont pas la même origine ni le même but original : Longino propose une analyse du raisonnement scientifique alors que Harding et les *standpoint theories* proposent un cadre d'analyse épistémologique qui ne se restreint pas à la science.

Ces origines différentes mènent assez logiquement à la distinction la plus marquée, que nous pourrions appeler « l'allégeance philosophique ». Harding se dit adepte des *standpoint theories* alors que Longino se reconnaît comme une empiriste. L'une comme l'autre a apporté des critiques à la théorie « concurrente ».

Harding apporte une critique assez développée de l'empirisme féministe¹⁷⁸ pour défendre l'importance des *feminist standpoint theories*. Malgré le fait que sa critique porte essentiellement sur un empirisme féministe naïf (ou spontané), certains éléments restent pertinents par rapport à l'empirisme contextuel de Longino. L'argument déjà présenté concernant le fait que l'empirisme féministe naïf traite le sexisme en science comme uniquement un problème de mauvaise science ne tient pas pour le travail de Longino qui va plus loin dans son analyse. En revanche, un autre problème important est pointé par Harding et pourrait être reproché à Longino. Pour les adeptes des *standpoint theories*, l'empirisme féministe est trop conservateur, et cela en deux sens, l'un s'appliquant plus à Longino que l'autre.

¹⁷⁶ LONGINO, H., *Science as Social Knowledge. Values and Objectivity in Scientific Inquiry*, op. cit. ; CRASNOW, S., « Feminist Perspectives on Science », art. cit.

¹⁷⁷ LONGINO, H., « Science, Objectivity, and Feminist Values (A Review Essay) », art. cit. ; LONGINO, H., « Feminist Standpoint Theory and the Problem of Knowledge (Review Essay) », art. cit.

FLORES ESPINOLA, A., « Subjectivité et connaissance : réflexions sur les épistémologies du "point de vue" », in *Cahiers du Genre*, LIII (2012), pp.99-120.

¹⁷⁸ HARDING, S. G., « Rethinking Standpoint Epistemology: What is "Strong Objectivity"? », art. cit.

D'abord, l'empirisme féministe n'interroge pas suffisamment les standards classiques de la science et les limitations qui y sont imposées¹⁷⁹. Chez Longino par exemple, l'objectif est de rajouter au raisonnement scientifique une analyse des éléments contextuels, mais elle n'interroge pas suffisamment de manière critique ledit raisonnement scientifique. Or, pour plusieurs penseuses et penseurs féministes (Andrea Nye, Val Plumwood, pour ne citer qu'elles), la logique même est chargée de biais sexistes, une analyse critique de la méthodologie scientifique est donc nécessaire si l'on souhaite réellement révéler tous les biais dans la science¹⁸⁰. Comme la science est depuis longtemps une institution dominante, il y a fort à parier que des éléments sociopolitiques, impliquant une hégémonie, transparassent jusque dans la méthodologie des raisonnements. L'empirisme féministe conserve donc trop les normes établies de « bonne science » et se contente d'y ajouter des éléments alors qu'il serait possible également de critiquer la méthodologie même des sciences. Si l'on adhère aux *standpoint theories*, en s'intéressant aux savoirs situés d'autres groupes sociopolitiques, on considère également de nouveaux standards pour la production de savoir et ces standards doivent venir challenger les standards classiques.

Il est cependant possible de nuancer cette critique en nous intéressant à ce qui est entendu par les critères de scientificité ou normes de « bonne science » pour les deux autrices. Aucune des deux ne semble réellement explicite sur ce que ces critères représentent, mais nous pouvons essayer d'interpréter. Longino en tant qu'empiriste, comme le dit et critique Harding, adhère au moins encore en partie à des critères généralement acceptés, notamment l'adéquation empirique. C'est le cœur de la critique de Harding, Longino accepte les critères communs de scientificité, et y ajoute la prise en compte des présuppositions d'arrière-plan. Cependant, nous pourrions nuancer en considérant que le criticisme transformatif pourrait avoir pour but le fait que la communauté scientifique discute et se mette d'accord sur de tels critères. Il est donc normal que Longino soit assez évasive à ce propos car les critères de scientificité restent à définir. Comme nous l'avons dit, les critères de scientificité pour les *standpoint theories* sont également peu précis, mais semblent s'inscrire dans une dynamique de construction collective à partir des critiques apportées aux critères dominants par des personnes diverses. Il semblerait donc que les deux formations de

¹⁷⁹ HARDING, S. G., « Rethinking Standpoint Epistemology: What is "Strong Objectivity"? », *art. cit.*

¹⁸⁰ Sur la question d'une logique sexiste et la possibilité d'une logique féministe, voir NYE, A., *Words of Power A Feminist Reading of the History of Logic*, Londres et New York, Routledge, 1990. ; PLUMWOOD, V., « The Politics of Reason: Toward a Feminist Logic », in FALMAGNE, R. J., HASS, M. (éds), *Representing Reason: Feminist Theory and Formal Logic*, Oxford, Rowman & Littlefield Publishers, 2002. ; PLUMWOOD, V., *Feminism and the Mastery of Nature*, Londres et New-York, Routledge, 1993.

critères soient plus proches qu'il n'y paraît. Elles sont basées sur une participation de personnes diverses et sur des critiques, mais Harding encourage les critiques à être plus poussées concernant le fonctionnement même du raisonnement scientifique, et elle déplore le fait que Longino ne le fasse pas.

Ensuite, l'empirisme féministe, comme les *standpoint theories*, reconnaît l'intérêt des mouvements sociaux pour proposer de nouvelles perspectives, mais, d'après Harding, il se contente d'observer les changements alors qu'il faudrait activement encourager des changements de perspectives¹⁸¹. Ce commentaire est peut-être un problème de l'empirisme féministe naïf, mais Longino y répond en proposant elle-même la possibilité d'une science féministe, qui utilise des valeurs et des normes féministes, pour forcer un changement de perspective¹⁸².

Les raisons qui encouragent Harding à rejeter l'empirisme féministe sont donc surtout basées sur la vision naïve de l'empirisme féministe, qui, bien qu'elle soit partagée par beaucoup, ne soit qu'un homme de paille, une vision qui, dans les faits, n'est presque pas défendue¹⁸³.

Longino commente plus directement les travaux de Harding, elle propose donc des critiques générales des *standpoint theories* mais distingue également ces critiques de celles qui s'adressent directement à Harding. Pour Longino, le danger principal des *standpoint theories* quelles qu'elles soient est le risque d'essentialisme. L'essentialisme est un enjeu pour le féminisme politique et philosophique, particulièrement depuis la troisième vague féministe qui accorde de l'importance aux questions de genre. L'essentialisme est une position qui défend le fait que les distinctions humaines (entre des minorités et des majorités) sont essentielles, sont basées sur des éléments naturels. Par exemple, les hommes et les femmes sont essentiellement définis par des éléments biologiques et que ces éléments déterminent une différence de nature¹⁸⁴. Il est très généralement considéré comme un problème pour plusieurs raisons.

¹⁸¹ HARDING, S. G., « Rethinking Standpoint Epistemology: What is “Strong Objectivity”? », *art. cit.*

¹⁸² LONGINO, H., « Chapter 9. Science and Ideology », in *Science as Social Knowledge. Values and Objectivity in Scientific Inquiry*, *op. cit.* pp. 187-215.

¹⁸³ LONGINO, H., « Science, Objectivity, and Feminist Values (A Review Essay) », *art. cit.*

¹⁸⁴ PARINI, L., « Essentialisme, anti-essentialisme et féminisme », in VERSCHUUR, C. (éd.), *Genre, mouvements populaires urbains et environnement*, Genève, Graduate Institute Publications, 2007, pp. 45-47.

L'essentialisme enferme les gens dans des rôles genrés sous prétexte que cela est justifié par des éléments biologiques. Par exemple, les femmes sont restreintes à leur rôle de mère parce qu'elles sont biologiquement programmées par l'instinct maternel à être de bons parents.

De plus, l'essentialisme rend difficile la prise en compte de la notion de genre qui est sociale et surtout qui est plus large qu'une binarité masculin/féminin. Il est possible de défendre un essentialisme concernant d'autres distinctions entre des groupes.

Dans le cas des *standpoint theories*, le problème d'essentialisme se trouve au niveau du privilège épistémique. En effet, ce privilège peut être compris dans un sens essentialiste. Par exemple, une femme est naturellement privilégiée épistémiquement, elle produit naturellement de meilleures connaissances. Longino reproche surtout cela à Susan Hekman,¹⁸⁵ mais cela reste un problème important à prendre en compte dans n'importe quelle *standpoint theory*. Harding évite l'essentialisme en reconnaissant le fait que le privilège épistémique ne va pas de soi et qu'il est souvent compensé par un désavantage (éducatif ou autre)¹⁸⁶.

Longino reconnaît à Harding de ne pas tomber dans le piège de l'essentialisme et surtout de proposer un point de vue intersectionnel, qui considère les femmes, mais permet aussi la prise en compte de toute minorité généralement exclue des lieux de production de connaissance¹⁸⁷. Elle salue aussi les *standpoint theories* pour avoir permis l'abandon du concept d'unicité de la science, de l'idée que *La Science* est une institution qui fonctionne de manière absolument rationnelle, avec un sujet uniforme, des valeurs absolument partagées¹⁸⁸. Longino n'est donc pas opposée en soi aux *standpoint theories*, les deux partagent les mêmes objectifs et globalement le même moyen d'y arriver.

Les objectifs de toute épistémologie féministe sont d'identifier les biais sexistes dans la production de connaissance, et de développer des pratiques féministes et de nouveaux modes de connaissance. Pour y arriver, Harding et Longino passent toutes

¹⁸⁵ LONGINO, H., « Science, Objectivity, and Feminist Values (A Review Essay) », *art. cit.*

¹⁸⁶ HARDING, S. G., « After the Neutrality Ideal: Science, Politics, and "Strong Objectivity." », *art. cit.*

¹⁸⁷ LONGINO, H., « Feminist Standpoint Theory and the Problem of Knowledge (Review Essay) », *art. cit.*

¹⁸⁸ *Ibid.*

deux par une reconnaissance des valeurs et du sujet situé de la science¹⁸⁹. Mais Longino juge que l'empirisme reste un modèle ayant fait ses preuves et surtout restant pertinent et fonctionnel avec les modifications et les ajouts qu'elle y fait pour construire son empirisme contextuel.

La différence majeure entre l'empirisme féministe et les *feminist standpoint theories* en général et entre Longino et Harding en particulier est l'idée du privilège épistémique¹⁹⁰. Pour Longino, le sujet de connaissance est pluriel et divers, mais sa situation importe peu, tant qu'elle peut être confrontée à d'autres situations. Pour Harding, le sujet de connaissance est pluriel et divers, mais la situation est importante car elle donne des privilèges épistémiques à certains par rapport à d'autres. L'enjeu entre les deux se trouve donc au niveau de la situation épistémique : est-elle en soi un avantage pour l'analyse de la science ou est-elle à prendre en compte uniquement pour la confrontation qu'elle peut avoir avec d'autres ?

Nous l'avons vu, en tant que propositions d'épistémologie féministe, les deux propositions ont beaucoup en commun et leur majeure différence se trouve dans la présence ou non d'un privilège épistémique. Celui-ci possède ses avantages et ses inconvénients. D'un côté il permet de remettre en cause les standards mêmes de la science, d'un autre il nécessite d'être nuancé si l'on veut éviter le problème de l'essentialisme. La situation épistémique est l'enjeu essentiel de ce débat, il nous reste donc à analyser en quoi cette situation est, ou non, pertinente à prendre en compte pour créer des connaissances scientifiques, et *in fine*, des connaissances scientifiques *objectives*.

¹⁸⁹ FLORES ESPINOLA, A., « Subjectivité et connaissance : réflexions sur les épistémologies du “point de vue” », *art. cit.*

¹⁹⁰ FLORES ESPINOLA, A., « Subjectivité et connaissance : réflexions sur les épistémologies du “point de vue” », *art. cit.*

Chapitre 3 : La situation épistémique

Introduction

En nous basant sur les conclusions du chapitre précédent, il semblerait que le nœud du problème se trouve au niveau de la situation épistémique. Pour rappel, nous définissons la situation épistémique comme la position dans laquelle se trouve une personne (ou une communauté) par rapport au savoir. Si celle-ci est considérée pour elle-même comme une donnée importante à prendre en compte pour établir la qualité d'une connaissance, notre préférence ira à la *standpoint theory* de Sandra Harding. Si la situation épistémique n'est pas en soi une donnée importante pour juger une connaissance, et qu'elle n'est utile que si elle est mise en relation avec des situations différentes, pour l'apport en diversité qu'elle représente, notre préférence ira à l'empirisme contextuel de Helen Longino. Le but que nous poursuivons n'est pas nécessairement de déterminer quelle est la meilleure théorie, mais bien de s'intéresser à la différence la plus importante entre ces deux théories afin de comprendre l'ampleur de cette différence et si elle est un enjeu important lorsque l'on construit une épistémologie féministe ou s'il s'agit d'un élément plus secondaire. La distinction peut être reformulée comme suit : est-ce que la situation épistémique a une valeur épistémique intrinsèque (pour elle-même) ou seulement instrumentale (comme moyen d'assurer la diversité) ?

Tout l'enjeu de ce chapitre sera donc de comprendre de quelle manière la situation épistémique peut, ou pas, être un élément pertinent à considérer durant le processus de création de savoir. Pour cela, nous commencerons par revenir sur deux problématiques déjà évoquées, mais en nous concentrant particulièrement sur le rôle de la situation épistémique qui y est associé : le lien entre la politique et la production de pouvoir, et la notion de sujet de la science. Par la suite, nous nous concentrerons sur la notion d'injustice épistémique, une notion qui nécessite de valoriser la situation épistémique. Si nous jugeons que ce concept est pertinent épistémiquement, cela indique que la situation épistémique est également pertinente. Nous évoquerons aussi la manière dont la situation épistémique particulière des scientifiques joue un rôle important dans la pratique de la science et le fonctionnement de cette institution. Nous finirons en reprenant notre question posée ici sur la pertinence de la considération de la situation épistémique pour une science féministe en plus des autres éléments saillants que nous avons déjà soulevés.

La situation épistémique

Nous avons déjà traité de la relation qu'entretiennent le pouvoir et le savoir. Cette idée n'est pas neuve et elle est largement partagée parmi les autrices que nous avons évoquées, mais aussi parmi de nombreuses épistémologies féministes. Ceux (parce qu'il s'agit majoritairement d'hommes) qui ont le pouvoir peuvent décider ou orienter la direction que prendront les recherches, notamment car ce sont eux qui sont les décideurs budgétaires, donc le pouvoir influence le savoir. Mais le savoir influence aussi le pouvoir en ce sens qu'il établit la manière dont on doit percevoir les choses, il a un *pouvoir* sur ce qui est pensé, sur la manière dont la société agit face aux éléments¹⁹¹. La présentation de la manière dont le sexisme et les théories scientifiques s'articulent que nous avons faite au début de ce travail, est un excellent exemple de cette influence mutuelle : les hommes, qui ont des biais sexistes, sont au pouvoir donc ils peuvent décider des pratiques et des éléments pertinents scientifiquement. Ils produisent donc des connaissances sexistes. Ces connaissances vont rendre naturel le fait que les femmes ont une place peu importante, presque anecdotique et donc vont encourager le fait qu'elles restent loin du pouvoir.

Pour comprendre réellement ce lien entre pouvoir et savoir, il faut se poser différentes questions : Qui finance la science ? Qui la produit ? Quelles sont les questions qui sont posées par la science ? Et à qui profite-t-elle ?

Concernant les **questions qui sont posées par la science**, nous avons vu que cela était traditionnellement considéré comme de l'ordre du domaine préscientifique, ou du contexte de découverte. Ce contexte est jugé non pertinent dans la vision classique de la science, mais nous avons déjà précisé qu'une distinction nette entre ce qui est du domaine scientifique et ce qui est du domaine préscientifique (ou entre contexte de découverte et contexte de justification) était compliquée voire impossible à établir¹⁹². Ce choix de question est donc un choix qui fait intervenir des éléments contextuels tels que les préférences des scientifiques qui effectueront la recherche.

Concernant **les personnes qui financent la science**, il existe différents organismes, privés et publics. En Belgique francophone par exemple, le FNRS, un organisme public national qui finance les recherches scientifiques, est l'organisme le plus important en termes de financement scientifique. Au niveau de sa gouvernance, cet

¹⁹¹ HARAWAY, D., « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective. », *art. cit.*

¹⁹² DUPUIS-McDONALD, G., « La distinction du contexte de découverte et du contexte de justification : sa motivation, son problème, ses possibles solutions », *art. cit.*

organisme est composé aux deux tiers d'hommes¹⁹³. Plus largement, selon l'UNESCO, les personnes ayant des postes à responsabilités dans le domaine de la science, donc en partie responsables de l'octroi des fonds nécessaires aux recherches, sont encore majoritairement masculines¹⁹⁴. La science est donc majoritairement financée par des hommes.

Selon les mêmes sources, c'est-à-dire le FNRS et l'UNESCO, la science est également **produite** majoritairement par des hommes¹⁹⁵. Malgré le fait que les écarts sont globalement en baisse au fil du temps, surtout en Occident, nous pouvons faire la même observation que de nombreuses épistémologues féministes : ce sont essentiellement les hommes qui font la science. Ces écarts diminuent, mais ils restent largement loin d'une parité, notamment parce que la présence des femmes en sciences est conditionnée par un phénomène sociologique appelé *leaky pipeline*. Il y a un nombre relativement important de femmes qui ont, avant de se lancer dans un parcours universitaire, l'intention de se lancer dans une carrière en STIM¹⁹⁶. Ce nombre diminue au moment de l'inscription au bachelier, puis encore en master, et continue à baisser en doctorat pour arriver finalement au nombre très bas dans les postes de chercheurs permanents. Il y a une diminution dans les écarts au sein du marché de l'emploi, mais tant que ce phénomène de *leaky pipeline* subsiste, il semble complexe de résoudre complètement l'écart lié au genre¹⁹⁷. Il y a sans doute un cercle vicieux en place : il y a une écrasante majorité d'hommes en STIM, donc il y a beaucoup moins de modèles féminins ainsi qu'un environnement majoritairement masculin et donc prompt au sexisme, ce qui décourage les femmes de continuer dans ces filières. Ce phénomène rend donc difficile l'augmentation du nombre de femmes en sciences car elles doivent rester dans ces domaines tout au long de leur parcours, ce qui peut parfois ressembler à un chemin de croix. Suivant l'objectif poursuivi par ce travail, nous avons surtout relevé les données concernant les différences entre les genres, mais il y a fort à parier que les personnes qui font la science sont, comme le dit Nancy Arden McHugh¹⁹⁸, des

¹⁹³ F.R.S – FNRS, « Rapport sur l'état de l'égalité de genre 2021 », URL = <https://www.frs-fnrs.be/fr/l-actualite-fnrs/2558-le-nouveau-rapport-fnrs-sur-l-etat-de-l-egalite-de-genre-est-disponible>, publié le 15 mars 2023, consulté le 22/04/2024.

¹⁹⁴ UNESCO, UIS, *Women in Science*, Fact Sheet, n°55 (Juin 2019).

¹⁹⁵ F.R.S – FNRS, « Rapport sur l'état de l'égalité de genre 2021 », *art. cit.* ; UNESCO, UIS, *Women in Science*, Fact Sheet, n°55 (Juin 2019).

¹⁹⁶ Acronyme pour le domaine d'étude qui regroupe Science, Technologie, Ingénierie et Mathématique. Généralement connu sous l'acronyme STEM en anglais.

¹⁹⁷ BLICKENSTAFF, J. C., « Women and science careers : leaky pipeline or gender filter ? », in *Gender and Education*, XVII, n°4 (2005), pp. 369-386.

¹⁹⁸ MCHUGH, N. A., « Epistemic Communities and Institutions », in KIDD, I. J., MEDINA, J., POHLHAUS, G. (éds.) *The Routledge Handbook of Epistemic Injustice*, New York, Routledge, 2017, pp. 270-278.

hommes blancs, occidentaux, hétérosexuels, cisgenres, de classe moyenne supérieure¹⁹⁹.

La question des **objets de recherche choisis** nous revient alors : si ce sont essentiellement des hommes qui font ou financent la science, ce sont aussi surtout des hommes qui choisissent les questions de recherches. Sans avancer que tout scientifique est égoïste dans ses choix de recherche, il y a fort à parier que les préférences des hommes aillent en faveur de domaines qui leur sont utiles et que donc des questions proches des vécus des femmes soient tout simplement oubliées parce qu'elles ne les concernent pas directement. Cet écart n'est pas visible dans des domaines comme la physique fondamentale où les problèmes et les questions sont sans doute majoritairement non genrés, mais cela prend plus d'ampleur dans des sciences qui étudient le vivant au sens large : biologie, psychologie, médecine.

Si les recherches sont essentiellement pensées par des hommes, il y a de fortes chances qu'elles soient également pensées *pour* des hommes. La science **profite donc majoritairement aux hommes**. Un exemple parmi d'autres : l'endométriose est une maladie qui touche environ une personne menstruée sur dix et qui peut s'avérer invalidante. Cette maladie ne touchant pas les hommes cisgenres, elle a longtemps été jugée comme peu importante voire elle a été niée. Une des raisons est notamment le fait qu'elle ne concernait pas les personnes qui étaient en charge des recherches médicales²⁰⁰.

La science est donc majoritairement faite par des hommes, pour des hommes et c'est parce qu'elle est faite par des hommes, qu'elle est faite pour des hommes. Or, le fait d'être un homme (blanc, Occidental, hétérosexuel, cisgenre, de classe moyenne ou supérieure) est une situation épistémique particulière. Il semblerait donc que la situation épistémique joue un rôle majeur dans la relation entre savoir et pouvoir. Nous avons fait un premier pas, mais nous n'avons pas encore la certitude d'une valeur intrinsèque de cette situation épistémique.

¹⁹⁹ Pour rappel, nous écrivons à partir d'un point de vue occidental. Cette caractérisation serait peut-être moins précise en fonction de la situation géographique. Il y a fort à parier qu'en Chine, par exemple, les personnes qui font la science soient bien majoritairement des hommes, mais ne soient pas en majorité des personnes blanches. Les hommes blancs occidentaux sont les personnes qui ont le plus de crédibilité épistémique *en Occident*, ce n'est peut-être pas aussi tranché partout.

²⁰⁰ Il existe de nombreux autres facteurs qui ont joué un rôle dans le retard des recherches sur l'endométriose tels que la déconsidération de la parole des femmes, un imaginaire collectif autour des menstruations qui sont censées être douloureuses, mais ce n'est pas le sujet ici. Pour plus d'information, voir BRAFMAN, N., « Endométriose : La recherche enfin mobilisée pour tenter de rattraper son retard », in *Le Monde*, URL = https://www.lemonde.fr/sciences/article/2023/05/22/endometrioise-la-recherche-enfin-mobilisee-pour-tenter-de-rattraper-son-retard_6174390_1650684.html, publié le 22/05/2023, consulté le 22/04/2024.

Un second élément à prendre en considération dans la situation épistémique, et qui était particulièrement important pour les *standpoint theories* (alors que c'est moins évident pour Longino) est le fait que la situation épistémique **s'inscrit dans des dynamiques de pouvoir et dans un système hiérarchique**. La situation épistémique détermine qui a le droit d'être un sujet de science et qui est exclu de la connaissance. Comme le savoir et le pouvoir sont liés et que la science est une institution dominante, ceux qui ont une situation dominante accèdent beaucoup plus facilement à la science et à la connaissance. En tant que sujet situé, chacun et chacune s'inscrit dans une communauté qui possède ses propres traditions, sa culture, et aussi ses standards épistémiques. Or, actuellement, les standards épistémiques valorisés sont ceux d'une communauté particulière, les personnes de cette communauté sont donc valorisées parce qu'ils acquièrent plus facilement les standards épistémiques. La situation épistémique reflète donc, dans la production de connaissance, les hiérarchies existantes au niveau social. Des stéréotypes concernant des groupes sociaux peuvent entraîner des conséquences sur la manière dont ces groupes sociaux seront perçus lors de la production de savoir.

Les hiérarchisations sociales et épistémiques sont donc les deux faces d'une même pièce. Mais elles sont aussi un phénomène parfois complexe à expliciter. Val Plumwood, une logicienne féministe qui a notamment écrit sur des critiques féministes de la logique classique, propose la notion de dualisme pour comprendre les mécanismes de hiérarchisation et les dynamiques de pouvoir. Un dualisme est une séparation dichotomique entre deux éléments qui sont considérés comme opposés. Suivant cette séparation, l'un des éléments est jugé positivement alors que l'autre est jugé négativement. Les éléments sont donc à la fois polarisés et hiérarchisés afin d'établir un dominant et un dominé²⁰¹. Les dualismes se sont construits tout au long de l'histoire donc il serait trop long de détailler la manière dont ils se sont établis, mais nous pouvons citer dans les dualismes les paires homme/femme, humain/animal, raison/émotion, nature/culture, civilisé/sauvage, esprit/corps. Il y a différents éléments qui aident à construire et à renforcer les dualismes, entre autres la science, et plus précisément l'objectivité. La science encourage des dualismes entre sujet et objet²⁰², entre rationnel et émotionnel. En effet, la science se veut rationnelle et elle rejette les éléments qui ne le sont pas, entre autres les émotions, mais aussi les valeurs et les éléments contextuels dont nous avons déjà parlé. Les émotions et les éléments contextuels sont déconsidérés, jugés épistémiquement non pertinents.

²⁰¹ V. PLUMWOOD, *Feminism and the Mastery of Nature*, op. cit.

²⁰² HARDING, S. G., « Rethinking Standpoint Epistemology: What is "Strong Objectivity"? », art. cit.

Or, historiquement, les personnes associées au rationnel sont les hommes blancs. Ils vont donc être favorisés comme une communauté socialement *et* épistémiquement meilleure. Les femmes, les personnes racisées et les autres minorités sont déconsidérées, car elles et ils sont vus comme opposés à la rationalité. Comme il est possible d'utiliser la science pour rendre naturels des éléments sociaux, il est très difficile de sortir des dualismes car la science peut jouer un rôle dans le fait de rendre ces dualismes naturels. Le sujet de la science est donc presque uniquement un sujet masculin parce qu'il est le seul sujet capable de rationalité. L'objectivité *view from nowhere* qui se caractérise par sa capacité à prendre du recul et à témoigner de rationalité est en réalité une vue d'un homme blanc²⁰³.

Le dualisme est donc ce qui institue des hiérarchies épistémiques, mais aussi ce qui permet de les invisibiliser : les hommes seraient les individus les plus (ou les seuls) capables de rationalité, mais aussi, comme ils sont rationnels et que la rationalité est un des buts poursuivis par la science, ce sont les seuls sujets de science acceptables. Les femmes, et les autres minorités sont donc exclues de la connaissance et de la science parce qu'elles et ils ne sont pas capables de rationalité ; elles et ils se caractérisent seulement par leur corporalité.

C'est pour lutter contre le dualisme homme et rationalité/femme et corps que les épistémologues féministes veulent revenir à une objectivité incorporée (selon les termes de Donna Haraway), une objectivité qui prend en compte la situation épistémique. En effet, reprendre en considération la situation c'est revaloriser le corps, le fait que *tous les individus* soient incorporés²⁰⁴, mais c'est aussi reconnaître le fait que, dépendamment de sa situation, les individus n'ont pas accès de la même manière aux institutions productrices de savoir et donc produisent sans doute des savoirs différents, basés sur des standards épistémiques différents. Considérer la situation épistémique c'est aussi reconnaître que le cadre épistémique dans lequel nous nous trouvons actuellement est basé sur des standards épistémiques spécifiques à un seul groupe social favorisé et que donc ce cadre épistémique renforce les dynamiques de pouvoir de la société.

La situation épistémique serait donc un élément important à prendre en considération, mais il semblerait que les raisons que nous avons soulignées pour l'instant sont

²⁰³ HARAWAY, D., « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective. », *art. cit.*

²⁰⁴ *Ibid.*

principalement des raisons éthiques, qui ont pour but de diminuer des injustices éthiques et sociales subies par des groupes sociaux.

Pour certaines personnes parmi les défenseurs de l'empirisme féministe, il est cependant préférable d'éviter d'accorder trop d'importance à la situation épistémique, sous prétexte que la situation épistémique peut mener facilement à l'essentialisation²⁰⁵. En effet, nous l'avons déjà soulevé, le problème de la situation épistémique, et surtout du *privilège* épistémique défendu par les *standpoint theories* est que cela peut mener à la mise en place d'un sujet particulier, absolument privilégié et essentiellement supérieur à d'autres en raison de sa situation épistémique²⁰⁶. Ce problème appliqué à une *feminist standpoint theory* reviendrait à défendre l'idée que les femmes sont essentiellement privilégiées et surtout l'idée que le point de vue des femmes est unitaire et cohérent, ce qui n'est pas compatible avec le fait de prendre en compte la diversité de *tous* les points de vue²⁰⁷. D'après cet argument, une position d'empirisme féministe qui prend en compte les positions épistémiques, mais seulement en tant qu'elles sont différentes des autres, pas en fonction de leurs qualités propres permettrait plus facilement d'éviter l'essentialisation d'une position féminine fondamentalement unique et par essence meilleure. Cet argument est en effet recevable, nous avons vu les dangers que représente l'essentialisme et certaines *standpoint theories* sont tombées dans ce piège. Cependant, le fait que cela soit plus difficile d'éviter ce piège pour les *standpoint theories* ne veut pas dire que cela soit impossible. Il peut y avoir effectivement un danger d'essentialisation un peu complexe à éviter en considérant la situation épistémique, mais il est possible de l'éviter, et surtout, prendre en compte cette situation épistémique nous offre des avantages conséquents pour comprendre la science et la manière dont les connaissances scientifiques sont produites. Nous développerons dans la suite de ce chapitre, en quoi consistent ces avantages.

Les injustices épistémiques

Maintenant que nous avons déterminé que la situation épistémique joue un rôle dans l'accès au savoir et aux institutions, il nous faut déterminer si ce rôle est également épistémique. Pour cela, nous allons explorer le phénomène des injustices épistémiques, d'abord développé par Miranda Fricker dans son ouvrage « *Epistemic Injustice : Power and the Ethics of Knowledge* »²⁰⁸ puis repris par de nombreux auteurs et

²⁰⁵ FLORES ESPINOLA, A., « Subjectivité et connaissance : réflexions sur les épistémologies du "point de vue" », *art. cit.*

²⁰⁶ *Ibid.*

²⁰⁷ *Ibid.*

²⁰⁸ FRICKER, M., *Epistemic Injustice: Power and the Ethics of Knowing*, *op. cit.*

autrices. Nous avons déjà défini brièvement les injustices épistémiques comme des situations dommageables pas seulement sur le plan éthique, mais aussi et surtout sur le plan épistémique. Nous allons maintenant approfondir le sujet. En effet, les injustices épistémiques sont des conséquences de la situation épistémique. Si les injustices épistémiques nous sont utiles dans notre compréhension de la science et en particulier de l'objectivité, nous avons besoin de la situation épistémique pour les identifier, nous saurons alors que l'approche de Harding serait préférable à celle de Longino.

Pour définir les injustices épistémiques, nous utiliserons principalement le travail de Fricker parce que de nombreux philosophes continuent d'utiliser sa théorie, et les changements potentiels qui y sont apportés sont des ajouts ou alors restent globalement compatibles avec la théorie développée par Fricker.

Une injustice épistémique est donc un tort causé à quelqu'un et qui a d'épistémique le fait que « [ce] tort est fait spécifiquement à quelqu'un en sa qualité de sujet de connaissance »²⁰⁹. Il ne s'agit donc pas d'injustice qui concernerait par exemple des accès inégaux à l'éducation ou à l'information, mais bien le fait qu'une personne soit injustement traitée *en raison* de sa situation épistémique. Un exemple d'injustice épistémique serait le suivant : un patient qui n'est pas écouté par son médecin concernant son état de santé car il n'a pas de connaissance en médecine. Il s'agit d'une injustice épistémique parce que le médecin estime qu'en fonction de ses connaissances, ou plutôt son manque de connaissance en médecine, le patient n'a rien à dire de pertinent sur son état. L'identité d'une personne influence la manière dont cette personne interagit avec le savoir, c'est la situation épistémique, mais elle influence aussi la manière dont ses interlocuteurs présument qu'elle interagit avec le savoir.

Comme une injustice épistémique est d'abord une *injustice*, cela veut dire que c'est un phénomène qui a lieu dans un contexte social. Une injustice est un tort causé par quelqu'un et infligé à quelqu'un vis-à-vis de quelque chose. Penser les injustices épistémiques implique donc nécessairement de penser les institutions de production de savoir (donc la science, mais pas seulement) comme des lieux sociaux, avec des interactions humaines. Cela rejoint donc l'idée avancée par les deux épistémologies féministes, que nous avons développées, d'une science dont la composante sociale est un élément important à considérer. À préciser que Fricker propose une approche plutôt individualiste, c'est-à-dire qu'une personne est injuste envers une autre personne, mais

²⁰⁹ FRICKER, M., « Introduction », in *Epistemic Injustice: Power and the Ethics of Knowing*, op. cit. p.1. [traduction personnelle]

il est possible de développer, à partir de cette définition, une approche plus communautaire²¹⁰. La victime de l'injustice, mais aussi ceux qui commettent cette injustice, peuvent être une institution, une personne ou une communauté. Nous verrons d'ailleurs par la suite que les injustices épistémiques se font souvent à l'échelle des communautés.

L'injustice épistémique est également, et surtout, *épistémique* c'est-à-dire que les relations sociales qui sont étudiées sont les relations sociales liées aux institutions productrices de connaissances, liées à l'accès aux connaissances et plus généralement les relations sociales qui impliquent de communiquer des savoirs. Ces relations sociales, comme nous l'avons vu précédemment, conditionnent souvent la manière dont sont perçues les situations épistémiques²¹¹. Par exemple une femme sera socialement identifiée comme émotive et sensible, ce qui implique qu'elle sera épistémiquement identifiée comme moins pertinente parce que moins rationnelle²¹². La situation épistémique dépend de la situation sociale, il est donc indispensable de penser les deux en relation, comme de penser la science et la société en relation. Il est important de préciser cependant que l'injustice épistémique ne concerne pas que des cas au sein de la science, elle peut avoir lieu lors de toute interaction demandant de communiquer des connaissances.

Fricker identifie deux types majeurs d'injustice épistémique : les injustices testimoniales et les injustices herméneutiques.

Une **injustice testimoniale** est une injustice concernant la manière dont sera reçu un témoignage ou une intervention en raison de l'absence de crédibilité accordée à la personne qui livre le témoignage. Lors d'une communication, celui qui écoute accorde un certain degré de crédibilité²¹³ à la personne qui parle, c'est-à-dire que les éléments donnés par cette personne vont être considérés comme plus ou moins épistémiquement valides. La crédibilité de quelqu'un qui parle dépend de plusieurs éléments. Certains

²¹⁰ MCHUGH, N. A., « Epistemic Communities and Institutions », *art. cit.*

²¹¹ FRICKER, M., « The Central Case of Testimonial Injustice », in *Epistemic Injustice: Power and the Ethics of Knowing*, Oxford, Oxford University Press, 2007, pp. 17-29. ; GRASSWICK, H., « Epistemic Injustice in Science », in KIDD, I. J., MEDINA, J., POHLHAUS, G. (éds.) *The Routledge Handbook of Epistemic Injustice*, New York, Routledge, 2017, pp. 313-323.

²¹² Ce cas de figure est particulièrement vicieux car souvent si l'injustice épistémique provient d'un préjugé largement accepté, ce préjugé pourra inciter la personne ou le groupe victime à sous-performer pour correspondre au préjugé, ce qui renforce d'autant plus le préjugé. Sur les rapports entre préjugés et injustices épistémiques, voir SAUL, J., « Implicit Bias, Stereotype Threat, and Epistemic Injustice », in KIDD, I. J., MEDINA, J., POHLHAUS, G. (éds.) *The Routledge Handbook of Epistemic Injustice*, New York, Routledge, 2017, pp. 235-242.

²¹³ TUANA, N., « Feminist Epistemology: The Subject of Knowledge », in KIDD, I. J., MEDINA, J., POHLHAUS, G. (éds.) *The Routledge Handbook of Epistemic Injustice*, New York, Routledge, 2017, pp. 125-138.

sont factuels, par exemple quelqu'un qui possède un diplôme dans un domaine se verra accorder plus de crédibilité lorsqu'il est question de son domaine d'étude que quelqu'un qui est novice. Certains éléments pris en compte sont plus sociaux et dépendent des préjugés, croyances et stéréotypes auxquels adhère celui qui écoute. Les éléments peuvent prendre chacun plus ou moins de poids et il est très possible que des éléments sociaux prennent plus d'importance que des éléments factuels pour augmenter ou diminuer la crédibilité d'une personne. Il est totalement possible par exemple qu'une femme mécanicienne se voie attribuer une faible crédibilité concernant la mécanique sous le prétexte qu'elle est une femme, malgré le fait qu'il s'agisse de son domaine de compétence. Une injustice testimoniale a donc lieu lorsque celui ou celle qui parle est identifié comme un sujet de connaissance ou lorsque celui ou celle qui parle n'est pas identifié comme un sujet de connaissance et cela, en raison de son identité.

Dans le cas de la science, une femme ou une personne faisant partie d'un groupe minoritaire a de grands risques de subir des injustices épistémiques parce qu'elles et ils sont associés à des caractéristiques incompatibles avec la science.

Une **injustice herméneutique** est, comme son nom l'indique, un manque d'élément permettant d'interpréter, de donner du sens à une expérience. C'est-à-dire qu'il y a un manque de ressources herméneutiques qui aident à rendre compte de quelque chose que l'on vit, et donc qu'il n'est pas possible de construire du contenu épistémique à propos de cette expérience²¹⁴. Dans son ouvrage, Fricker parle notamment d'une femme qui a découvert la dépression post-partum et qui a enfin pu mettre des mots sur ce qui lui était arrivé²¹⁵. Être victime d'injustice herméneutique c'est le fait de ne pas pouvoir comprendre ses expériences par manque d'éléments interprétatifs. Cette injustice est causée par le fait d'appartenir à un groupe social marginalisé. En effet, les groupes marginalisés ont moins ou plus difficilement accès aux ressources permettant de développer du contenu épistémique. Ces groupes n'ont alors pas l'occasion de construire des connaissances les concernant, ils se retrouvent alors dans l'incapacité de mettre des mots sur leur vécu. Nous avons déjà parlé du cas de l'endométriose, il s'agit là aussi d'un cas d'injustice herméneutique. Les personnes souffrant d'endométriose, parce qu'elles font partie d'un groupe exclu de la science, n'ont pas accès aux connaissances concernant leur état de santé.

²¹⁴ FRICKER, M., « The Central Case of Hermeneutical Injustice », in *Epistemic Injustice: Power and the Ethics of Knowing*, op. cit. pp. 147-151. ; TUANA, N., « Feminist Epistemology: The Subject of Knowledge », in KIDD, I. J., MEDINA, J., POHLHAUS, G. (éds.) *The Routledge Handbook of Epistemic Injustice*, op. cit. pp. 125-138.

²¹⁵ FRICKER, M., « The Central Case of Hermeneutical Injustice », art. cit.

La difficulté de vivre une injustice herméneutique est double : il y a une difficulté à comprendre ses expériences pour soi, mais il y a aussi une difficulté à partager ses expériences et à communiquer dessus à la société parce que le vocabulaire adéquat n'existe pas. Dans des cas de colonisation, où des langues ont été interdites ou que les colonisateurs n'ont pas pris le temps d'apprendre, il peut exister du vocabulaire adéquat dans une langue, mais qui ne sera jamais traduit et donc qu'il n'est alors pas possible de partager, il s'agit là aussi d'un cas d'injustice herméneutique. Dans tous les cas, cette injustice est subie exclusivement par les membres de communautés marginalisées parce que leur situation épistémique est déconsidérée et qu'elles n'ont donc pas accès aux institutions productrices de savoir.

Il existe aussi une sous-catégorie de l'injustice herméneutique, développée par Rebecca Mason, **l'injustice herméneutique volontaire**. Il s'agit aussi d'un manque de ressources pour parler d'expériences, mais cette absence de ressources est volontairement instaurée par le groupe ou la personne dominante²¹⁶. Ce type d'injustice est particulièrement fréquent dans les cas de colonisation, où le but poursuivi est d'imposer un système à une communauté, mais également au niveau interpersonnel dans les stratégies de *gaslighting*²¹⁷. Dans le cas de la colonisation, mettre en place une interdiction de parler la langue du peuple colonisé²¹⁸, comme cela fut le cas pour l'hawaïen qui fut interdit dans les écoles à partir de 1896,²¹⁹ est une injustice herméneutique volontaire car elle empêche les natifs hawaïens d'avoir recours à la ressource herméneutique qu'est leur langue. Dans le cas interpersonnel, utiliser le *gaslighting* pour faire croire à une femme que son expérience ne vaut rien, par exemple dans le cas d'une dépression post-partum (exemple déjà repris par Fricker), répéter à la jeune maman qu'elle n'est pas normale et qu'elle devrait aimer son bébé dès la naissance, c'est l'empêcher de pouvoir mettre des mots et un diagnostic sur son ressenti et donc la persuader que son expérience n'a pas de réelle valeur²²⁰. Dans les deux cas, le tort est volontaire et est souvent associé avec l'idée d'asseoir sa domination, il s'agit encore une fois d'une forme d'injustice qui s'inscrit en plein dans les dynamiques de pouvoir déjà évoquées.

²¹⁶ TUANA, N., « Feminist Epistemology: The Subject of Knowledge », *art. cit.*

²¹⁷ Le *gaslighting* est une stratégie de manipulation et d'abus dans laquelle une personne transforme ou omet des informations jusqu'à faire douter la personne manipulée de ses propres capacités perceptives ou mémorielles.

²¹⁸ TUANA, N., « Feminist Epistemology: The Subject of Knowledge », *art. cit.*

²¹⁹ AH NEE-BENHAM, M. K. P., HECK, R., *Culture and Educational Policy in Hawai'i: The Silencing of Native Voices*, New York, Routledge, (coll. Sociocultural, Political, and Historical Studies in Education), 1998.

²²⁰ TUANA, N., « Feminist Epistemology: The Subject of Knowledge », *art. cit.*

Nous avons ici exposé les deux catégories d'injustice épistémique envisagée par Fricker, mais il est possible d'en identifier d'autres. Heidi Grasswick, dans un article sur les injustices épistémiques en science,²²¹ envisage par exemple un type **d'injustice épistémique participative** qui se rapproche de l'injustice testimoniale, mais qui est plus large. En effet, la pratique de la science est très souvent coopérative et le fait de ne pas prendre au sérieux le travail d'un participant en raison de son identité est une injustice épistémique, mais cela ne concerne pas seulement la crédibilité qu'on lui accorde lorsqu'il ou elle parle de savoir. Chaque participant à une recherche peut voir dévaloriser sa participation pour des raisons injustes et cette participation peut prendre différentes formes. Par exemple, il y a différentes personnes qui sont chargées de récolter des données empiriques, une injustice épistémique participative serait alors le fait de ne pas considérer les données récoltées par une personne comme pertinentes ou suffisamment fiables. Il existe aussi des personnes chargées de faire des analyses des données (faire des statistiques ou autres), une injustice participative serait le fait de douter de la fiabilité des analyses effectuées par quelqu'un. Il y a également des personnes chargées de communiquer les avancées de la recherche, ces personnes peuvent être victimes d'injustice participative si l'on remet en doute leur capacité à communiquer de manière cohérente et non biaisée les données.

Peu importe le nombre de différentes injustices épistémiques que l'on reconnaît, l'objectif poursuivi par le fait de parler d'injustice épistémique est de montrer qu'il existe des injustices qui ne font pas de tort par rapport à la position sociale d'une personne, mais par rapport à sa position épistémique et donc aux connaissances qu'elle développera ou ne développera pas. Les conséquences des injustices épistémiques ne sont pas, ou pas seulement éthiques. Par exemple, ne pas avoir accès à du vocabulaire adapté pour parler de ses expériences c'est ne pas savoir développer de connaissance à ce propos et donc créer des manquements dans les savoirs. En cela, les injustices épistémiques ont été beaucoup utilisées par des épistémologues féministes, notamment adeptes des *feminist standpoint theories* pour démontrer que les conséquences du sexisme en science ne sont pas seulement sociales ou éthiques et pour comprendre comment la société influence le fonctionnement même de la science. Nous l'avons déjà exemplifié avec quelques éléments concernant la colonisation, mais les injustices épistémiques, en tant que *violences épistémiques* sont un outil de contrôle du domaine de savoir et comme le savoir et le pouvoir sont liés, il s'agit d'un outil de contrôle puissant.

²²¹ GRASSWICK, H., « Epistemic Injustice in Science », *art. cit.*

Pour réellement comprendre cela, il faut dépasser une vision individualiste des injustices épistémiques et les penser au niveau communautaire. En effet, dans les exemples que nous avons évoqués, la femme mécanicienne et les colonisés, sont des victimes d'injustice épistémique en raison de leur appartenance à une communauté, ce ne sont pas des victimes isolées. Commettre des injustices épistémiques systématiquement envers une même communauté, c'est empêcher une communauté d'être de véritables sujets de connaissance²²². Si l'on pense les injustices épistémiques au niveau communautaire, cela veut dire qu'il faut arriver à penser des situations épistémiques au niveau communautaire également. Cela n'est pas incohérent si l'on pense que la situation épistémique d'une personne est surtout composée par les communautés auxquelles elle appartient. La situation épistémique de notre femme mécanicienne dépend notamment du fait qu'elle soit une femme et qu'elle soit mécanicienne. Elle fait donc partie de deux communautés qui portent avec elle des capacités épistémiques qui leur sont particulières (exemple : les mécaniciens ont des compétences avancées en mécanique) et des préjugés concernant ces capacités (exemples : les femmes n'y connaissent rien en voiture). Chaque communauté porte donc, avec elle, des éléments liés à ses capacités épistémiques qui sont en quelque sorte transmis aux membres de la communauté. Envisager une sorte de situation épistémique n'est donc pas complètement impossible. Et surtout, cela permet de comprendre la violence épistémique, qui se traduit par des processus plus larges et qui est permise par les injustices épistémiques, tels que la silenciation et l'homogénéisation.

La **silenciation** est un processus visant à empêcher de parler ou à ne pas écouter une communauté. En effet, pour être reconnu comme un sujet de connaissance, il faut notamment être entendu et que ses connaissances soient écoutées et perçues comme valables ou crédibles. Or, les injustices épistémiques empêchent les victimes de ces injustices d'être entendues. Si l'on n'est pas pris au sérieux pour ce qu'on dit ou fait (injustice testimoniale ou de participation) ou si l'on n'a pas les ressources nécessaires pour pouvoir parler (injustice herméneutique), notre parole ne peut pas être entendue. En multipliant les injustices épistémiques de toutes sortes, les personnes victimes sont réduites au silence et sont donc incapables de revendiquer un rôle de sujet épistémique. Un groupe ou une personne à qui on refuse le fait d'être un sujet de connaissance est marginalisé, dans le sens où il est considéré comme à l'écart, différent des sujets de connaissance.

²²² TUANA, N., « Feminist Epistemology: The Subject of Knowledge », *art. cit.*

Les groupes marginalisés à qui on refuse la place de sujet de connaissance sont également souvent **homogénéisés**, c'est-à-dire qu'il est admis que tous les membres de ce groupe sont des objets de connaissance qui sont similaires, interchangeables. Nous retrouvons ici le schéma des dualismes de Plumwood. D'un côté le sujet de connaissance, jugé positivement, et de l'autre l'objet de connaissance, qui est dominé, qui est défini par l'absence de ce que possède ou est le sujet (pas de crédibilité, pas de rationalité...), qui est homogène.

Encore une fois, bien souvent, la violence et la marginalisation épistémique transposent des violences et des marginalisations sociales en s'appuyant sur des préjugés qui sont largement partagés. Pour comprendre comment violence sociale et violence épistémique s'articulent, prenons un exemple que nous avons déjà évoqué : « les femmes ne sont pas rationnelles ». Socialement ce préjugé va encourager à penser qu'une femme qui s'énervé est hystérique, qu'elle ne se maîtrise pas, parce qu'elle n'est pas capable de rester rationnelle. Epistémiquement, ce préjugé va mener à des difficultés à l'embauche, à un manque de considération au sein du cadre scientifique, et à d'autres injustices épistémiques perpétrées sous le prétexte que « toutes les femmes sont irrationnelles ». Le fait de considérer les femmes comme irrationnelles les empêche d'accéder à une position de sujet épistémique reconnu et en même temps, le fait de ne pas être reconnue comme un sujet épistémique ne permet pas de dépasser le préjugé et de faire reconnaître sa rationalité. De plus, bien souvent, lorsque des préjugés sont globalement acceptés, se met en place un processus d'autosabotage, dans notre exemple, les femmes sous-performent en science parce qu'elles savent (bien souvent inconsciemment) qu'on attend d'elles de mauvaises performances²²³. Le préjugé encourage les injustices épistémiques qui elles-mêmes renforcent le préjugé. Les injustices sociales et épistémiques ne sont donc pas simplement liées, elles forment un cercle vicieux en se renforçant mutuellement²²⁴.

Les injustices épistémiques sont une notion importante pour parler de la science parce qu'elles permettent de comprendre comment s'articulent la science et la société ainsi que les dynamiques de pouvoir et les logiques de domination qui les composent. Cela ne nous dit pas pour autant si les injustices épistémiques sont utiles lorsque nous traitons d'objectivité. Les *feminist standpoint theories* prennent souvent en compte les injustices épistémiques et la situation épistémique, mais elles ne traitent pas uniquement de l'objectivité. Est-ce qu'il est donc nécessaire d'articuler ces concepts ?

²²³ SAUL, J., « Implicit Bias, Stereotype Threat, and Epistemic Injustice », *art. cit.*

²²⁴ HASLANGER, S., « Objectivity, Epistemic Objectification, and Oppression », in KIDD, I. J., MEDINA, J., POHLHAUS, G. (éds.) *The Routledge Handbook of Epistemic Injustice*, New York, Routledge, 2017, pp. 279-290.

Pour nous aider à répondre à cette question, nous nous appuyerons principalement sur l'article « Objectivity, Epistemic Objectification, and Oppression » de Sally Haslanger qui met en lumière des liens entre l'objectivité et la perpétuation d'injustices et de violences épistémiques²²⁵.

Haslanger ne critique pas directement l'objectivité *view from nowhere* mais en décrivant le discours objectif comme une expression de faits qui sont indépendants des perceptions individuelles, ou la connaissance objective comme étant justifiée par des éléments qui seront considérés acceptables pour tout agent rationnel²²⁶, nous retrouvons dans sa critique, des éléments caractéristiques de l'objectivité *view from nowhere*. D'abord l'idée d'absence de perception individuelle persiste et ensuite, le sujet de connaissance est unique, il est seulement défini comme un agent rationnel, donc détaché de ses perceptions individuelles et des éléments contextuels qui en découlent. Nous avons donc une objectivité qui s'apparente à une vision de nulle part, accessible à tous ceux qui arrivent à prendre du recul sur le sujet, dans les grosses lignes, une objectivité *view from nowhere*. Pour Haslanger, ce type d'objectivité soutient et renforce des oppressions envers des minorités.

L'argumentaire d'Haslanger semble beaucoup s'appuyer sur des présupposés réalistes, c'est-à-dire que ce qui est objectif c'est la réalité, qui a une structure distincte de nous et que des connaissances objectives sont des connaissances qui témoignent de cette structure, sans faire intervenir d'éléments subjectifs et contextuels²²⁷. Cependant, comme nous l'avons déjà évoqué, il n'est pas nécessaire d'être réaliste pour adhérer à l'objectivité *view from nowhere* et l'argumentaire de Haslanger ne nécessite pas non plus ce présupposé. L'objectivité *view from nowhere* peut servir à guider vers la construction de théories scientifiques dont la structure est indépendante des perceptions ou des opinions personnelles sans pour autant nécessiter le fait de préciser si cette structure reflète, ou pas, la réalité extérieure du monde.

En quoi cette idée de rechercher des structures dites objectives pose-t-elle problème en soutenant des oppressions ? Comme il faut se détacher au maximum des perceptions ou des interprétations individuelles, ce qui permet d'identifier ces structures, ce sont les régularités que l'on peut observer dans les données empiriques. Or, si on ne se permet pas de faire appel à des interprétations individuelles parce que l'on estime que les perceptions peuvent être biaisées, nous arrivons assez facilement à deux conséquences.

²²⁵ HASLANGER, S., « Objectivity, Epistemic Objectification, and Oppression », *op. cit.*

²²⁶ *Ibid.*

²²⁷ *Ibid.*

D'abord si l'on observe une régularité robuste (dans le sens d'une régularité qui s'observe très fréquemment) et que l'on ne prend pas en compte le contexte de cette régularité parce que cela mènerait au risque d'influencer les résultats avec des interprétations personnelles, on arrive vite dans un essentialisme. Lorsque l'on adhère à l'objectivité comme *view from nowhere*, le contexte est en effet perçu comme un élément qui n'est pas seulement empirique et donc qui peut induire des valeurs, des perceptions individuelles, des interprétations. Pour cette raison, le contexte est donc non pertinent pour construire des connaissances, il ne faut pas le prendre en compte. C'est l'idée derrière l'adéquation empirique de Kuhn, il ne faut garder que l'élément étudié et abandonner son contexte au risque de perdre en objectivité²²⁸. Or, si l'on ne prend pas en considération le contexte, il est très facile d'identifier des régularités comme étant essentielles et naturelles. Si un phénomène se déroule toujours de telle manière alors, cela doit faire partie de l'essence du phénomène de se dérouler comme cela. Pour reprendre l'exemple de la place des femmes en sciences : « s'il y a très peu de femmes en sciences et que celles qui y parviennent restent cantonnées à des rôles hiérarchiquement moins élevés, c'est dans la nature des femmes de ne pas être bonnes en sciences ». La première conséquence au fait de viser une objectivité *view from nowhere* est donc une conséquence essentialiste.

La seconde conséquence est une conséquence normative. Les régularités robustes sont des régularités qui s'observent dans des conditions normales. La notion de « normal » est une notion complexe dont les limites sont floues et surtout qui peut être comprise dans deux sens. Des conditions normales peuvent être des conditions qui sont statistiquement fréquentes, qui arrivent le plus fréquemment. En parlant de conditions normales, on peut aussi faire référence à un sens normatif de la normalité. Ce qui est normal est alors ce qui doit être, ce qui est censé se passer. Ce qu'est précisément un ensemble de conditions normales dépend de l'objet étudié, mais dans tous les cas, cet ensemble peut être soit statistique soit normatif. Le problème de l'objectivité *view from nowhere* est que, en ne prenant que très peu en compte le contexte et les influences qu'il peut avoir sur l'objet, les deux sens de normalité se fondent l'un dans l'autre. Ce qui est statistiquement le plus courant est jugé comme étant essentiel et donc comme ce qui *doit* arriver²²⁹. Les choses, lorsqu'elles sont dans des conditions favorables ou normales, *doivent* exprimer leur nature. Avec notre exemple des femmes en sciences, les conditions actuelles sont considérées comme les conditions normales, le fait que normalement (au sens statistique) les femmes sont exclues des sciences est donc

²²⁸ LONGINO, H., « Gender, Politics, and the Theoretical Virtues », *art. cit.*

²²⁹ HASLANGER, S., « Objectivity, Epistemic Objectification, and Oppression », *art. cit.*

également normal (au sens normatif) parce qu'elles exprimeraient dans ces conditions leur essence, leur nature.

Le problème évident aux conséquences essentialistes et normatives est qu'en ne prenant pas en compte le concept, on ne rend pas compte du fait que la normalité statistique peut être causée par des conditions contingentes qui relèvent du social, du politique, du culturel²³⁰. Par souci d'objectivité on détermine que l'absence de femmes en sciences est causée par le fait que c'est dans leur nature d'être moins rationnelles et que c'est normal que cela s'exprime par leur absence en science, mais on ne prend pas en compte le fait que les conditions dites normales sont influencées par le sexisme institutionnalisé. L'objectivité *view from nowhere*, en rendant naturels des éléments qui ne le sont pas forcément, renforce les statu quo et les hiérarchies du monde social sont rendues naturelles. Le modèle classique est construit en déterminant le statut d'un sujet de connaissance en fonction des présupposés sociaux qui lui sont associés et l'objectivité empêche la remise en question de ce modèle classique. L'objectivité joue donc un rôle fondamental dans le cercle vicieux entre les injustices sociales et les injustices épistémiques en permettant de rendre naturels des éléments du monde social²³¹.

Nous pourrions nous dire que le problème là n'est pas le sens de l'objectivité, mais le fait d'avoir considéré comme objectif quelque chose qui ne l'est pas. Le problème serait donc l'utilisation qui est faite de l'objectivité *view from nowhere*, non pas l'objectivité *view from nowhere* elle-même. Ce n'est pas complètement faux, mais, comme l'a souligné Harding, l'objectivité *view from nowhere* n'est pas suffisante pour se prémunir de sa mauvaise utilisation²³². Nous pouvons changer l'utilisation que nous faisons de l'objectivité et requestionner ce qu'on a longtemps considéré comme naturel et qui ne l'est en réalité pas. Le problème est que l'objectivité n'est pas un garde-fou fiable contre le fait de, à nouveau, rendre naturel des éléments sociaux. En ne prenant pas en compte les éléments contextuels, l'objectivité *view from nowhere* ne peut fournir aucune garantie que ce qu'on considère comme naturel n'est pas contextuel ou que ce qu'on considère comme contextuel n'est pas naturel. Surtout que ce qui est contextuel n'est pas considéré, ce qui implique qu'on peut considérer des éléments inutiles ou déconsidérer des éléments utiles. En prenant en compte tous les éléments comme également pertinents, donc en repensant l'objectivité, nous avons l'assurance qu'un élément jugé à tort comme naturel ou contextuel pourra être réanalysé et à

²³⁰ *Ibid.*

²³¹ *Ibid.*

²³² HARDING, S. G., « Rethinking Standpoint Epistemology: What is "Strong Objectivity"? », *art. cit.*

nouveau critiqué. C'est pour cette raison que nous pouvons dire que c'est l'objectivité *view from nowhere* en elle-même et non pas seulement l'utilisation qu'on en fait qui joue un rôle dans le cercle vicieux entre injustice sociale et épistémique.

De plus, l'objectivité permet aussi de justifier les injustices épistémiques : « pourquoi accorder autant de crédit aux dires d'une femme scientifique puisqu'elles sont naturellement moins douées en science que les hommes ? ». Ce phénomène est appelé par Haslanger, **objectification épistémique**²³³, le fait d'essentialiser les faiblesses épistémiques d'un groupe marginalisé pour discréditer d'avance tout le contenu épistémique produit par ce groupe. Cette objectification peut passer par plusieurs moyens : rendre invisible les éléments explicatifs contextuels pour ne pas devoir prendre en compte les manquements épistémiques, affirmer que le statu quo est l'ordre naturel des choses pour convaincre que tout le monde est à sa place, priver les groupes marginalisés de leur subjectivité et de leur autonomie en systématisant les injustices épistémiques, considérer que ce qui est minoritaire est anormal pour refuser la crédibilité épistémique aux personnes marginalisées.

L'objectivité est donc, pour Haslanger, problématique en elle-même parce qu'elle implique des processus d'objectification et d'effacement de la situation épistémique et que cela maintient, voire renforce une hiérarchisation et des dynamiques de domination au niveau social et surtout épistémique²³⁴. Pour elle, et en cela elle s'accorde avec les épistémologies féministes, il faut donc se débarrasser de cette vision de l'objectivité comme *view from nowhere* et reconstruire une objectivité qui prend en compte les éléments contextuels. De plus, et c'est ce qui la rapproche plus de Harding que de Longino, pour atteindre une certaine justice épistémique et favoriser la définition d'un modèle épistémique meilleur, il faut aussi prendre en compte la situation épistémique. Cette situation est en effet une partie importante des éléments contextuels, mais surtout, c'est ce qui permet de comprendre et de lutter contre les structures hiérarchiques qui favorisent une science (ou une production de connaissances) épistémiquement injuste. Pour sortir du cercle vicieux entre structure hiérarchique sociale et structure hiérarchique épistémique et pour construire un modèle scientifique plus juste, mais aussi permettant la création de meilleures connaissances, la situation épistémique est nécessaire.

²³³ HASLANGER, S., « Objectivity, Epistemic Objectification, and Oppression », *art. cit.*

²³⁴ *Ibid.*

La science face à la situation épistémique

L'objectivité a besoin de prendre en compte la situation épistémique si on veut s'en servir comme d'un idéal pour la science, car sinon, elle aide à produire une science injuste et inégale. Le fait d'encourager les injustices épistémiques favorise également la création de savoirs orientés par les personnes qui ont la possibilité d'accéder à la connaissance. Si l'on veut, et c'est vers cela que tendent les épistémologues féministes, créer une science qui est inclusive et juste, qui prend en compte tous les groupes sociaux, même ceux qui sont socialement marginalisés, il est nécessaire de prendre en compte la situation sociale. La situation sociale rend visible ce que l'objectivité *view from nowhere* invisibilise : les inégalités en matière de production de savoirs et d'accès à ces savoirs.

Comme l'objectivité est un idéal qui est surtout important pour la science, il peut sembler important de s'intéresser spécifiquement aux institutions scientifiques. La violence et les injustices épistémiques dont nous avons parlé peuvent avoir lieu dans toute situation impliquant l'utilisation et/ou le partage de connaissances. Les institutions scientifiques peuvent évidemment causer ce genre de situation. Mais la science est, comme nous l'avons déjà évoqué, une institution qui a un statut particulier. Parce qu'elle est une institution dominante qui possède un certain pouvoir, il peut y avoir des conséquences importantes sur la manière dont la société fonctionne²³⁵. Pour cette raison, nous jugeons intéressant de présenter des problématiques liées aux situations épistémiques, mais dans un contexte spécifiquement scientifique.

Tout d'abord, nous l'avons déjà dit à plusieurs reprises, mais il est important de rappeler le rôle particulier de la science par rapport à la société. Cette institution est considérée comme supérieure, plus fiable lorsqu'il est question de produire des connaissances. La science possède donc un statut reconnu par la société (principalement la société occidentale), ce qui lui permet d'avoir un pouvoir d'influence plus important que d'autres institutions moins reconnues comme des institutions religieuses²³⁶. Grâce à son statut d'institution privilégiée, les membres qui la composent, c'est-à-dire ceux que l'on peut appeler les scientifiques, acquièrent eux aussi un statut privilégié. Ce statut permet de se voir octroyer d'avance une crédibilité épistémique importante. Être un scientifique est un statut épistémique largement reconnu et en cela, un avantage non négligeable et une potentielle protection contre le fait de vivre des injustices épistémiques. En effet, être un scientifique est associé à la capacité d'être objectif. La science a comme idéal l'objectivité, et c'est pour ça qu'elle

²³⁵ GRASSWICK, H., « Epistemic Injustice in Science », *art. cit.*

²³⁶ Cette affirmation vaut surtout pour un contexte occidental, contexte qui nous intéresse ici.

est valorisée, si l'on a réussi à accéder à cette institution c'est qu'on a les capacités d'être objectif. Il est important à préciser que ce qui est valorisé avant tout c'est l'objectivité, la capacité à atteindre ou s'approcher de cet idéal. La science est, pour l'instant, considérée comme le meilleur moyen d'y arriver, mais ce qui prime c'est l'objectivité. La science est valorisée surtout en tant que moyen d'arriver à la fin qu'est l'objectivité. Cette affirmation, bien que largement partagée en philosophie, mais surtout en sociologie des sciences, est rarement remise en doute, elle est une prémisse, bien souvent inconsciente, et il est admis qu'elle va de soi. On retrouve cette affirmation dans des phrases comme « [...] l'idéal d'objectivité dont la science s'attribuera progressivement le monopole »²³⁷, « [l'idéal d'objectivité] n'en demeure pas moins la pierre angulaire de la démarche scientifique »²³⁸, « La science a obtenu la place privilégiée qu'elle occupe dans notre société parce qu'elle était en mesure de fournir des connaissances objectives. »²³⁹, « Selon la conception la plus courante, la science tend essentiellement à se définir par sa dimension d'objectivité [...] »²⁴⁰. La majorité de ces citations proviennent du tout début des articles ou des parties dans lesquelles elles se trouvent, l'idée que la science est importante parce qu'elle est soutenue par l'objectivité qui est elle-même fondamentale est une prémisse à partir de laquelle on construit, elle n'est que peu remise en question.

Cependant, dans une société hiérarchisée comme la nôtre, il est plus difficile pour les personnes marginalisées d'avoir accès à un certain nombre de choses, en ce compris une éducation de qualité, des emplois à fortes responsabilités,...²⁴¹ Comme la science est une institution jugée prestigieuse, il peut donc être plus difficile pour les personnes marginalisées d'y avoir accès. La majorité des personnes qui ont accès à ce statut de sujet de science sont donc des personnes qui sont en majorité déjà socialement favorisées.

En suivant la logique essentialiste induite par l'objectivité, si être scientifique c'est être objectif, mais qu'une minorité dominante a accès à la science, nous arrivons assez vite à la conclusion que les personnes marginalisées ne sont pas ou moins capables d'objectivité. C'est pour cette raison qu'il est indispensable de prendre en compte la

²³⁷ VERMERSCH, D., « De l'objectivation scientifique à la recherche finalisée, quels enjeux éthiques ? », in *Natures Sciences Sociétés*, XVII, n°2 (2008), pp. 159-164.

²³⁸ VERMERSCH, D., « De l'objectivation scientifique à la recherche finalisée, quels enjeux éthiques ? », *art. cit.*

²³⁹ Il s'agit d'ailleurs ici de la toute première phrase de l'introduction d'un texte portant sur l'objectivité en science, cela est affirmé comme prémisse à tout l'article. FELDMAN, J., « Objectivité et subjectivité en science. Quelques aperçus », in *Histoire, philosophie et sociologie des sciences*, XL, n°124 (2002), pp.85-130.

²⁴⁰ Encore une fois, cette phrase est la toute première de l'article dont elle provient. COELHO, M., « Kuhn et le problème de l'objectivité », in *Archives de Philosophie*, LXVI, n°3 (2003), pp. 449-461.

²⁴¹ HARDING, S. G., « Standpoint Theories: Productively Controversial. », *art. cit.*

situation à la fois sociale et épistémique lorsque l'on s'intéresse à la science. Cela permet de prendre en compte le fait que tout le monde n'a pas les mêmes chances d'accéder aux mêmes postes. Il est d'autant plus pertinent dans ce cas de dépasser le point de vue individualiste proposé par Fricker. Ce sont des communautés qui ont accès ou pas accès à la science : les hommes sont jugés rationnels alors que les femmes sont jugées irrationnelles, les personnes blanches sont jugées plus compétentes que les personnes racisées. La création de preuves scientifiques, de méthodologies scientifiques, de pratiques scientifiques se déroule après avoir exclu un certain nombre de communautés. La science crée donc une communauté particulière d'individus qui sont considérés comme rationnels, en opposition avec le reste de la société²⁴².

L'archétype du scientifique est donc un individu déjà socialement privilégié qui acquière un privilège épistémique d'autant plus important. Or, suivant l'idéal de l'objectivité *view from nowhere*, il est non pertinent de prendre en compte des éléments contextuels, et donc il devrait être non pertinent de prendre en compte ce jeu de pouvoir qui a guidé la création de la communauté scientifique. Pourtant, ce jeu de pouvoir empêche la création de connaissances objectives, il y a d'ailleurs fort à parier que les défenseurs de l'objectivité *view from nowhere* soient d'accord avec cette affirmation. Mais en posant l'idée que les éléments contextuels sont non pertinents, l'objectivité *view from nowhere* empêche la création d'outils pour analyser et comprendre la manière dont des éléments contextuels influencent effectivement la science, et donc n'est pas capable de lutter contre la présence de biais induits par ces éléments contextuels. L'objectivité *view from nowhere* pourrait être favorable au fait de comprendre, pour éliminer, les dynamiques de pouvoir en place dans la science, mais en rejetant toutes les influences contextuelles, elle ne permet pas de comprendre correctement et entièrement les enjeux que représentent ces éléments et influences contextuelles. Elle est un idéal sans garantie de résultat, ce qui est problématique lorsque le but poursuivi par la science est justement de construire des connaissances fiables et objectives.

Selon cette logique, la science est faite par n'importe qui ayant les capacités d'être (au moins) rationnel et objectif, et ce qui concerne les décisions des objets de recherche ainsi que les utilisations qui en seront faites ne sont pas du domaine scientifique. Toute la question des jeux de pouvoir au sein de la science est considérée comme en dehors de la science. Cette vision de la science est idéaliste, même si l'on peut reconnaître un statut particulier à la science (notamment en raison de son efficacité historiquement prouvée), la science est une institution qui s'inscrit dans des dynamiques de pouvoir

²⁴² McHUGH, N. A., « Epistemic Communities and Institutions », *art. cit.*

et ces dynamiques façonnent la manière dont la science se fait et le type de connaissance produit. En ne reconnaissant que certaines communautés comme de véritables sujets épistémiques²⁴³, la science ne considère que les standards reconnus par ces communautés et les savoirs produits sont ceux qui sont jugés utiles/pertinents/importants/intéressants par ces mêmes communautés dominantes. Cette logique, induite entre autres par l'objectivité *view from nowhere*, empêche la production de savoirs produits par et pour tout le monde. Des savoirs et des paroles marginalisés sont niés au profit de la science et des dominants²⁴⁴.

La science en raison de la manière dont se construit sa communauté est donc problématique, parce qu'une communauté composée en majorité de personnes dominantes aura tendance à commettre beaucoup d'injustices épistémiques, surtout testimoniales et participatives, envers les personnes dominées qui arriveraient à intégrer la communauté. L'effet Matilda, déjà évoqué auparavant, le fait de minimiser le crédit des femmes scientifiques en faveur de leurs homologues masculins²⁴⁵, en est un exemple. Partir du principe qu'une femme n'est pas ou moins capable qu'un homme de produire des connaissances de qualité en raison du fait qu'elle est une femme c'est commettre une injustice testimoniale et/ou participative. Cet effet serait beaucoup moins fréquent si les communautés étaient paritaires parce qu'il serait alors généralement admis que les femmes sont tout autant des sujets épistémiques valables que les hommes²⁴⁶.

Il y a donc un problème d'injustice épistémique au sein des communautés scientifiques, mais il faut aussi prendre en compte les conséquences que ce système peut avoir sur la société. Nous l'avons assez répété, la science et les scientifiques possèdent un pouvoir (notamment politique) très important. Le fait d'avoir une communauté composée de dominants conditionne la manière dont la science va interagir avec la société et est encore la cause d'injustices épistémiques. Les exemples d'injustice épistémique que nous avons traités jusqu'ici concernaient des victimes qui étaient des participants à la production de connaissance. Lorsque nous nous intéressons à la manière dont la science influence la société, les personnes qui peuvent être victimes d'injustices épistémiques peuvent être des producteurs de connaissances (par exemple dans l'effet Matilda), mais aussi et surtout des receveurs de connaissance, des personnes à qui les connaissances doivent être transmises.

²⁴³ McHUGH, N. A., « Epistemic Communities and Institutions », *art. cit.*

²⁴⁴ *Ibid.*

²⁴⁵ ROPERT, P., « L'effet Matilda, ou les découvertes oubliées des femmes scientifiques », *art. cit.*

²⁴⁶ Nous prenons ici comme exemple les femmes en raison de notre approche féministe, mais cela vaut aussi pour toutes les autres communautés marginalisées.

Les injustices épistémiques envers les receveurs de connaissance ne sont pas des conséquences directes de la logique de domination engrangée par l'objectivité *view from nowhere* mais elles sont très certainement des freins à tout changement. Indépendamment du fait que les scientifiques sont des gens qui ont au préalable des privilèges, devenir scientifique, nous l'avons dit, c'est accéder à un statut épistémique privilégié. Un scientifique et une personne non scientifique sont dans une relation asymétrique où l'un possède une sorte de pouvoir sur l'autre, il y a asymétrie dans la relation parce qu'il y a asymétrie dans les connaissances et dans les expériences²⁴⁷. Cette relation implique donc nécessairement une logique de dominant/dominé, parce qu'il y a toujours celui qui sait et celui qui ne sait pas²⁴⁸ et normalement aussi une sorte de confiance à priori du non-scientifique envers le ou la scientifique. Cette confiance est ce qui permet au receveur d'avoir accès à des connaissances de qualité parce qu'en accordant sa confiance à un ou une scientifique, le receveur va prendre au sérieux et juger crédible ce que le ou la scientifique lui dira. Pour cela, il est d'abord nécessaire que le receveur ait eu accès à une éducation aux sciences et à l'esprit critique de qualité, ce qui n'est pas le cas pour certaines communautés marginalisées. Le problème que nous voulons pointer ici est que, parce qu'elles sont discriminées par rapport à l'accès aux sciences et qu'elles n'ont pas les outils suffisants, de nombreuses communautés ont tendance à s'écarter de la science et à perdre cette confiance à priori qui lui est généralement accordée.

On pourrait croire de prime abord que la perte de confiance est une injustice envers le ou la scientifique, qui ne se voit pas accorder le statut épistémique qui lui est dû. Cependant, comme nous sommes dans une logique de dominant/dominé, la personne lésée sera le receveur. En effet, la perte de l'accès à des connaissances de qualité empêche la personne ou la communauté d'accéder à un rôle de sujet épistémique à part entière. La personne ou la communauté ne peut pas développer des outils épistémiques suffisamment bien établis pour prendre son autonomie et de se constituer sujet épistémique comme les autres, elle ne peut pas lutter contre le statut dominant de la science²⁴⁹.

²⁴⁷ CAREL, H., KIDD, I. J., « Epistemic injustice in medicine and healthcare », in KIDD, I. J., MEDINA, J., POHLHAUS, G. (éds.) *The Routledge Handbook of Epistemic Injustice*, New York, Routledge, 2017, pp. 336-346.

²⁴⁸ Il serait probablement possible de construire une relation dans laquelle la relation dominant/dominé est moins importante, mais cette relation est intrinsèquement teintée de relation de pouvoir. Sur le sujet (particulièrement orienté sur les relations patient/médecin), voir CAREL, H., KIDD, I. J., « Epistemic injustice in medicine and healthcare », *art. cit.* Pour un exemple de nouvelles conceptions d'une relation avec des enjeux épistémiques (encore une fois patient/médecin), voir PIERRON, J.-P., « Une nouvelle figure du patient ? Les transformations contemporaines de la relation de soins », in *Sciences sociales et santé*, XXV, n°2 (2007), pp. 43-66.

²⁴⁹ McHUGH, N. A., « Epistemic Communities and Institutions », *art. cit.*

De plus, certaines communautés ont été non seulement délaissées, mais également mal traitées (ou maltraitées) par la science, ce qui rend d'autant plus difficile l'établissement d'un lien de confiance²⁵⁰. Dans certains cas, la science a contribué passivement ou activement à l'oppression d'une communauté. Cette communauté a donc des raisons factuelles de ne pas accorder sa confiance à la science. Pour une contribution passive, nous pouvons prendre tous les exemples de sexisme en science dont nous avons parlé : les recherches scientifiques sexistes ont contribué à installer le fait que les femmes étaient moins dignes d'intérêt, plus passives. Parfois, la science a activement opprimé des communautés, c'est par exemple le cas de nombreuses communautés de peuples racisés et/ou colonisés qui ont été utilisés par la science de manière maltraitante. Un des exemples les plus connus est celui de l'étude de Tuskegee sur la syphilis²⁵¹. Dans cette étude, près de 200 hommes noirs porteurs de la syphilis ont servi à étudier l'avancée de la maladie pendant 40 ans. Cette étude a continué après qu'un traitement contre la syphilis ait été inventé, et les chercheurs ont caché cette information aux participants de l'étude. Cet exemple témoigne évidemment de gros manquements éthiques, mais ce qui nous intéresse ici est qu'il donne également une raison valable à une communauté de perdre la confiance qu'elle accordait à la science. Si la science cache sciemment des informations et qu'elle n'est pas là pour aider, il peut être jugé légitime de ne plus lui accorder de crédit, surtout s'il n'y a pas de preuve que cette institution a opéré des changements²⁵².

Ces mauvais traitements et ces preuves que la science peut participer à l'oppression sociale d'un groupe sont un problème car en ne faisant plus confiance à la science, ce sont les receveurs (les communautés marginalisées) qui vont être le plus lésés. Grâce à son statut dominant, la science ne perd pas grand-chose à perdre la confiance de groupes marginalisés, elle préserve son statut d'institution principale productrice de connaissance²⁵³. En revanche, les communautés marginalisées, en retirant leur

²⁵⁰ GRASSWICK, H., « Epistemic Injustice in Science », *art. cit.*

²⁵¹ DE THIER, V., « Il y a 50 ans, le scandale Tuskegee. Ou lorsque les populations noires d'Alabama servaient de cobaye pour une étude sur la syphilis », in *RTBF* (rubrique « Monde »), URL = <https://rtbf.be/article/il-y-a-50-ans-le-scandale-tuskegee-ou-lorsque-les-populations-noires-dalabama-servaient-de-cobaye-pour-une-etude-sur-la-syphilis-11037483>, mis en ligne le 26 juillet 2022, consulté le 25/04/2024.

²⁵² GRASSWICK, H., « Epistemic Injustice in Science », *art. cit.*

²⁵³ La question de la confiance accordée à la science est une question complexe, qui peut dépendre de critères culturels ou géographiques,... mais aussi en fonction de l'évolution de la société. Par exemple, depuis la crise du COVID-19, la question de la confiance envers la science (même de communautés non marginalisées) inquiète. Certaines études semblent indiquer que ce qui diminue la confiance envers les institutions scientifiques est principalement les liens qu'elles entretiennent avec la politique. Il semblerait donc qu'il faille faire une différence entre la confiance accordée à la scientificité et celle accordée aux différentes institutions scientifiques. Voir ROUBAN, L., « La défiance de la science n'est qu'une traduction du malaise démocratique », in *La Revue de l'Institut Polytechnique de Paris* (coll.

confiance envers la science, perdent aussi leur accès à des connaissances de qualité, ainsi que l'envie de rejoindre cette institution et donc la possibilité de récupérer une place de sujet épistémique²⁵⁴. Encore une fois, la marginalisation sociale et politique de certaines communautés se répercute dans les sciences et cause des injustices épistémiques.

Le lien de confiance entre un producteur de connaissances et un receveur doit donc être particulièrement surveillé car il s'agit d'un lien fragile, mais qui peut permettre ou empêcher l'inclusion du receveur en tant que sujet de science. En général, la confiance est le nœud de beaucoup de problèmes d'injustice épistémique. Lorsque l'on fait partie d'une minorité marginalisée, il faut avoir confiance en soi et en sa capacité à accéder à un statut épistémique pour ne pas se laisser faire face aux injustices épistémiques. Sans cette confiance en soi, le risque est de reproduire ce qui est attendu de nous²⁵⁵ : une femme aura tendance à sous-performer si elle a intériorisé le fait qu'elle n'est pas un sujet épistémique sérieux. Avoir confiance en soi et avoir confiance en ses capacités est aussi une manière d'éviter l'autosabotage. Il faut également avoir confiance envers les autres lorsque l'on fait partie de la communauté scientifique pour ne pas commettre d'injustice épistémique. Et il faut avoir confiance envers les pratiques et institutions scientifiques afin de pouvoir faire partie de ces institutions et arriver à poser un regard critique sur les connaissances produites. Sans ces confiances, il y a de fortes chances de se faire exclure de la communauté scientifique²⁵⁶.

Cependant, la confiance dépend de la communauté dont chacun fait partie, la confiance dans un domaine épistémique est donc *située*, elle dépend de la situation (sociale, culturelle, politique, épistémique) de chacun. Si l'on veut encourager une communauté scientifique diversifiée, afin de lutter contre les logiques de domination induites par l'idéal d'objectivité *view from nowhere*, il faut prendre en compte la situation (notamment épistémique) pour comprendre comment les communautés se situent par rapport à la science. Sans cela, nous restons bloqués dans ce qui est appelé une épistémologie de l'ignorance²⁵⁷, un système dans lequel les dominants sont les seuls à produire des connaissances reconnues et peuvent préserver les statu quo les logiques de dominations. Cela est permis parce que l'ignorance du contexte, de la situation épistémique sont institués comme des gages de qualités (car cela permet d'atteindre

« Société ») [en ligne], URL = <https://www.polytechnique-insights.com/tribunes/societe/la-defiance-de-la-science-nest-quune-traduction-du-malaise-democratique/>, publié le 9 février 2022, consulté le 01/05/2024.

²⁵⁴ GRASSWICK, H., « Epistemic Injustice in Science », *art. cit.*

²⁵⁵ SAUL, J., « Implicit Bias, Stereotype Threat, and Epistemic Injustice », *art. cit.*

²⁵⁶ TUANA, N., « Feminist Epistemology: The Subject of Knowledge », *art. cit.*

²⁵⁷ *Ibid.*

l'objectivité). Pour sortir de ce système où l'ignorance des dominations est entretenue, il faut parvenir à mettre en place de la réflexivité et des critiques sur la manière dont la science produit des savoirs. Pour atteindre cet objectif, il *faut* prendre en compte la situation épistémique de chacun et chacune dès les premiers instants puis tout au long de l'entreprise scientifique. Il *faut* pouvoir comprendre comment chaque producteur de savoir se situe par rapport au savoir, par rapport aux hiérarchies sociales, par rapport à la science.

Il existe des stratégies pour faire face à la violence et aux injustices épistémiques, certaines qui sont d'ailleurs les mêmes que les stratégies pour construire une science féministe proposées par Harding ou Longino.

D'abord encourager la diversité au sein des institutions de savoirs, particulièrement de la science, mais avant tout une diversité qui est consciente d'elle-même et des situations de chacun. Une diversité telle que présentée par Longino, donc une diversité qui vise simplement à confronter les points de vue ne suffit pas. Il faut une diversité où chacune de ses composantes est consciente de sa situation épistémique et sociale, de celle des autres, et de la manière dont ces situations peuvent être utiles pour construire des savoirs nouveaux, des critiques constructives, une diversité beaucoup plus proche de ce qui est défendu par Harding.

Ensuite, plusieurs stratégies concernent principalement ou uniquement les communautés marginalisées. Il faut pour cela dépasser le problème des injustices épistémiques tel que présenté par Fricker. En effet, Fricker parle assez peu de stratégies de résistance, et il pourrait apparaître que, pour elle, l'injustice épistémique est une fin dont il est impossible de sortir et qui condamne des communautés dans des positions de dominés pour toujours²⁵⁸. De nombreux auteurs comme Du Bois, McHugh, Collins, Tuana²⁵⁹ exposent des stratégies de résistance qui sont déjà ou qui peuvent être mises en place par des communautés marginalisées pour revendiquer le fait de les reconnaître comme des sujets épistémiques : utiliser des émotions telles que la colère pour encourager à créer des émotions nouvelles, utiliser l'ignorance pour orienter le regard des dominants vers des zones de connaissance déconsidérées (un peu à la manière de la maïeutique de Socrate), critiquer les biais et les préjugés qui transparaissent dans les connaissances²⁶⁰, ou même envisager de construire un système de production de

²⁵⁸ McHUGH, N. A., « Epistemic Communities and Institutions », *art. cit.*

²⁵⁹ TUANA, N., « Feminist Epistemology: The Subject of Knowledge », *art. cit.* ; McHUGH, N. A., « Epistemic Communities and Institutions », *art. cit.*

²⁶⁰ Le problème est après d'arriver à faire reconnaître sa critique comme une critique sérieuse, cette stratégie demande donc peut-être déjà d'être un minimum considéré dans les institutions.

connaissance parallèle en refusant de communiquer avec les dominants, en établissant de nouvelles normes et pratiques scientifiques.

Enfin, si l'on veut arriver à construire un ensemble de connaissances plus diverses, plus inclusives, ainsi qu'une science plus juste épistémiquement, il faut opérer de gros changements dans les institutions de connaissance et de pouvoir, pas seulement apporter une diversité. Les logiques de domination qui structurent la société structurent également la science, en passant notamment par des idéaux tels que l'objectivité *view from nowhere*. Si l'on veut éviter cela, il faut critiquer et questionner en profondeur les idéaux qui guident la science et la société pour les faire évoluer vers des idéaux qui ne permettent pas de hiérarchie.

Les éléments importants pour construire une science féministe

En se basant sur ce que nous venons de parcourir, il semblerait que la situation épistémique ait une valeur intrinsèque et pas seulement instrumentale. Il est évidemment important d'avoir de la diversité au sein des institutions de production de savoir si l'on veut pouvoir critiquer les pratiques, les méthodes et les idéaux scientifiques, mais cette diversité est d'autant plus pertinente lorsqu'elle est à la fois réellement hétéroclite et consciente d'elle-même. Hétéroclite est à comprendre ici dans le sens où sont incluses des personnes ayant des situations épistémiques et sociales très différentes, afin d'avoir une représentation à la fois de personnes dominantes, mais aussi et surtout de personnes dominées. Une diversité consciente d'elle-même est une diversité où chacun des membres de l'institution est conscient de sa propre situation épistémique et de celle des autres. Cela a pour but de reconnaître les hiérarchies et relations de pouvoir qui ont normalement lieu (au sens statistique) afin de pouvoir éviter de les reproduire. Pour atteindre ce type de diversité qui est réellement efficace et qui pourrait véritablement avoir un impact sur le type de savoirs produits, un impact qui n'est pas seulement éthique, il faut donc que la situation épistémique, tout comme la situation sociale, devienne un élément scientifiquement pertinent pour tous et qu'elle soit donc prise au sérieux au même titre que d'autres données empiriques lorsque des recherches scientifiques sont effectuées.

Le but poursuivi lors de ce chapitre était de déterminer si la situation épistémique était un élément pertinent à prendre en compte pour construire une science plus féministe, plus critique d'elle-même, qui permet de produire des savoirs de meilleure qualité et plus équitables. Comme il nous semble que la situation épistémique soit effectivement pertinente et utile, pour reprendre les deux épistémologies féministes présentées dans le chapitre précédent, notre préférence va aux *feminist standpoint theories*. En effet, ces théories permettent d'aller plus loin dans leur critique en démontrant comment les

dynamiques de pouvoir ont un impact épistémique réel qu'il est important de mettre en lumière pour éviter de les reproduire. Cela n'implique pas que la position de Longino soit complètement à rejeter. Comme nous l'avons dit précédemment, les deux positions sont relativement proches, il y a donc du bon à tirer dans les deux positions présentées, mais ces deux positions, à la fois leurs différences et leurs ressemblances nous permettent de comprendre ce que doit prendre en considération une épistémologie féministe qui se veut critique de la manière dont la science ou la production de savoir se fait dans l'état actuel des choses.

La raison principale qui nous a menés à préférer les *feminist standpoint theories* est essentiellement l'idée de situation épistémique développée dans ce chapitre. En revanche, nous tenons à rappeler que notre intérêt à développer et comparer des épistémologies féministes est d'abord lié au fait de comprendre les composantes principales nécessaires à l'élaboration d'une telle épistémologie. Notre préférence va aux *feminist standpoint theories* parce qu'elles prennent mieux en compte les situations épistémiques et la manière dont celles-ci sont des composantes essentielles de la production de savoir. Pour autant, cela n'implique pas que les approches empiristes comme celles de Longino soient dénuées d'intérêt. L'empirisme féministe naïf des débuts avait de grosses lacunes, comme l'a montré Harding²⁶¹, notamment une incapacité à proposer des perspectives réellement nouvelles, mais Longino va plus loin que cet empirisme naïf et propose une théorie solide qui convainc de nombreuses personnes. Malgré le fait que nous indiquons une préférence pour les *feminist standpoint theories*, l'empirisme contextuel apporte des outils pertinents, principalement les caractéristiques nécessaires à l'élaboration d'un criticisme qui a un pouvoir réellement transformatif. Ce criticisme transformatif a aussi une grande qualité soulignée par des défenseurs de l'empirisme féministe par rapport aux *standpoint theories* : il évite les problèmes de perspective introduits par le privilège épistémique. En effet, défendre le fait que certaines situations soient privilégiées, cela implique qu'il faille un point de vue extérieur qui détermine que telle ou telle position soit supérieure. Or, cela rentre en contradiction avec l'idée que tout savoir et toute perspective soit situé²⁶². Le criticisme transformatif ne demande pas de favoriser une situation épistémique par rapport à une autre. Les défenseurs de l'empirisme féministe prétendent qu'il ne faut pas s'attarder à savoir quelle situation épistémique est préférable épistémologiquement, mais bien à comprendre comment différentes

²⁶¹ HARDING, S. G., « Rethinking Standpoint Epistemology: What is "Strong Objectivity"? », *art. cit.*

²⁶² FLORES ESPINOLA, A., « Subjectivité et connaissance : réflexions sur les épistémologies du "point de vue" », *art. cit.*

situations épistémiques s'expriment et surtout comment le fait qu'elles interagissent produit de meilleures connaissances²⁶³.

Nous pensons qu'il est difficile de penser que des épistémologues féministes adeptes des *feminist standpoint theories* soient fondamentalement contraires à cet objectif de produire de meilleures connaissances en confrontant des situations épistémiques et des subjectivités. Particulièrement, depuis l'approche intersectionnelle de Harding, les *standpoint theories* évitent de plus en plus de construire et de justifier un sujet féminin ou marginalisé comme essentiellement supérieur. D'après notre analyse, Harding est même explicitement favorable à une idée de confrontation d'une diversité de points de vue, sans favoriser une prévalence d'une position par rapport à d'autres, mais bien d'utiliser les différents groupes marginaux pour apporter d'autres regards et de nouvelles critiques, sans s'imposer comme nouveaux dominants²⁶⁴. Considérer sérieusement et confronter différents standards et différentes conceptions de la production des savoirs comme cela est proposé par Sandra Harding est très différent de déterminer un nouveau sujet qui est, d'un point de vue extérieur, supérieur à d'autres, ce qui est reproché aux *standpoint theories* par des défenseurs de Longino et de l'empirisme féministe.

Nous pouvons malgré tout reconnaître que les théories empiristes féministes telles que celle de Longino ont un avantage de simplicité, ils demandent une analyse moins importante de la question de la situation épistémique, et nous avons vu que cette analyse peut être complexe parce qu'elle demande une prise de conscience de nombreuses dynamiques, à la fois épistémiques et sociales. Cependant, nous croyons qu'une telle analyse, bien que fastidieuse, soit réellement un atout important pour construire une science féministe, c'est la raison pour laquelle nous préférons les approches *feminist standpoint theory*, ce qui ne nous empêche nullement de reconnaître la portée et les avantages de l'empirisme contextuel de Longino.

L'élément que nous pourrions considérer comme le plus important apporté par les épistémologies féministes est l'accent mis sur la prise en compte d'éléments qui ne sont pas seulement ou pas entièrement empiriques. À la fois chez Longino et chez Harding et les *standpoint theories*, une grosse partie du travail consiste à revaloriser l'apport d'éléments contextuels à la production de savoir. Que ce soient les valeurs, la situation épistémique et sociale, les motivations politiques, tous ces éléments (regroupés sous le nom *présuppositions d'arrière-plan* chez Longino²⁶⁵) exercent une influence importante sur le type de connaissance produit, sur la manière dont ces

²⁶³ *Ibid.*

²⁶⁴ HARDING, S. G., « Rethinking Standpoint Epistemology: What is "Strong Objectivity"? », *art. cit.*

²⁶⁵ LONGINO, H., *Science as Social Knowledge. Values and Objectivity in Scientific Inquiry*, *op. cit.*

connaissances sont produites, sur la manière dont ces connaissances seront utilisées. Nous pouvons dire que la prise en compte de tous ces nouveaux éléments est réellement l'apport le plus important des épistémologies féministes parce que c'est à partir de la constatation que ces éléments contextuels sont importants que beaucoup d'épistémologues féministes finissent par critiquer l'objectivité. L'objectivité, en tout cas l'objectivité *view from nowhere*, qui est largement acceptée au sein de la communauté scientifique, empêche en effet de prendre en compte ces éléments contextuels comme des données empiriquement pertinentes. Si l'on veut arriver à produire une science féministe et plus équitable dans les savoirs produits et dans son fonctionnement, il faut donc se débarrasser de cet idéal qui encourage, malgré lui, la production de connaissances biaisées et largement incomplètes²⁶⁶.

Cependant il est important de préciser que même si nous avons démontré qu'il y a de nombreuses raisons d'abandonner l'objectivité *view from nowhere*, un tel abandon est un pas radical à franchir. L'objectivité est un idéal important en science, abandonner la définition de l'objectivité qui domine, même si cette définition se voit remplacée, peut avoir des impacts immenses sur la science. Nous ne connaissons pas encore les résultats d'une science sans objectivité *view from nowhere*, mais il faut s'attendre à un changement drastique, notamment concernant le rôle épistémique de la science qui pourrait changer.

Une composante des épistémologies féministes que nous avons étudiée et qui suit cet abandon de l'objectivité *view from nowhere*, est le refus d'abandonner le statut particulier de la science qui est souvent rendu possible par l'objectivité. Les deux autrices dont nous avons développé les théories ont toutes deux choisi de sauvegarder une objectivité. L'objectivité n'est pas complètement abandonnée, elle est transformée. Cela est dû à la volonté de sauvegarder le statut particulier de la science. En effet, les épistémologies féministes se retrouvent souvent dans une position délicate : pour parvenir à une meilleure science, il faut reconnaître le fait qu'elle est une institution éminemment *sociale*, et qu'en cela elle est influencée par des éléments sociaux. Et en même temps, pour éviter un relativisme total et une perte de confiance en la science, il faut reconnaître qu'elle a un statut particulier et il faut expliciter sur quoi se base ce statut particulier²⁶⁷. Le statut particulier de la science étant généralement préservé par l'objectivité, les deux autrices que nous avons vues ont choisi de sauvegarder un type d'objectivité. Dans une perspective plus large, lors de la

²⁶⁶ HARDING, S. G., « After the Neutrality Ideal: Science, Politics, and “Strong Objectivity.” », *art. cit.*

²⁶⁷ HARDING, S. G., « Standpoint Theories: Productively Controversial. », *art. cit.* ; LONGINO, H., *Science as Social Knowledge. Values and Objectivity in Scientific Inquiry*, *op. cit.*

construction d'une épistémologie féministe, si quelqu'un n'a pas d'ambition relativiste, il faut trouver une manière de rendre compte de la complexité du statut de la science par rapport à la société, que cela passe par la définition de nouveaux idéaux suffisamment solides ou par la redéfinition d'idéaux actuels. Cette nouvelle compréhension de la science comme à la fois fondamentalement ancrée dans la société et toujours reconnue comme productrice privilégiée de connaissances est quelque chose de complexe parce que cela peut sembler presque paradoxal : à la fois particulière et comme les autres parmi les institutions.

Pour permettre de dépasser ce qui semble être un paradoxe, nous l'avons vu, les épistémologies féministes proposent souvent de nouvelles pratiques scientifiques, de nouvelles manières de faire de la science et de produire des connaissances. Encourager la diversité et la création d'un espace où la critique est bienvenue et possède un vrai rôle transformatif²⁶⁸ c'est encourager une rencontre entre le pan social et le pan épistémique de la science. La situation (sociale et/ou épistémique) devient un outil permettant de mettre en lumière les liens entre social et épistémique et de comprendre comment utiliser ces liens de manière à servir la production de connaissance. Les nouvelles pratiques que sont l'institutionnalisation d'un système de critiques transformatives, une diversité consciente d'elle-même et utilisée à des fins de production de nouveaux savoirs permettent donc de dépasser le pseudo-paradoxe. La science mêle à la fois un champ social et un champ épistémique et ces champs se nourrissent l'un de l'autre. Encourager les femmes à participer à la science pour des raisons sociales de représentation permet de développer de nouvelles connaissances sur des thématiques nouvelles ou de perfectionner des connaissances existantes, ce qui démarre d'un enjeu social entraîne des conséquences épistémiques. Et développer des connaissances sur des domaines qui touchent majoritairement ou exclusivement des groupes marginalisés (par exemple l'endométriose qui touche les femmes cisgenres ou les personnes transgenres assignées femmes à la naissance) permet à ces groupes de lutter contre des injustices épistémiques en mettant des mots sur ce qu'elles vivent et donc potentiellement entraîner des conséquences sur la manière dont ces injustices jouaient un rôle dans leur vie sociale. Pour reprendre l'exemple de l'endométriose, en développant la recherche sur le sujet, des femmes qui n'étaient pas prises au sérieux par leur entourage et donc prises pour des personnes douillettes, fragiles, peuvent être alors reconnues comme réellement malades et donc reconsidérées socialement comme telle et non comme des petites choses fragiles.

²⁶⁸ LONGINO, H., *Science as Social Knowledge. Values and Objectivity in Scientific Inquiry*, op. cit.

Les positions de Longino et Harding ne sont pas les seules épistémologies féministes valables, mais en les étudiant et en étudiant leurs similarités et leurs différences, nous pouvons mettre en lumière des éléments qui pourraient nous sembler utiles lors de la création de modèles épistémologiques féministes.

Conclusion

Nous avons traité de beaucoup de sujets divers lors de ce travail, il est maintenant temps d'explicitier en quoi ces éléments nous permettent de comprendre les critiques des épistémologies féministes à la question de l'objectivité scientifique. Pour comprendre comment tous ces sujets sont *in fine* liés et même dépendants à la question de l'objectivité, nous allons d'abord retracer brièvement les accomplissements qui ont été réalisés dans les différentes parties de ce travail. Ensuite, nous analyserons la manière dont la question de l'objectivité est intrinsèquement liée aux pratiques et méthodes scientifiques. Enfin, nous finirons par quelques questions qui nous serviront d'ouverture pour d'autres réflexions concernant le rôle que doit jouer, ou non, l'objectivité scientifique dans le cadre d'une science féministe.

Tout au long du premier chapitre, nous avons relevé les prémisses d'une épistémologie féministe, les considérations qui ont mené des philosophes à questionner la science selon un angle féministe. La première prémisse à toute épistémologie féministe est le fait que la science est sexiste. Avec l'arrivée de femmes et de féministes en sciences, nous nous sommes rendu compte qu'au cours de l'histoire, des recherches identifiées comme scientifiques ont été biaisées et influencées par des préjugés sexistes. Par après, il a également été établi que les biais en sciences n'étaient pas uniquement des biais sexistes, mais plus généralement de biais discriminants pour certains groupes de personnes (les femmes, les personnes racisées, les peuples colonisés,...). Après avoir constaté cela, nous avons établi que la présence de biais (sexistes ou autres) en science entraînait des conséquences doubles, à la fois éthiques et épistémiques. En effet, les biais dans les recherches font du tort aux personnes qui sont visées, mais ils produisent également des connaissances de mauvaise qualité car ces connaissances sont au mieux incomplètes, au pire fausses. Ces deux prémisses ont mené au développement de diverses épistémologies féministes car si les enjeux sont également épistémiques, il n'est pas suffisant d'établir de nouvelles normes éthiques pour encadrer la science, il faut analyser et puis repenser le cadre épistémologique dans lequel s'inscrit la science. Par la suite, nous avons soulevé l'hypothèse que le nœud du problème est à rechercher dans un des idéaux qui guident la science : l'objectivité. Après une rapide remise en contexte historique de l'objectivité en science, nous avons mis en lumière l'objectivité *view from nowhere*, une objectivité qui se définit comme capacité à se détacher des perspectives individuelles et à parvenir à un point de vue extérieur et indépendant de toute influence liée au contexte. Cette objectivité *view from nowhere* est la définition largement acceptée actuellement au sein de la science, et donc le concept qu'il faudra interroger et critiquer pour comprendre le problème des biais en sciences. Nous avons

clôturé ce chapitre en affirmant l'importance d'une critique *féministe* car une telle critique nous fournit des outils pour comprendre comment les conséquences éthiques et épistémiques d'une science biaisée s'articulent et sont fondamentalement interconnectées.

Au sein du deuxième chapitre, nous avons parcouru puis comparé le travail de deux épistémologues féministes de deux traditions philosophiques distinctes : Helen Longino et Sandra Harding. Confronter ces deux théories qui sont toutes deux reconnues avait pour but de nous aider à comprendre les éléments nécessaires à une critique féministe de l'objectivité et à comprendre la portée de chacun de ces éléments. En explicitant chacune des théories, il nous est apparu que toutes deux étaient des analyses critiques de la science au sens large *au sein desquelles* l'objectivité se voit critiquée et redéfinie. Cela nous permet alors de comprendre que l'objectivité et la science comme institution sont éminemment liées. Les critiques qui sont faites à l'objectivité entraînent des conséquences sur les pratiques et méthodes scientifiques et il est très complexe de critiquer les pratiques scientifiques sans finir par faire appel à la notion d'objectivité scientifique. L'empirisme contextuel de Helen Longino demande en effet une redéfinition de l'objectivité pour qu'elle considère les présuppositions d'arrière-plan (en ce compris des éléments contextuels) comme épistémiquement pertinentes, mais il demande aussi pour aider cela que se mette en place un criticisme transformatif, qui permet d'institutionnaliser des critiques utiles en science, en ce compris des critiques des éléments contextuels. La redéfinition de l'objectivité et le criticisme transformatif travaillent ensemble. Nous observons la même chose chez Harding : la *feminist standpoint theory* demande une redéfinition de l'objectivité comme objectivité forte, qui prend en compte dans la création de savoirs la situation sociale et épistémique, et elle implique aussi que la création de savoirs et les pratiques scientifiques se fassent de manière explicitement située. Par la suite, nous avons confronté les deux théories, ce qui nous a permis de constater quelques éléments. D'abord Longino et Harding arrivent toutes deux à une redéfinition de l'objectivité, l'objectivité *view from nowhere* est largement jugée comme insuffisante pour régler les problèmes de biais en science. Ensuite, toutes deux font malgré tout le choix de sauvegarder le statut de la science comme institution productrice de connaissances privilégiée et pour cela elles proposent toutes deux une redéfinition de l'objectivité. Le statut de la science reste donc privilégié pour les deux autrices, cependant, il est nuancé par la prise de conscience que la science est une institution fondamentalement sociale. Enfin et surtout, le gros de la distinction à faire entre Harding et Longino se trouve au niveau de la manière dont doit être prise en compte la situation épistémique.

Lors du troisième chapitre, nous tentons donc de comprendre le rôle que joue la situation épistémique dans la création de connaissances afin d'établir s'il est nécessaire ou non de la considérer comme un élément pertinent lorsque l'on produit du savoir. Pour cela, nous nous intéressons au phénomène des injustices épistémiques, des injustices qui sont commises en raison de l'identité d'une personne et de ce que cette identité implique pour sa situation épistémique (ou pour la manière dont cette situation est perçue). Nous avons donc établi que les injustices épistémiques jouent un rôle néfaste pour l'accès à un statut épistémique, mais aussi pour la production de connaissances. Le moyen d'éviter ou de limiter les injustices épistémiques et leur impact est alors la prise en compte des situations épistémiques comme donnée sérieuse et pertinente pour produire de la connaissance. Nous avons appuyé notre argumentaire en nous intéressant particulièrement aux injustices épistémiques produites au sein de la science et à la manière dont la systématisation de telles injustices engendrait une science orientée en faveur d'un groupe restreint de personnes dominantes. Une science orientée produit des situations immorales, mais surtout des connaissances partielles, incomplètes et parfois même fausses. Nous avons fini ce chapitre en reprenant les éléments qui apparaissent comme importants si nous souhaitons construire (ou reconstruire) une science nouvelle, féministe, plus égalitaire et produisant de meilleures connaissances. Ces éléments sont : une position de la science privilégiée, mais malgré tout consciente d'elle-même et comprise dans son contexte social, une prise en compte d'éléments qui jouent un rôle dans la recherche, mais qui ne sont pas seulement empiriques (valeurs contextuelles, situation sociale et épistémique, influences politiques,...), et une nouvelle manière de pratiquer la science qui permet de rendre la prise en compte d'éléments contextuels utile pour la production de savoir, par exemple, une large diversité consciente d'elle-même, un système de critiques institutionnalisés, des pratiques de communication nouvelles.

Au vu de ce qui a été réalisé dans l'ensemble des chapitres de ce travail, il apparaît que nous nous sommes éloignés du sujet principal qu'était la question de l'objectivité scientifique. Celle-ci reste présente en filigrane, mais nous traitons de sujets plus larges comme la place de la science dans la société, la situation épistémique, ou encore la constitution d'une science féministe. Nous défendons malgré tout que ces éléments soient éminemment utiles lorsqu'il est question d'objectivité scientifique. L'objectivité, en tant qu'idéal principal qui guide la science, influence toute la science, les pratiques scientifiques, la méthode, les connaissances produites,... L'exemple par excellence avec lequel nous avons travaillé lors de ce travail est l'objectivité *view from nowhere*. C'est parce que l'objectivité *view from nowhere* encadre la science que les biais sexistes (ou autres) sont restés invisibles pendant longtemps, c'est parce que

L'objectivité *view from nowhere* encadre la science que la science est faite par et pour des dominants, tout cela parce que l'objectivité *view from nowhere* détermine que la situation épistémique des chercheurs n'est pas une donnée pertinente. Pour prendre un autre exemple, si nous adoptons l'objectivité forte de Harding, les savoirs deviendront des savoirs explicitement situés, et seront probablement plus divers, parce que l'objectivité forte pousse à reconnaître la situation épistémique et à inclure de la diversité au sein de la science. Nous ne disons pas que l'objectivité est la cause ultime de tous les problèmes de biais ou d'hégémonie en science, il y a fort à parier que des composantes sociales, culturelles, éducationnelles, ou même concernant d'autres idéaux scientifiques jouent un rôle dans la manière dont la science est faite actuellement. Néanmoins, l'objectivité scientifique reste une des causes importantes à la manière dont la science se fait, l'objectivité *view from nowhere* est donc une cause importante à la science biaisée et incomplète qui est faite.

L'avantage des épistémologies féministes que nous avons parcourues est qu'elles proposent une approche assez globale de la science, elles comprennent la science dans son ensemble, en mêlant son aspect social, éthique et en même temps épistémique. Cela nous renvoie alors à une problématique décelée très tôt dans ce travail : les implications éthiques et épistémiques de la manière dont fonctionne la science sont interconnectées et il est très complexe de les séparer. Cette grille de lecture a un avantage, elle nous permet de comprendre pourquoi changer l'objectivité c'est changer la science. Si tous les champs de la science sont liés, changer un des idéaux les plus importants qui guide la production de connaissances, cela va impliquer des changements dans l'ensemble du système scientifique, et vice-versa, changer les pratiques scientifiques peut demander une redéfinition des idéaux qui sont poursuivis. De plus, l'objectivité est un idéal particulièrement important, nous l'avons dit à plusieurs reprises, c'est l'objectivité qui fait de la science une institution particulière, la science est bien vue parce qu'elle tend vers un idéal qui est généralement reconnu comme positif et à favoriser. Si cet idéal change, il faut alors que la science (ou que la perception de la science) s'adapte pour continuer à lui correspondre si elle veut garder son statut particulier. C'est sans doute pour cette raison que Harding et Longino, après avoir établi un nouveau type d'objectivité, établissent de nouvelles normes et de nouvelles pratiques pour la science : la science doit suivre l'objectivité, une redéfinition féministe de l'objectivité ne peut être correctement atteinte que par une science nouvelle et féministe. Nous comprenons maintenant pourquoi tout le travail accompli était nécessaire si l'on voulait réellement rendre compte des critiques et redéfinitions de l'objectivité dans un sens féministe. Les conséquences débordent le

concept seul et demande une refonte de la science, et il est très intéressant de comprendre **comment** l'objectivité influence la manière dont est faite la science afin de comprendre **pourquoi** cette refonte de la science est nécessaire.

Il nous reste malgré cela quelques interrogations concernant le rôle d'idéal scientifique qu'a l'objectivité. En effet, nous avons étudié diverses critiques de l'objectivité, mais celles-ci aboutissaient, après une redéfinition, à conserver l'objectivité. Nous aimerions ici observer une piste pour aller plus loin, en nous basant sur des arguments tirés des *standpoint theories*. La définition classique d'objectivité comme *view from nowhere* s'inscrit dans des logiques de domination²⁶⁹. En effet, suivant cette définition, celui (parce qu'il s'agit le plus souvent d'un homme) qui est objectif est supérieur à ceux et celles qui ne le sont pas. La capacité à être objectif permet d'atteindre un statut privilégié. De plus, comme le dit Harding, l'objectivité creuse et renforce le fossé entre le sujet de connaissance et l'objet de connaissance, l'un étant supérieur et meilleur que l'autre²⁷⁰. L'objectivité encourage de nombreuses formes de domination, c'est un concept qui est profondément lié à des logiques de domination. La question que nous pouvons soulever est la suivante : si l'objectivité représente réellement un concept profondément ancré dans des logiques de domination, est-ce qu'il ne serait pas dans l'intérêt d'une science féministe d'abandonner ce concept complètement au lieu de le redéfinir ? nous pourrions envisager de trouver d'autres idéaux, d'autres standards qui correspondraient mieux à cette nouvelle science.

Cette hypothèse est d'autant plus pertinente dans la perspective de Harding et son concept de l'objectivité forte. D'abord, suivant une analyse du mot, le terme *objectivité* renvoie à un objet. Cela a été compris de différentes manières, mais globalement, surtout pour l'objectivité *view from nowhere*, l'idée est de s'intéresser d'abord et avant tout à l'objet en tant que tel, en mettant de côté la part du sujet. Or, Harding défend le fait de s'intéresser à nouveau au sujet comme un élément important. Ensuite, et surtout, Harding elle-même semble reconnaître que le concept « objectivité forte » fait appel à du vocabulaire hégémonique et androcentrique²⁷¹. L'objectivité est déjà chargée de sens impliquant des logiques de domination, mais en plus, le terme fort renvoie à une qualité qui est associée aux dominants (ici, les hommes). La force est vue comme positive justement parce qu'elle est associée à une communauté dominante, et c'est peut-être une des raisons pour lesquelles l'objectivité forte peut être sérieusement

²⁶⁹ HARDING, S. G., « Rethinking Standpoint Epistemology: What is “Strong Objectivity”? », *art. cit.*

²⁷⁰ *Ibid.*

²⁷¹ HARDING, S. G., « Rethinking Standpoint Epistemology: What is “Strong Objectivity”? », *art. cit.* ; HARDING, S. G., « After the Neutrality Ideal: Science, Politics, and “Strong Objectivity.” », *art. cit.*

envisagée comme nouvel idéal, elle fait appel à un imaginaire familier, mais toujours hégémonique.

Nous pouvons aisément entendre et comprendre, surtout à un niveau sociologique, quel est l'intérêt de sauvegarder l'idée d'objectivité ou d'utiliser un langage qui fait appel aux logiques de domination. En effet, l'objectivité est un idéal qui est très largement accepté et reconnu pour parler de la science. Proposer une redéfinition c'est donc ne pas prendre le risque de se voir rejeter sa théorie. Ni Longino ni Harding ne souhaitent tomber dans le relativisme et elles veulent que leur théorie sauvegarde un statut particulier de la science. Utiliser les termes déjà largement connus et reconnus c'est éviter un risque d'être accusé de tomber dans le relativisme ou de proposer une théorie qui n'a plus rien pour maintenir la science à sa place. Sociologiquement, sauvegarder le terme d'objectivité et jouer avec le vocabulaire hégémonique en place, c'est plutôt pertinent si l'on veut s'assurer d'être entendu et compris par de plus nombreuses personnes.

Philosophiquement, en revanche, il est plus difficile de défendre le fait de sauvegarder l'objectivité. Lorsque l'on considère les définitions de l'objectivité de Harding et Longino, elles s'éloignent fortement de ce qui est généralement admis, voire parfois, elles sont explicitement en opposition (par exemple en ce qui concerne les éléments contextuels). Nous posons donc ici la question de la pertinence *philosophique* de préserver un tel mot de vocabulaire alors que le concept est très éloigné du concept original. Cela est surtout le cas pour Harding qui a conscience que le vocabulaire est hégémonique. Est-ce vraiment cohérent et pertinent de s'appuyer sur un concept hégémonique, inscrit dans des logiques de dominations, pour servir d'idéal à une science égalitaire, qui a pour but de lutter contre ces dominations ? Nous avons quelques doutes.

Il faut reconnaître malgré tout que se débarrasser complètement de l'idéal d'objectivité demanderait un travail conséquent. En effet, nous l'avons dit et répété, l'objectivité permet à la science de conserver son statut particulier. Si nous souhaitons conserver ce statut (ce qui est la position défendue par Longino et Harding) sans l'objectivité, il faudrait effectuer un travail de recherche de nouveaux idéaux suffisamment pertinents et solides pour appuyer le statut de la science. Il serait possible également d'envisager une solution temporaire : garder le concept d'objectivité redéfini un temps, pour des raisons sociologiques, et lorsqu'une science féministe se serait établie, avec de nouveaux standards, de nouveaux idéaux et des preuves de réussite, produire à nouveau un travail d'analyse critique de l'objectivité pour arriver à s'en séparer

complètement. Cela est un travail qu'il reste à faire et qui sera loin d'être évident car l'établissement d'une telle science n'est pas encore chose faite.

Bibliographie

- AH NEE-BENHAM, M. K. P., HECK, R., *Culture and Educational Policy in Hawai'i: The Silencing of Native Voices*, New York, Routledge, (coll. « Sociocultural, Political, and Historical Studies in Education »), 1998.
- ANDERSON, E., « Feminist Epistemology and Philosophy of Science », in *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (Spring 2020 Edition), Edward N. Zalta (ed.), URL = <https://plato.stanford.edu/archives/spr2020/entries/feminism-epistemology/>.
- BAGHRAMIAN, M., CARTER, A., « Relativism », in *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, ZALTA, E. (éd) (Spring 2022 Edition), URL = <https://plato.stanford.edu/archives/spr2022/entries/relativism/>
- BERGES, K., BINARD, F., GUYARD-NEDELEC, A., *Féminismes du XXI^e siècle : une troisième vague ?*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017.
- BERLAN, A., « Comment l'idée de neutralité scientifique nous aveugle », in *Écologie & politique*, LXVII (2023), pp. 131-146.
- BLICKENSTAFF, J. C., « Women and science careers : leaky pipeline or gender filter ? », in *Gender and Education*, XVII, n°4 (2005), pp. 369-386.
- BRAFMAN, N., « Endométriose : La recherche enfin mobilisée pour tenter de rattraper son retard », in *Le Monde*, URL = https://www.lemonde.fr/sciences/article/2023/05/22/endometriose-la-recherche-enfin-mobilisee-pour-tenter-de-rattraper-son-retard_6174390_1650684.html, publié le 22/05/2023, consulté le 22/04/2024.
- BUETER, A. « Androcentrism, Feminism, and Pluralism in Medicine. », in *Topoi*, XXXVI (2017), pp. 521–530.
- CAREL, H., KIDD, I. J., « Epistemic Injustice in Medicine and Healthcare », in KIDD, I. J., MEDINA, J., POHLHAUS, G. (éds.) *The Routledge Handbook of Epistemic Injustice*, New York, Routledge, 2017, pp. 336-346.
- COELHO, M., « Kuhn et le problème de l'objectivité », in *Archives de Philosophie*, LXVI, n°3 (2003), pp. 449-461.
- CRASNOW, S. L., « Review essay : Can Science Be Objective ? Longino's *Science as Social Knowledge* », in *Hypatia*, VIII, n°3 (été 1993), pp. 194-201.
- CRASNOW, S., « Feminist Perspectives on Science », in *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (Winter 2020 Edition), Edward N. Zalta (ed.), URL = <https://plato.stanford.edu/archives/win2020/entries/feminist-science/>.

- DASTON, L., « Objectivity and the Escape from Perspective », in *Social Studies of Science*, XXII, n°4 (1992), pp. 597-618.
- DASTON, L., GALISON, P., *Objectivity*, New York, Zone Books, 2007.
- DE THIER, V., « Il y a 50 ans, le scandale Tuskegee. Ou lorsque les populations noires d'Alabama servaient de cobaye pour une étude sur la syphilis », in *RTBF* (rubrique *Monde*), URL = <https://rtbf.be/article/il-y-a-50-ans-le-scandale-tuskegee-ou-lorsque-les-populations-noires-dalabama-servaient-de-cobaye-pour-une-etude-sur-la-syphilis-11037483>, mis en ligne le 26 juillet 2022, consulté le 25/04/2024.
- DUPUIS-McDONALD, G., « La distinction du contexte de découverte et du contexte de justification : sa motivation, son problème, ses possibles solutions », in *Ithaque*, XX (2017), pp. 1-22.
- EIGI, J., « On the Social Nature of Objectivity: Helen Longino and Justin Biddle », in *Theoria: An International Journal for Theory, History and Foundations of Science*, XXX, n°3 (Septembre 2015), pp. 449-463.
- ESFELD, M., « Holisme et réalisme scientifique », in *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, CIII, 2019, pp. 7-21.
- F.R.S – FNRS, « Rapport sur l'état de l'égalité de genre 2021 », URL = <https://www.frs-fnrs.be/fr/l-actualite-fnrs/2558-le-nouveau-rapport-fnrs-sur-l-etat-de-l-egalite-de-genre-est-disponible>, publié le 15 mars 2023, consulté le 22/04/2024.
- FELDMAN, J., « Objectivité et subjectivité en science. Quelques aperçus », in *Histoire, philosophie et sociologie des sciences*, XL, n°124 (2002), pp.85-130.
- FINE, C., *Delusions of Gender: How Our Minds, Society, and Neurosexism Create Difference*, New York, W.W. Norton & Company, 2010.
- FINE, C., *Testosterone Rex: Myths of Sex, Science and Society*, New York, W.W. Norton & Company, 2017.
- FLORES ESPINOLA, A., « Subjectivité et connaissance : réflexions sur les épistémologies du "point de vue" », in *Cahiers du Genre*, LIII (2012), pp.99-120.
- FRAISSE, G., *Féminisme et philosophie*, Paris, Gallimard (coll. « Folio Essais »), 2020.
- FRICKER, M., *Epistemic Injustice: Power and the Ethics of Knowing*, Oxford, Oxford University Press, 2007.
- GAUKROGER, S., *Objectivity. A Very Short Introduction*, Oxford, Oxford University Press, 2012.

- GINGRAS, Y., « Chapitre II. Les institutions de la science », in GINGRAS, Y. (éd.), *Sociologie des sciences*, Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Que sais-je ? »), 2020, pp. 29-52.
- GRASSWICK, H., « Epistemic Injustice in Science », in KIDD, I. J., MEDINA, J., POHLHAUS, G. (éds.) *The Routledge Handbook of Epistemic Injustice*, New York, Routledge, 2017, pp. 313-323.
- HANKINSON NELSON, L., « Primatology. », in *Biology and Feminism: A Philosophical Introduction*, Cambridge, Cambridge University Press (coll. Cambridge Introductions to Philosophy and Biology), 2017, pp. 74-107.
- HARAWAY, D., « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective. », in *Feminist Studies*, XIV, n°3 (1988), pp. 575–599.
- HARAWAY, D., *Manifeste cyborg et autres essais*, (Anthologie supervisée par ALLARD, L., GARDEY, D., MAGNAN, N.), Paris Exils, 2007.
- HARDING, S. G., « After the Neutrality Ideal: Science, Politics, and “Strong Objectivity.” », in *Social Research*, LIX, n°3 (1992), pp. 567–587.
- HARDING, S. G., « Rethinking Standpoint Epistemology: What is “Strong Objectivity”? », in *The Centennial Review*, XXXVI, n°3 (1992), pp. 437-470.
- HARDING, S. G., « Standpoint Theories: Productively Controversial. », in *Hypatia*, XXIV, n°4 (2009), pp. 192–200.
- HASLANGER, S., « Objectivity, Epistemic Objectification, and Oppression », in KIDD, I. J., MEDINA, J., POHLHAUS, G. (éds.) *The Routledge Handbook of Epistemic Injustice*, New York, Routledge, 2017, pp. 279-290.
- HOYNINGEN-HUENE, P., « Objectivity, value-free science, and inductive risk », in *European Journal for Philosophy of Science*, XIII, n°14 (2023).
- KUHN, T., *The Structure of Scientific Revolutions* (50 th Anniversary Edition), Chicago, University of Chicago Press, 2012.
- LEWONTIN, R., *Biology as Ideology : The Doctrine of DNA*, New York, Harper Perennial, 1991.
- LONGINO, H., « Feminist Standpoint Theory and the Problem of Knowledge (Review Essay) », in *Signs*, XIX, n°1 (Automne 1993), pp. 201-212.
- LONGINO, H., « Gender, Politics, and the Theoretical Virtues », in *Synthese*, CIV (1995), pp. 383-397.
- LONGINO, H., « Science, Objectivity, and Feminist Values (A Review Essay) », in *Feminist Studies*, XIV, n°3 (Automne 1988), pp. 561-574.

- LONGINO, H., *Science as Social Knowledge. Values and Objectivity in Scientific Inquiry*, Princeton, Princeton University Press, 1990.
- MARTIN, E., « The Egg and The Sperm: How Science Has Constructed a Romance Based on Stereotypical Male-Female Roles », in *Journal of Women in Culture and Society*, XVI, n°3 (1991), pp. 485-501.
- McHUGH, N. A., « Epistemic Communities and Institutions », in KIDD, I. J., MEDINA, J., POHLHAUS, G. (éds.) *The Routledge Handbook of Epistemic Injustice*, New York, Routledge, 2017, pp. 270-278.
- NAVARRE, M., *La grande histoire du féminisme*, Auxerre, Editions Sciences Humaines (coll. « Barbara »), 2022.
- NEPTON, S., « La Valeur de Kuhn ou l'épistémologie contextuelle d'Helen Longino », in *Phares*, 2020, pp. 37-59.
- NYE, A., *Words of Power A Feminist Reading of the History of Logic*, Londres et New York, Routledge, 1990.
- OUELBANI, M., « Positivisme logique (A) », in Maxime Kristanek (dir.), *l'Encyclopédie philosophique*, 2017, URL = <https://encyclo-philolo.fr/positivisme-logiquea>, consulté le 12/03/2024.
- PARINI, L., « Essentialisme, anti-essentialisme et féminisme », in VERSCHUUR, C. (éd.), *Genre, mouvements populaires urbains et environnement*, Genève, Graduate Institute Publications, 2007, pp. 45-47.
- PESTRE, D., « Femmes, genre et science : objectivité et parti pris », in *Introduction aux Sciences Studies*, Paris, Editions La Découverte (coll. Repères), 2006, pp. 77-93.
- PIERRON, J.-P., « Une nouvelle figure du patient ? Les transformations contemporaines de la relation de soins », in *Sciences sociales et santé*, XXV, n°2 (2007), pp. 43-66.
- PLUMWOOD, V., « The Politics of Reason: Toward a Feminist Logic », in FALMAGNE, R. J., HASS, M. (éds), *Representing Reason: Feminist Theory and Formal Logic*, Oxford, Rowman & Littlefield Publishers, 2002.
- PLUMWOOD, V., *Feminism and the Mastery of Nature*, Londres et New York, Routledge, 1993.
- PRINGLE, H., « Chapitre 11. L'épanouissement », in *Opération Ahnenerbe. Comment Himmler mit la pseudo-science au service de la solution finale*, Paris, Presses de la Cité, 2006, pp.139-147.
- REICHENBACH, H., *Experience and Prediction*, Chicago, The University of Chicago Press, 1938.

- REISS, J., SPRENGER, J., « Scientific Objectivity », in *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, ZALTA, E. (éd.), (Winter 2020 Edition), URL = <https://plato.stanford.edu/archives/win2020/entries/scientific-objectivity/>
- RICHARDSON, R. C., « Biology and Ideology: The Interpenetration of Science and Values. », in *Philosophy of Science*, LI, n°1 (1984), pp. 396-420.
- ROPERT, P., « L'effet Matilda, ou les découvertes oubliées des femmes scientifiques », in *France Culture – Sciences*, 14 août 2018, URL = <https://www.radiofrance.fr/franceculture/l-effet-matilda-ou-les-decouvertes-oubliees-des-femmes-scientifiques-8985965>, consulté le 09/04/2024.
- ROUBAN, L., « La défiance de la science n'est qu'une traduction du malaise démocratique », in *La Revue de l'Institut Polytechnique de Paris* (coll. « Société ») [en ligne], URL = <https://www.polytechnique-insights.com/tribunes/societe/la-defiance-de-la-science-nest-quune-traduction-du-malaise-democratique/>, publié le 9 février 2022, consulté le 01/05/2024.
- RUDNER, R., « The Scientist Qua Scientist Makes Value Judgments », in *Philosophy of Science*, XX, n°1 (1953), pp. 1–6.
- RUPHY, S., « Rôle des valeurs en science : contributions de la philosophie féministe des sciences », in *Presses de Sciences Po* (coll. *Écologique et Politique*) II, n°51 (2015), pp. 41-54.
- SAUL, J., « Implicit Bias, Stereotype Threat, and Epistemic Injustice », in KIDD, I. J., MEDINA, J., POHLHAUS, G. (éds.) *The Routledge Handbook of Epistemic Injustice*, New York, Routledge, 2017, pp. 235-242.
- TUANA, N., « Feminist Epistemology: The Subject of Knowledge », in KIDD, I. J., MEDINA, J., POHLHAUS, G. (éds.) *The Routledge Handbook of Epistemic Injustice*, New York, Routledge, 2017, pp. 125-138.
- TUCKER, W. H., « L'idéologie du racisme : un mauvais usage de la science pour justifier la discrimination raciale », in *Nations Unies : Chroniques ONU*, (2004), URL = <https://www.un.org/fr/chronicle/article/lideologie-du-racisme-un-mauvais-usage-de-la-science-pour-justifier-la-discrimination-raciale>
- UNESCO, UIS, *Women in Science*, Fact Sheet, n°55 (Juin 2019).
- VACURA, M., « Longino's Concept of Values in Science », in *Theory of Science*, XLIII, n°1 (2021), pp. 3-31.
- VERMERSCH, D., « De l'objectivation scientifique à la recherche finalisée, quels enjeux éthiques ? », in *Natures Sciences Sociétés*, XVI, n°2 (2008), pp. 159-164.

- WYLIE, A., « Feminist Philosophy of Science: Standpoint Matters. », in *Proceedings and Addresses of the American Philosophical Association*, LXXXVI, n°2 (2012), pp. 47–76.

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN
Faculté de philosophie, arts et lettres

Place Blaise Pascal, 1 bte L3.03.11, 1348 Louvain-la-Neuve, Belgique | www.uclouvain.be/fial